



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

ENSET MODERNES
LIBRAIRIE
E-MARIE
ISSAC
Garonne

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



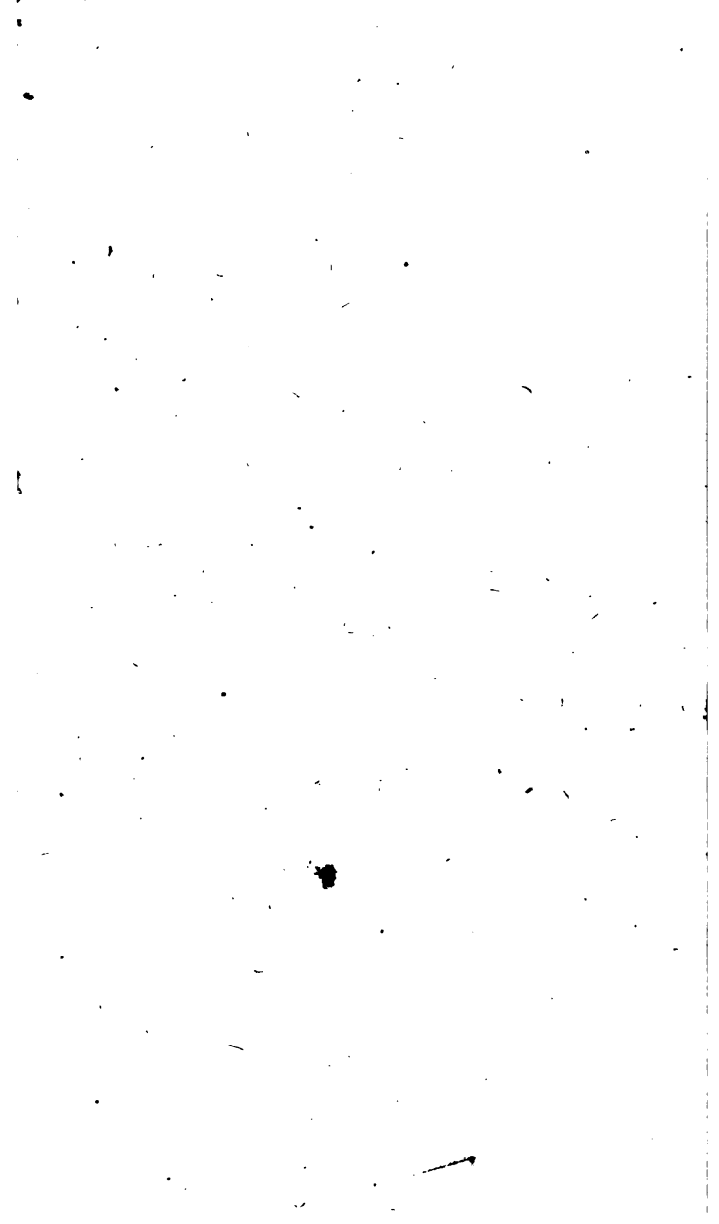
ST. GILES · OXFORD



VAVVENARGUES, Luc de Clapiers,
marquis de

Vet. Fr. II A. 2163

1 000



CONNOISSANCE
DE
L'ESPRIT HUMAIN.



INTRODUCTION
A LA
CONNOISSANCE
DE
L'ESPRIT HUMAIN,
SUIVIE
DE REFLEXIONS
ET
DE MAXIMES.



A P A R I S ,

Chez ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, rue S. Jacques,
à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

3786



PRÉFACE

DE LA

SECONDE ÉDITION.

TOUTES les bonnes maximes sont dans le monde, dit Pascal, il ne faut que les appliquer; mais cela est très-difficile. Ces maximes n'étant pas l'ouvrage d'un seul homme, mais d'une infinité d'hommes différens, qui envisageoient les choses par divers côtés, peu de gens ont l'esprit assez profond pour concilier tant de vérités &

P R E' F A C E.

les dépouiller des erreurs dont elles sont mêlées. Au lieu de songer à réunir ces divers points de vûe, nous nous amusons à discourir des opinions des Philosophes, & nous les opposons les uns aux autres, trop foibles pour rapprocher ces maximes éparfées, & pour en former un systême raisonnable. Il ne paroît pas même que personne s'inquiète beaucoup des lumieres & des connoissances qui nous manquent. Les uns s'endorment sur l'autorité des préjugés, & en admettent même de contradictoires, faute d'aller jusqu'à l'endroit par lequel ils

P R E F A C E.

se contrarient : & les autres passent leur vie à douter & à disputer , sans s'embarraffer des sujets de leurs disputes & de leurs doutes.

Je me suis souvent étonné , lorsque j'ai commencé à réfléchir , de voir qu'il n'y eut aucun principe sans contradiction , point de terme même sur les grands sujets dans l'idée duquel on convint. Je disois quelquefois en moi-même : il n'y a point de démarche indifférente dans la vie. Si nous la conduisons sans la connoissance de la vérité , quel abîme !

Qui fait ce qu'il doit estimer , ou mépriser , ou haïr ,

P R E' F A C E.

s'il ne fait ce qui est bien ou ce qui est mal ? Et quelle idée aura-t-on de soi-même, si on ignore ce qui est estimable, &c.

On ne prouve point les principes, me disoit-on. Voyons s'il est vrai, répondois-je; car cela même est un principe très-fécond, & qui peut nous servir de fondement.

Cependant j'ignorois la route que je devois suivre pour sortir des incertitudes qui m'environnoient. Je ne favois précisément ni ce que je cherchois, ni ce qui pouvoit m'éclairer, & je connoissois peu de gens qui fussent

P R E F A C E.

en état de m'instruire. Alors j'écoutai cet instinct qui excitoit ma curiosité & mes inquiétudes ; & je dis : Que veux-je savoir ? Que m'importe-t-il de connoître ? Les choses qui ont avec moi les rapports les plus nécessaires ? Sans doute. Or où trouverai-je ces rapports , sinon dans l'étude de moi-même , & la connoissance des hommes , qui sont l'unique fin de mes actions , & l'objet de toute ma vie ? Mes plaisirs , mes chagrins , mes passions , mes affaires , tout roule sur eux. Si j'existois seul sur la terre , sa possession entière seroit peu pour moi : je n'aurois

P R E F A C E.

plus ni soins , ni plaisirs , ni desirs ; la fortune & la gloire même ne seroient pour moi que des noms ; car il ne faut pas s'y méprendre : nous ne jouissons que des hommes , le reste n'est rien. Mais , continuai-je , éclairé par une nouvelle lumière : qu'est-ce que l'on ne trouve pas dans la connoissance de l'homme ? Les devoirs des hommes rassemblés en société , voilà la morale ; les intérêts réciproques de ces sociétés , voilà la politique ; leurs obligations envers Dieu , voilà la Religion.

Occupé de ces grandes vûes , je me proposai de par-

P R E F A C E.

courir d'abord toutes les qualités de l'esprit , ensuite toutes les passions , & enfin toutes les vertus & tous les vices , qui n'étant que des qualités humaines , ne peuvent être connues que dans leur principe. Je méditai donc sur ce plan , & je posai les fondemens d'un long travail. Les passions inséparables de la jeunesse , des infirmités continuelles , la guerre survenue dans ces circonstances , ont interrompu cette étude. Je me proposois de la reprendre un jour dans le repos , lorsque de nouveaux contre-temps m'ont ôté en quelque maniere l'espérance

P R E F A C E.

de donner plus de perfection à cet ouvrage.

Je me suis attaché, autant que j'ai pu, dans cette seconde édition, à corriger les fautes de langage qu'on m'a fait remarquer dans la première. J'ai retouché le style en beaucoup d'endroits. On trouvera quelques chapitres plus développés & plus étendus qu'ils n'étoient d'abord. Et tel est celui du Génie. On pourra remarquer aussi les augmentations que j'ai faites, dans les Conseils à un jeune homme, & dans les Réflexions Critiques sur les Poètes, auxquels j'ai joint Rousseau & Quinault, Auteurs célèbres,

P R E' F A C E.

dont je n'avois pas encore parlé. Enfin on verra que j'ai fait des changemens encore plus considérables dans les Maximes. J'ai supprimé plus de deux cens pensées , ou trop obscures , ou trop communes, ou inutiles. J'ai changé l'ordre des Maximes que j'ai conservées ; j'en ai expliqué quelques-unes ; & j'en ai ajouté quelques autres , que j'ai répandues indifféremment parmi les anciennes. Si j'avois pu profiter de toutes les observations que mes amis ont daigné faire sur mes fautes , j'aurois rendu peut-être ce petit Ouvrage moins indigne d'eux. Mais ma mau-

P R E F A C E.

maise santé ne m'a pas permis
de leur témoigner par ce tra-
vail le desir que j'ai de leur
plaire.





TABLE DES TITRES.

DISCOURS PRELIMINAIRE ,
Page j

PREMIERE PARTIE.

LIVRE I.

D E l'Esprit en général ,	1
Imagination , Réflexion ,	
Mémoire ,	4
Fécondité ,	6
Vivacité ,	7
Pénétration ,	9
De la justesse , de la netteté , du ju- gement ,	10
Du bon sens ,	13
De la profondeur ,	15

T A B L E

<i>De la délicatesse , de la finesse , & de la force ,</i>	17
<i>De l'étendue de l'Esprit.</i>	19
<i>Des Saillies ,</i>	20
<i>Du Goût ,</i>	23
<i>Du Langage & de l'Eloquence ,</i>	28
<i>De l'Invention ,</i>	32
<i>Du Génie & de l'Esprit ,</i>	35
<i>Du Caractere ,</i>	42
<i>Du Sérieux ,</i>	43
<i>Du Sang-froid.</i>	45
<i>De la Présence d'esprit ,</i>	46
<i>De la Distraction ,</i>	47
<i>De l'Esprit du jeu ,</i>	48

L I V R E I I.

<i>Des Passions ,</i>	49
<i>De la Gaïeté , de la Joie , de la Mé- lancolie ,</i>	53
<i>De l'Amour-propre , & de l'Amour de nous-mêmes ,</i>	54
<i>De l'Ambition ,</i>	60
<i>De l'Amour du Monde ,</i>	62
<i>Sur l'Amour de la Gloire ,</i>	Ibid.
<i>De</i>	

DES TITRES.

<i>De l'Amour des Sciences & des Lettres ,</i>	64
<i>De l'Avarice ,</i>	68
<i>De la Passion du Jeu ,</i>	69
<i>De la Passion des Exercices ,</i>	70
<i>De l'Amour paternel ,</i>	72
<i>De l'Amour filial & fraternel ,</i>	Ibid.
<i>De l'Amitié que l'on a pour les Bêtes ,</i>	75
<i>De l'Amitié ,</i>	76
<i>De l'Amour ,</i>	80
<i>De la Physionomie ,</i>	83
<i>De la Pitié ,</i>	84
<i>De la haine ,</i>	85
<i>De l'Estime , du Respect & du Mépris ,</i>	86
<i>De l'amour des objets sensibles ,</i>	92
<i>Des Passions en général ,</i>	94

LIVRE III.

<i>Du Bien & du Mal moral ,</i>	97
<i>De la Grandeur d'ame ,</i>	111
<i>Du Courage ,</i>	116
<i>Du Bon & du Beau ,</i>	123

T A B L E.

SECONDE PARTIE.

F R A G M E N S.

<i>A</i> VERTISSEMENT ,	124
<i>Sur le Pyrrhonisme ,</i>	125
<i>Sur la Nature & la Coutume ,</i>	129
<i>Nulle Jouissance sans action ,</i>	134
<i>De la Certitude des principes ,</i>	136
<i>Défaut de la plûpart des choses ,</i>	138
<i>De l'Ame ,</i>	140
<i>Des Romans ,</i>	141
<i>Contre la Médiocrité ,</i>	143
<i>Sur la Noblesse ,</i>	145
<i>Sur la Fortune ,</i>	146
<i>Contre la Vanité ,</i>	147
<i>Ne point sortir de son caractère ,</i>	148
<i>Du Pouvoir de l'activité ,</i>	150
<i>Sur la Dispute ,</i>	151
<i>Sujettion de l'esprit de l'homme ,</i>	152
<i>On ne peut être dupe de la vertu ,</i>	155

DES TITRES.

<i>Sur la Familiarité ,</i>	157
<i>Nécessité de faire des fautes ,</i>	159
<i>Sur la Libéralité ,</i>	161
<i>Maxime de Pascal expliquée ,</i>	165
<i>L'Esprit naturel & le simple ,</i>	167
<i>Du Bonheur ,</i>	169
<i>Conseils à un jeune homme ,</i>	170
<i>Au même ,</i>	172
<i>Au même ,</i>	175
<i>Au même ,</i>	176
<i>Au même ,</i>	178
<i>Au même ,</i>	181
<i>Au même ,</i>	184
<i>Au même ,</i>	187
<i>Au même ,</i>	188
<i>Au même ,</i>	190
<i>Au même ,</i>	192
<i>Réflexions critiques sur quelques</i>	
<i>Poëtes ,</i>	196
<i>La Fontaine ,</i>	Ibid.
<i>Boileau ,</i>	199
<i>Chaulieu ,</i>	203
<i>Moliere ,</i>	204
<i>Corneille & Racine ,</i>	206
<i>Rousseau ,</i>	232

T A B L E , &c.

<i>Quinault ,</i>	244
<i>Les Orateurs. Fragment.</i>	249
<i>Sur la Bruyere ,</i>	254
<i>Réflexions & Maximes ,</i>	259
<i>Méditation sur la foi ,</i>	251
<i>Priere ,</i>	358

Fin de la Table des Titres.

INTRODUCTION

de jugement dans sa conduite ; qu'un autre qui parle nettement ait l'esprit faux, &c. Ce qui fait qu'ils ont tant de peine à concilier ces prétendues bisarreries, est qu'ils confondent les qualités du caractère avec celles de l'esprit, & qu'ils rapportent au raisonnement des effets qui appartiennent aux passions. Ils ne remarquent pas qu'un esprit juste qui fait une faute, ne la fait quelquefois que pour satisfaire une passion, & non par défaut de lumière. Et lorsqu'il arrive à un homme vif de manquer de pénétration, ils ne songent pas que pénétration & vivacité sont deux choses assez différentes quoique ressemblantes, & qu'elles peuvent être séparées. Je ne prétends pas découvrir toutes les sources de nos erreurs sur une matière sans bornes. Lorsque nous croyons tenir la vérité par un endroit, elle nous échappe par mille

autres. Mais j'espère qu'en parcourant les principales parties de l'esprit, je pourrai observer leurs différences éventuelles, & faire évanouir un très-grand nombre de ces contradictions imaginaires qu'admet l'ignorance. L'objet de ce premier Livre est de faire connoître, par des définitions & par des réflexions, fondées sur l'expérience, toutes ces différentes qualités des hommes qui sont comprises sous le nom d'esprit. Ceux qui recherchent les causes physiques de ces mêmes qualités, en pourroient peut-être parler avec moins d'incertitude, si on réussissoit dans cet Ouvrage à développer les effets, dont ils étudient les principes.



IMAGINATION , REFLEXION ,

MEMOIRE.

IL y a trois principes remarquables dans l'esprit ; l'imagination , la réflexion , & la mémoire.

J'appelle imagination le don de concevoir les choses d'une manière figurée , & de rendre ses pensées par des images. Ainsi l'imagination parle toujours à nos sens ; elle est l'inventrice des arts & l'ornement de l'esprit.

La réflexion est la puissance de nous replier sur nos idées , de les examiner , de les modifier , ou de les combiner de diverses manières. Elle est le grand principe du raisonnement , du jugement , &c.

La mémoire conserve le précieux dépôt de l'imagination & de la réflexion. Il seroit superflu de s'arrêter à peindre son utilité

non contestée. Nous n'employons dans la plûpart de nos raisonnemens que nos réminiscences ; c'est sur elles que nous bâtissons : elles font le fondement & la matiere de tous nos discours. L'esprit que la mémoire cesse de nourrir , s'éteint dans les efforts laborieux de ses recherches. S'il y a un ancien préjugé contre les gens d'une heureuse mémoire , c'est parce qu'on suppose qu'ils ne peuvent embrasser & mettre en ordre tous leurs souvenirs ; parce qu'on présume que leur esprit ouvert à toute sorte d'impressions , est vuide , & ne se charge de tant d'idées empruntées , qu'autant qu'il en a peu de propres : mais l'expérience a contredit ces conjectures par de grands exemples. Et tout ce qu'on peut en conclure avec raison , est qu'il faut avoir de la mémoire dans la proportion de son esprit , sans quoi on se trouve nécessaire-

6 LA CONNOISSANCE

ment dans un de ces deux vices : le défaut , ou l'excès.

F E C O N D I T E'.

I Maginer , réfléchir , se souvenir , voilà donc les trois principales facultés de notre esprit. C'est là tout le don de penser , qui précède & fonde les autres. Après vient la fécondité , puis la justesse , &c.

Les esprits stériles laissent échapper beaucoup de choses , & n'en voyent pas tous les côtés : mais l'esprit fécond sans justesse se confond dans son abondance , & la chaleur du sentiment qui l'accompagne est un principe d'illusion beaucoup à craindre ; de sorte qu'il n'est pas étrange de penser beaucoup , & peu juste.

Personne ne pense , je crois , que tous les esprits soient féconds , ou pénétrants , ou éloquens , ou

justes dans les mêmes choses. Les uns abondent en images, les autres en réflexions, les autres en citations, &c. chacun selon son caractère, ses inclinations, ses habitudes, sa force ou sa foiblesse.

V I V A C I T É.

LA vivacité consiste dans la promptitude des opérations de l'esprit. Elle n'est pas toujours unie à la fécondité. Il y a des esprits lents, fertiles; il y en a de vifs, stériles. La lenteur des premiers vient quelquefois de la foiblesse de leur mémoire, ou de la confusion de leurs idées, ou enfin de quelque défaut dans leurs organes, qui empêche leurs esprits de se répandre avec vitesse. La stérilité des esprits vifs, dont les organes sont bien disposés, vient de ce qu'ils manquent de force pour suivre une idée, ou de ce

8 LA CONNOISSANCE

qu'ils sont fans passions ; car les passions fertilisent l'esprit sur les choses qui leur sont propres. Et cela pourroit expliquer de certaines bisarreries : un esprit vif dans la conversation qui s'éteint dans le cabinet ; un génie perçant dans l'intrigue qui s'appesantit dans les sciences , &c.

C'est aussi par cette raison que les personnes enjouées , que tous les objets frivoles intéressent , paroissent les plus vives dans le monde. Les bagatelles qui soutiennent la conversation , étant leur passion dominante , elles excitent toute leur vivacité , & lui fournissent une occasion continuelle de paroître. Ceux qui ont des passions plus sérieuses , étant froids sur ces puérités , toute la vivacité de leur esprit demeure concentrée.

P E N E T R A T I O N .

LA pénétration est une facilité à concevoir , à remonter au principe des choses , ou à prévenir leurs effets par une vive suite d'inductions.

C'est une qualité qui est attachée comme les autres à notre organisation ; mais que nos habitudes & nos connoissances perfectionnent : nos connoissances , parce qu'elles forment un amas d'idées qu'il n'y a plus qu'à réveiller ; nos habitudes , parce qu'elles ouvrent nos organes , & donnent aux esprits un cours facile & prompt.

Un esprit extrêmement vif peut être faux , & laisser échapper beaucoup de choses par vivacité , ou par impuissance de réfléchir , & n'être pas pénétrant : mais l'esprit pénétrant ne peut être

lent ; son vrai caractère est la vivacité & la justesse unies à la réflexion.

Lorsqu'on est trop préoccupé de certains principes sur une science , on a plus de peine à recevoir d'autres idées sur la même science & une nouvelle méthode : mais c'est-là encore une preuve que la pénétration est dépendante, comme je l'ai dit , de nos connoissances & de nos habitudes. Ceux qui font une étude puérile des énigmes , en pénètrent plutôt le sens que les plus subtils Philosophes.

D E L A J U S T E S S E ,
D E L A N E T T E T E ' ,
D U J U G E M E N T .

LA netteté est l'ornement de la justesse ; mais elle n'en est pas inséparable. Tous ceux qui ont l'esprit net , ne l'ont pas juste. Il

y a des hommes qui conçoivent très-distinctement , & qui ne raisonnent pas conséquemment. Leur esprit trop foible ou trop prompt ne peut suivre la liaison des choses , & laisse échapper leurs rapports. Ceux-ci ne peuvent assembler beaucoup de vûes, & attribuent quelquefois à tout un objet , ce qui convient au peu qu'ils en connoissent. La netteté de leurs idées empêche qu'ils ne s'en défient. Eux-mêmes se laissent ébloüir par l'éclat des images qui les préoccupent ; & la lumiere de leurs expressions les attache à l'erreur de leurs pensées.

La justesse vient d'un sentiment du vrai formé dans l'ame , accompagné du don de rapprocher les conséquences des principes , & de combiner leurs rapports. Un homme médiocre peut avoir de la justesse à son degré , un petit ouvrage de même. C'est sans dou-

te un grand avantage, de quelque sens qu'on le considère : toutes choses en divers genres ne tendent à la perfection, qu'autant qu'elles ont de justesse.

Ceux qui veulent tout définir, ne confondent pas le jugement & l'esprit juste ; ils rapportent à ce dernier l'exa^ctitude dans le raisonnement, dans la composition, dans toutes les choses de pure spéculation, la justesse dans la conduite de la vie, ils l'attachent au jugement.

Je dois ajouter qu'il y a une justesse & une netteté d'imagination ; une justesse & une netteté de réflexion, de mémoire, de sentiment, & de raisonnement, d'éloquence, &c. Le tempérament & la coutume mettent des différences infinies entre les hommes, & resserrent ordinairement beaucoup leurs qualités. Il faut appliquer ce principe à chaque

partie de l'esprit, il est très-facile à comprendre.

Je dirai encore une chose que peu de personnes ignorent : on trouve quelquefois dans l'esprit des hommes les plus sages, des idées par leur nature inaliables, que l'éducation, la coutume, ou quelque impression fort violente ont liées irrévocablement dans leur mémoire. Ces idées sont tellement jointes & se présentent avec tant de force, que rien ne les peut séparer ; ces ressentimens de folie sont sans conséquence, & prouvent seulement, d'une manière incontestable, l'invincible pouvoir de la coutume.

D U B O N S E N S .

LE bon sens n'exige pas un jugement bien profond ; il semble consister plutôt à n'appercevoir les objets que dans la proportion

exacte qu'ils ont avec notre nature ou avec notre condition. Le bon sens n'est donc pas de penser sur les choses avec trop de sagacité , mais à les concevoir d'une manière utile , à les prendre dans le bon sens.

Celui qui voit avec un microscope, apperçoit, sans doute, dans les choses plus de qualité ; mais il ne les apperçoit point dans leur proportion naturelle avec la nature de l'homme , comme celui qui ne se sert que de ses yeux. Image des esprits subtils , ils pénètrent souvent trop loin ; celui qui regarde naturellement les choses , a le bon sens.

Le bon sens se forme d'un goût naturel pour la justesse & la médiocrité ; c'est une qualité du caractère , plutôt encore que de l'esprit. Pour avoir beaucoup de bon sens , il faut être fait de manière que la raison domine sur le

sentiment , l'expérience sur le raisonnement.

Le jugement va plus loin que le sens , mais ses principes sont plus variables.

DE LA PROFONDEUR.

LA profondeur est le terme de la réflexion. Quiconque a l'esprit véritablement profond , doit avoir la force de fixer sa pensée fugitive ; de la retenir sous ses yeux pour en considérer le fond , & de ramener à un point une longue chaîne d'idées : c'est à ceux principalement qui ont cet esprit en partage , que la netteté & la justesse sont plus nécessaires. Quand ces avantages leur manquent , leurs vûes sont mêlées d'illusions & couvertes d'obscurités. Et néanmoins comme de tels esprits voyent toujours plus loin que les autres dans les choses

de leur ressort , ils se croient aussi bien plus proches de la vérité que le reste des hommes ; mais ceux-ci ne pouvant les suivre dans leurs sentiers ténébreux , ni remonter des conséquences jusqu'à la hauteur des principes , ils sont froids & dédaigneux pour cette sorte d'esprit qu'ils ne sauroient mesurer.

Et même entre les gens profonds , comme les uns le sont sur les choses du monde , & les autres dans les sciences , ou dans un art particulier , chacun préférant son objet dont il connoît mieux les usages , c'est aussi de tous les côtés matière de dissension.

Enfin , on remarque une jalousie encore plus particulière entre les esprits vifs & les esprits profonds , qui n'ont l'un qu'au défaut de l'autre ; car les uns marchans plus vite , & les autres al-

lans

lans plus loin , ils ont la folie de vouloir entrer en concurrence , & ne trouvant point de mesure pour des choses si différentes, rien n'est capable de les rapprocher.

DE LA DELICATESSE,
DE LA FINESSE,
ET DE LA FORCE.

LA délicatesse vient essentiellement de l'ame ; c'est une sensibilité dont la coutume plus ou moins hardie détermine aussi le degré. Des nations ont mis de la délicatesse , où d'autres n'ont trouvé qu'une langueur sans grace ; celles-ci au contraire. Nous avons mis peut-être cette qualité à plus haut prix qu'aucun autre peuple de la terre : nous voulons donner beaucoup de choses à entendre sans les exprimer, & les présenter sous des images douces.

I. Partie.

B.

& voilées : nous avons confondu la délicatesse & la finesse , qui est une sorte de sagacité sur les choses de sentiment. Cependant la Nature sépare souvent des dons qu'elle a faits si divers : grand nombre d'esprits délicats ne sont que délicats ; beaucoup d'autres ne sont que fins ; on en voit même qui s'expriment avec plus de finesse qu'ils n'entendent , parce qu'ils ont plus de facilité à parler qu'à concevoir. Cette dernière singularité est remarquable ; la plupart des hommes sentent au-delà de leurs foibles expressions : l'éloquence est peut-être le plus rare comme le plus gracieux de tous les dons.

La force vient aussi d'abord du sentiment , & se caractérise par le tour de l'expression ; mais quand la netteté & la justesse ne lui sont pas jointes , on est dur au lieu d'être fort , obscur au lieu d'être précis , &c.

DE L'ÉTENDUE DE L'ESPRIT.

Rien ne sert au jugement & à la pénétration comme l'étendue de l'esprit. On peut la regarder, je crois, comme une disposition admirable des organes qui nous donne d'embrasser beaucoup d'idées à la fois sans les confondre.

Un esprit étendu considère les êtres dans leurs rapports mutuels : il saisit d'un coup d'œil tous les rameaux des choses ; il les réunit à leur source & dans un centre commun ; il les met sous un même point de vue. Enfin il répand sa lumière sur de grands objets, & sur une vaste surface.

On ne sçauroit avoir un grand génie sans avoir l'esprit étendu, mais il est possible qu'on ait l'esprit étendu sans avoir de génie ; car ce sont deux choses distinctes : le génie est actif, fécond ; l'esprit

étendu fort souvent se borne à la spéculation , est froid , paresseux , & timide.

Personne n'ignore que cette qualité dépend aussi beaucoup de l'ame , qui donne ordinairement à l'esprit ses propres bornes , & le rétrécit ou l'étend , selon l'effort qu'elle-même se donne.

DES SAILLIES.

LE mot de faillie vient de fauter ; avoir des faillies , c'est passer sans gradation d'une idée à une autre , qui peut s'y allier. C'est saisir les rapports des choses les plus éloignées ; ce qui demande sans doute de la vivacité & un esprit agile. Ces transitions soudaines & inattendues causent toujours une grande surprise ; si elles se portent à quelque chose de plaisant , elles excitent à rire ; si à quelque chose de profond , elles

étonnent ; si à quelque chose de grand , elles élevent : mais ceux qui ne sont pas capables de s'élever , ou de pénétrer d'un coup d'œil des rapports trop approfondis , n'admirent que ces rapports bizarres & sensibles , que les gens du monde saisissent si bien. Et le Philosophe qui rapproche par de lumineuses sentences les vérités en apparence les plus séparées , réclame inutilement contre cette injustice : les hommes frivoles qui ont besoin de temps pour suivre ces grandes démarches de la réflexion , sont dans une espece d'impuissance de les admirer , attendu que l'admiration ne se donne qu'à la surprise , & vient rarement par degrés.

Les faillies tiennent en quelque forte dans l'esprit le même rang que l'humeur peut avoir dans les passions. Elles ne supposent pas nécessairement de grandes lumie-

res , elles peignent le caractère de l'esprit ; ainsi ceux qui approfondissent vivement les choses , ont des faillies de réflexions : les gens d'une imagination heureuse , des faillies d'imagination ; d'autres des faillies de mémoire ; les méchans , des méchancetés ; les gens gais , des choses plaisantes , &c.

Les gens du monde qui font leur étude de ce qui peut plaire , ont porté plus loin que les autres ce genre d'esprit ; mais parce qu'il est difficile aux hommes de ne pas outrer ce qui est bien , ils ont fait du plus naturel de tous les dons un jargon plein d'affectation. L'envie de briller leur a fait abandonner par réflexion le vrai & le solide , pour courir sans cesse après les allusions & les jeux d'imagination les plus frivoles ; il semble qu'ils soient convenus de ne plus rien dire de suivi , & de ne saisir dans

les choses que ce qu'elles ont de plaisant & leur surface. Cet esprit qu'ils croient si aimable est sans doute bien éloigné de la Nature, qui se plaît à se reposer sur les sujets qu'elle embellit, & trouve la variété dans la fécondité de ses lumieres, bien plus que dans la diversité de ses objets. Un agrément si faux & si superficiel est un art ennemi du cœur & de l'esprit, qu'il resserre dans des bornes étroites; un art qui ôte la vie de tous les discours, en bannissant le sentiment qui en est l'ame, & qui rend les conversations du monde aussi ennuyeuses, qu'insensées & ridicules.

D U G O U T.

LE Goût est une aptitude à bien juger des objets du sentiment. Il faut donc avoir de l'ame pour avoir du goût; il faut avoir aussi

de la pénétration, parce que c'est l'intelligence qui remue le sentiment. Ce que l'esprit ne pénètre qu'avec peine ne va pas souvent jusqu'au cœur, ou n'y fait qu'une impression foible; c'est-là ce qui fait que les choses qu'on ne peut saisir d'un coup d'œil, ne sont point du ressort du goût.

Le bon goût consiste dans un sentiment de la belle nature; ceux qui n'ont pas un esprit naturel, ne peuvent avoir le goût juste.

Toute vérité peut entrer dans un livre de réflexion, mais dans les ouvrages de goût nous aimons que la vérité soit puisée dans la Nature; nous ne voulons pas d'hypothèses, tout ce qui n'est qu'ingénieux est contre les règles du goût.

Comme il y a des degrés & des parties différentes dans l'esprit, il y en a de même dans le goût. Notre goût peut, je crois, s'étendre

tendre autant que notre intelligence ; mais il est difficile qu'il passe au-delà. Cependant ceux qui ont une sorte de talent se croient presque toujours un goût universel , ce qui les porte quelquefois jusqu'à juger des choses qui leur sont les plus étrangères. Mais cette présomption qu'on pourroit supporter dans les hommes qui ont des talens , se remarque aussi parmi ceux qui raisonnent des talens , & qui ont une teinture superficielle des règles du goût , dont ils font des applications tout-à-fait extraordinaires. C'est dans les grandes Villes , plus que dans les autres , qu'on peut observer ce que je dis ; elles sont peuplées de ces hommes suffisans qui ont assez d'éducation & d'habitude du monde , pour parler des choses qu'ils n'entendent point , aussi sont-elles le théâtre des plus impertinentes dé-

cisions ; & c'est-là que l'on verra mettre à côté des meilleurs ouvrages , une fade compilation des traits les plus brillans de morale & de goût , mêlés à de vieilles chansons & à d'autres extravagances , avec un stile si bourgeois & si ridicule , que cela fait mal au cœur.

Je crois que l'on peut dire sans témérité que le goût du grand nombre n'est pas juste : le cours deshonorant de tant d'ouvrages ridicules en est une preuve sensible. Ces écrits , il est vrai , ne se soutiennent pas ; mais ceux qui les remplacent ne sont pas formés sur un meilleur modèle : l'inconstance apparente du Public ne tombe que sur les Auteurs. Cela vient de ce que les choses ne font d'impression sur nous que selon la proportion qu'elles ont avec notre esprit ; tout ce qui est hors de notre sphere nous échapp-

pe , le bas , le naïf , le sublime ,
&c.

Il est vrai que les habiles réforment nos jugemens , mais ils ne peuvent changer notre goût , parce que l'ame a ses inclinations indépendantes de ses opinions ; ce que l'on ne sent pas d'abord , on ne le sent pas par degrés , comme l'on fait en jugeant. De-là vient qu'on voit des ouvrages critiqués du peuple , qui ne lui en plaisent pas moins ; car il ne les critique que par réflexion , & les goûte par sentiment.

Que les jugemens du Public épurés par le temps & par les Maîtres , soient donc , si l'on veut , infailibles ; mais distinguons-les de son goût , qui paroît toujours récusable.

Je finis ces observations : on demande depuis long-temps s'il est possible de rendre raison des matieres de sentiment : tous avouent

que le sentiment ne peut se connoître que par expérience ; mais il est donné aux habiles d'expliquer sans peine les causes cachées qui l'excitent : cependant bien des gens de goût n'ont pas cette facilité , & nombre de dissertateurs qui raisonnent à l'infini , manquent du sentiment qui est la bāse des justes notions sur le goût.

D U L A N G A G E

ET DE L'ÉLOQUENCE.

ON peut dire en général de l'expression qu'elle répond à la nature des idées , & par conséquent aux divers caractères de l'esprit.

Ce seroit néanmoins une témérité de juger de tous les hommes par le langage. Il est rare peut-être de trouver une proportion exacte entre le don de penser & celui de s'exprimer : les

termes n'ont pas une liaison nécessaire avec les idées : on veut parler d'un homme qu'on connoît beaucoup, dont le caractère, la figure, le maintien, tout est présent à l'esprit, hors son nom qu'on veut nommer, & qu'on ne peut rappeler ; de même de beaucoup de choses dont on a des idées fort nettes, mais que l'expression ne suit pas : de-là vient que d'habiles gens manquent quelquefois de cette facilité à rendre leurs idées que des hommes superficiels possèdent avec avantage.

La précision & la justesse du langage dépendent de la propriété des termes qu'on emploie.

La force ajoute à la justesse & à la brièveté ce qu'elle emprunte du sentiment ; elle se caractérise d'ordinaire par le tour de l'expression.

La finesse emploie des termes

qui laissent beaucoup à entendre.

La délicatesse cache sous le voile des paroles ce qu'il y a dans les choses de rebutant.

La noblesse a un air aisé , simple , précis , naturel.

Le sublime ajoute à la noblesse une force & une hauteur qui ébranlent l'esprit , qui l'étonnent & le jettent hors de lui-même ; c'est l'expression la plus propre d'un sentiment élevé , ou d'une grande & surprenante idée.

On ne peut sentir le sublime d'une idée dans une foible expression : mais la magnificence des paroles avec de foibles idées est proprement du Phébus : le sublime veut des pensées élevées avec des expressions & des tours qui en soient dignes.

L'éloquence embrasse tous les divers caractères de l'élocution ; peu d'ouvrages sont éloquens , mais on voit des traits d'éloquen-

ce femés dans plusieurs écrits.

Il y a une éloquence qui est dans les paroles, qui consiste à rendre aisément & convenablement ce que l'on pense de quelque nature qu'il soit; c'est là l'éloquence du monde. Il y en a une autre dans les idées mêmes & dans les sentimens, jointe à celle de l'expression, c'est la véritable.

On voit aussi des hommes que le monde échauffe, & d'autres qu'il refroidit. Les premiers ont besoin de la présence des objets: les autres d'être retirés & abandonnés à eux-mêmes; ceux là sont éloquens dans leurs conversations, ceux-ci dans leurs compositions.

Un peu d'imagination & de mémoire, un esprit facile, suffisent pour parler avec élégance; mais que de choses entrent dans l'éloquence: le raisonnement & le sentiment, le naïf & le pathé-

tique , l'ordre & le désordre , la force & la grace , la douceur & la véhémence , &c.

Tout ce qu'on a jamais dit du prix de l'éloquence n'en est qu'une foible expression. Elle donne la vie à tout ; dans les sciences , dans les affaires , dans la conversation , dans la composition , dans la recherche même des plaisirs , rien ne peut réussir sans elle. Elle se joue des passions des hommes , les émeut , les calme , les pousse & les détermine à son gré : tout cède à sa voix ; elle seule enfin est capable de se célébrer dignement.

DE L'INVENTION.

LEs hommes ne sauroient créer le fond des choses ; ils le modifient. Inventer n'est donc pas créer la matière de ses inventions , mais lui donner la forme. Un

Architecte ne fait pas le marbre qu'il emploie à un édifice, il le dispose; & l'idée de cette disposition, il l'emprunte encore de différens modèles qu'il fond dans son imagination pour former un nouveau tout. De même un Poëte ne crée pas les images de sa poésie, il les prend dans le sein de la Nature, & les applique à différentes choses pour les figurer aux sens; & encore le Philosophe; il saisit une vérité souvent ignorée, mais qui existe éternellement, pour joindre à une autre vérité & pour en former un principe. Ainsi se produisent en différens genres les chef-d'œuvres de la réflexion & de l'imagination. Tous ceux qui ont la vue assez bonne pour lire dans le sein de la nature, y découvrent, selon le caractère de leur esprit, ou le fond & l'enchaînement des vérités que les autres hommes ef-

fleurent , ou l'heureux rapport des images avec les vérités qu'elles embellissent. Les esprits qui ne peuvent pénétrer jusqu'à cette source féconde , ou qui n'ont pas assez de force & de justesse pour lier leurs sensations & leurs idées , donnent des fantômes sans vie , & prouvent plus sensiblement que tous les Philosophes , notre impuissance à créer.

Je ne blâme pas néanmoins ceux qui se servent de cette expression , pour caractériser avec plus de force le don d'inventer. Ce que j'ai dit se borne à faire voir que la Nature doit être le modèle de nos inventions , & que ceux qui la quittent ou la méconnoissent , ne peuvent rien faire de bien.

Savoir après cela pourquoi des hommes quelquefois médiocres , excellent à des inventions où des hommes plus éclairés ne

peuvent atteindre ; c'est là le secret du génie que je vais tâcher d'expliquer.

DU GENIE ET DE L'ESPRIT.

JE crois qu'il n'y a point de génie sans activité. Je crois que le génie dépend en grande partie de nos passions. Je crois qu'il se forme du concours de beaucoup de différentes qualités, & des convenances secrètes de nos inclinations avec nos lumieres. Lorsque quelqu'une des conditions nécessaires manque, le génie n'est point, ou n'est qu'imparfait : & on lui conteste son nom.

Ce qui forme donc le génie des négociations, ou celui de la guerre, ou celui de la poésie, &c. ce n'est pas un seul don de la Nature, comme on pourroit croire : ce sont plusieurs qualités soit de l'esprit, soit du cœur, qui

sont inféparablement & intime-
ment réunies.

Ainsi l'imagination , l'enthousiasme , le talent de peindre ne suffisent pas pour faire un Poëte : il faut encore qu'il soit né avec une extrême sensibilité pour l'harmonie , avec le génie de sa langue & l'art des vers.

Ainsi la prévoyance , la fécondité , la célérité de l'esprit sur les objets militaires , ne formeroient pas un grand Capitaine , si la sécurité dans le péril , la vigueur du corps dans les opérations laborieuses du métier , & enfin une activité infatigable n'accompagnoient ces autres talens.

C'est la nécessité de ce concours de tant de qualités indépendantes les unes des autres , qui fait apparemment que le génie est toujours si rare. Il semble que c'est une espece de hazard , quand la Nature assortit ces divers

mérites dans un même homme. Je dirois volontiers qu'il lui en coûte moins pour former un homme d'esprit, parce qu'il n'est pas besoin de mettre entre ses talens cette correspondance que veut le génie.

Cependant on rencontre quelquefois des gens d'esprit qui sont plus éclairés que d'assez beaux génies. Mais soit que leurs inclinations partagent leur application, soit que la foiblesse de leur ame les empêche d'employer la force de leur esprit, on voit qu'ils demeurent bien loin après ceux qui mettent toutes leurs ressources & toute leur activité en œuvre en faveur d'un objet unique.

C'est cette chaleur du génie & cet amour de son objet, qui lui donne d'imaginer & d'inventer sur cet objet même. Ainsi selon la pente de leur ame, & le caractère de leur esprit, les uns ont

l'invention de stile , les autres celle du raisonnement , ou l'art de former des systêmes. D'assez grands génies ne paroissent presque avoir eu que l'invention de détail. Tel est Montagne. La Fontaine , avec un génie différent de celui de ce Philosophe , est néanmoins un autre exemple de ce que je dis. Descartes au contraire avoit l'esprit systématique , & l'invention de dessein. Mais il manquoit , je crois , de l'imagination dans l'expression , qui embellit les pensées les plus communes.

A cette invention du génie est attaché , comme on fait , un caractère original , qui tantôt naît des expressions & des sentimens d'un Auteur , tantôt de ses plans , de son art , de sa manière d'envisager & d'arranger les objets. Car un homme qui est maîtrisé par la pente de son esprit & par des im-

pressions particulieres & personnelles qu'il reçoit des choses, ne peut, ni ne veut dérober son caractère à ceux qui l'épient.

Cependant il ne faut pas croire que ce caractère original doive exclure l'art d'imiter. Je ne connois point de grands hommes qui n'ayent adopté des modèles. Rousseau a imité Marot : Corneille, Lucain & Seneque : Bossuet, les Prophètes : Racine, les Grecs & Virgile. Et Montagne dit quelque part qu'il y a en lui *une condition aucunement singeresse & imitatrice*. Mais ces grands hommes, en imitant, sont demeurés originaux, parce qu'ils avoient à peu près le même génie que ceux qu'ils prenoient pour modèles ; de sorte qu'ils cultivoient leur propre caractère, sous ces Maîtres qu'ils consultoient, & qu'ils surpassoient quelquefois : au lieu que ceux qui n'ont que de l'esprit sont toujours

de foibles copistes des meilleurs modèles , & n'atteignent jamais leur art. Preuve incontestable qu'il faut du génie pour bien imiter , & même un génie étendu pour prendre divers caractères ; tant s'en faut que l'imitation donne l'exclusion au génie.

J'explique ces petits détails , pour rendre ce chapitre plus complet , & non pour instruire les gens de lettres qui ne peuvent les ignorer. J'ajouterai encore une réflexion en faveur des personnes moins sçavantes : c'est que le premier avantage du génie est de sentir & de concevoir plus vivement les objets de son ressort , que ces mêmes objets ne sont sentis & apperçûs des autres hommes.

A l'égard de l'esprit , je dirai que ce mot n'a d'abord été inventé que pour signifier en général les différentes qualités que j'ai définies , la justesse , la profondeur

deur, le jugement, &c. Mais parce que nul homme ne peut les rassembler toutes, chacune de ces qualités a prétendu s'approprier exclusivement le nom générale; d'où sont nées des disputes très-frivoles: car au fond il importe peu que ce soit la vivacité ou la justesse, ou telle autre partie de l'esprit, qui emporte l'honneur de ce titre. Le nom ne peut rien pour les choses. La question n'est pas de savoir si c'est à l'imagination ou au bon sens qu'appartient le terme d'esprit. Le vrai intérêt, c'est de voir laquelle de ces qualités, ou des autres que j'ai nommées, doit nous inspirer plus d'estime. Il n'y en a aucune qui n'ait son utilité, & j'ose dire son agrément. Il ne seroit peut-être pas difficile de juger s'il y en a de plus utiles, ou de plus aimables, ou de plus grandes les unes que les autres. Mais les hommes sont in-

capables de convenir entre eux du prix des moindres choses. La différence de leurs intérêts & de leurs lumières maintiendra éternellement la diversité de leurs opinions , & la contrariété de leurs maximes.

D U C A R A C T E R E .

Tout ce qui forme l'esprit & le cœur est compris dans le caractère. Le génie n'exprime que la convenance de certaines qualités ; mais les contrariétés les plus bizarres entrent dans le même caractère & le constituent.

On dit d'un homme qu'il n'a point de caractère , lorsque les traits de son ame sont foibles , légers , changeans ; mais cela même fait un caractère , & l'on s'entend bien là-dessus.

Les inégalités du caractère influent sur l'esprit ; un homme est

pénétrant , ou pesant , ou aimable , selon son humeur.

On confond souvent dans le caractère les qualités de l'ame & celles de l'esprit. Un homme est doux & facile , on le trouve insinuant. Il a l'humeur vive & légère , on dit qu'il a l'esprit vif ; il est distrait & rêveur , on croit qu'il a l'esprit lent & peu d'imagination. Le monde ne juge des choses que par leur écorce ; c'est une chose qu'on dit tous les jours , mais que l'on ne sent pas assez. Quelques réflexions en passant sur les caractères les plus généraux nous y feront faire attention.

DU SÉRIEUX.

UN des caractères les plus généraux , c'est le sérieux ; mais combien de causes différentes n'a-t-il pas , & combien de caractères sont compris dans celui-

Dij

ci ? On est sérieux par tempérament , par trop ou trop peu de passions, trop ou trop peu d'idées, par timidité , par habitude & par mille autres raisons.

L'extérieur distingue tous ces divers caractères aux yeux d'un homme attentif.

Le sérieux d'un esprit tranquille porte un air doux & serein.

Le sérieux des passions ardentes est sauvage , sombre , allumé.

Le sérieux d'une ame abattue donne un extérieur languissant.

Le sérieux d'un homme stérile paroît froid , lâche & oisif.

Le sérieux de la gravité , prend un air concerté comme elle.

Le sérieux de la distraction porte des dehors singuliers.

Le sérieux d'un homme timide n'a presque jamais de maintien.

Personne ne rejette en gros ces vérités , mais faute de principes bien liés & bien conçus , la plû-

part des hommes sont dans le détail & dans leurs applications particulières , opposés les uns aux autres & à eux-mêmes ; ils font voir la nécessité indispensable de bien manier les principes les plus familiers , & de les mettre tous ensemble sous un point de vûe , qui en découvre la fécondité & la liaison.

DU SANG-FROID.

Nous prenons quelquefois pour le sang-froid une passion sérieuse & concentrée , qui fixe toutes les pensées d'un esprit ardent , & le rend insensible aux autres choses.

Le véritable sang-froid vient d'un sang doux , tempéré , & peu fertile en esprits. S'il coule avec trop de lenteur , il peut rendre l'esprit pesant ; mais lorsqu'il est reçu par des organes faciles & bien conformés , la justesse , la

réflexion , & une singularité aimable souvent l'accompagnent. Nul esprit n'est plus désirable.

On parle encore d'un autre sang-froid que donne la force d'esprit , soutenue par l'expérience & de longues réflexions ; sans doute c'est là le plus rare.

DE LA PRESENCE D'ESPRIT.

LA présence d'esprit se pourroit définir , une aptitude à profiter des occasions pour parler ou pour agir. C'est un avantage qui a manqué souvent aux hommes les plus éclairés , qui demande un esprit facile , un sang-froid modéré , l'usage des affaires , & selon les différentes occurrences , divers avantages ; de la mémoire & de la sagacité dans la dispute ; de la sécurité dans les périls ; & dans le monde , cette liberté de cœur , qui nous rend attentifs à tout ce

qui s'y passe , & nous tient en état de profiter de tout , &c.

DE LA DISTRACTION.

IL y a une distraction assez semblables aux rêves du sommeil, qui est lorsque nos pensées flottent & se suivent d'elles-mêmes sans force & sans direction. Le mouvement des esprits se ralentit peu à peu ; ils errent à l'aventure sur les traces du cerveau , & réveillent des idées sans suite & sans vérité ; enfin les organes se ferment , nous ne formons plus que des songes , & c'est-là proprement rêver les yeux ouverts.

Cette sorte de distraction est bien différente de celle où jette la méditation. L'ame obsédée dans la méditation d'un objet qui fixe sa vûe , & qui la remplit toute entière , agit beaucoup dans ce repos ; c'est un état tout opposé ,

48 LA CONNOISSANCE
cependant elle y tombe ensuite
épuisée par ses réflexions.

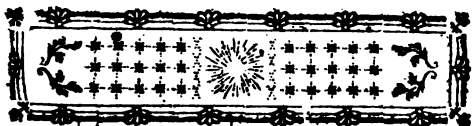
DE L'ESPRIT DU JEU.

C'Est une maniere de génie que l'esprit du jeu , puisqu'il dépend également de l'ame & de l'intelligence. Un homme que la perte trouble ou intimide , que le gain rend trop hazardeux , un homme avare , ne sont pas plus faits pour jouer , que ceux qui ne peuvent atteindre à l'esprit de combinaison. Il faut donc un certain degré de lumiere & de sentiment , l'art des combinaisons , le goût du jeu , & l'amour mesuré du gain.

On s'étonne à tort que des fots possèdent ce foible avantage. L'habitude & l'amour du jeu , qui tournent toute leur application & leur mémoire de ce seul côté , suppléent l'esprit qui leur manque.

Fin du premier Livre.

LIVRE.



LIVRE I.

DES PASSIONS.

TOUTES les passions roulent sur le plaisir & la douleur, comme dit M. LOCK : c'en est l'essence & le fond.

Nous éprouvons en naissant ces deux états : le plaisir, parce qu'il est naturellement attaché à être : la douleur, parce qu'elle tient à être imparfaitement.

Si notre existence étoit parfaite, nous ne connoîtrions que le plaisir. Etant imparfaite nous devons connoître le plaisir & la douleur : or c'est de l'expérience de ces deux contraires que nous tirons l'idée du bien & du mal.

Mais, comme le plaisir & la douleur ne viennent pas à tous

I. Partie.

E

les hommes par les mêmes choses , ils attachent à divers objets l'idée du bien & du mal : chacun selon son expérience, ses passions, ses opinions , &c.

Il n'y a cependant que deux organes de nos biens & de nos maux ; les sens , & la réflexion.

Les impressions qui viennent par les sens sont immédiates & ne peuvent se définir ; on n'en connoît pas les ressorts : elles sont l'effet du rapport qui est entre les choses & nous , mais ce rapport secret ne nous est pas connu.

Les passions qui viennent par l'organe de la réflexion sont moins ignorées. Elles ont leur principe dans l'amour de l'être , ou de la perfection de l'être , ou dans le sentiment de son imperfection & de son déperissement.

Nous tirons de l'expérience de notre être une idée de grandeur , de plaisir , de puissance que nous

voudrions toujours augmenter : nous prenons dans l'imperfection de notre être une idée de petitesse, de sujétion, de misère, que nous tâchons d'étouffer : voilà toutes nos passions.

Il y a des hommes en qui le sentiment de l'être est plus fort que celui de leur imperfection ; de-là l'enjouement, la douceur, la modération des desirs.

Il y en a d'autres en qui le sentiment de leur imperfection est plus vif que celui de l'être ; de-là l'inquiétude, la mélancolie, &c.

De ces deux sentimens unis, c'est-à-dire, celui de nos forces & celui de notre misère, naissent les plus grandes passions ; parce que le sentiment de nos misères nous pousse à sortir de nous-mêmes, & que le sentiment de nos ressources nous y encourage & nous porte par l'espérance. Mais ceux qui ne sentent que leur mi-

fére fans leur force , ne se passionnent jamais tant ; car ils n'osent rien espérer : ni ceux qui ne sentent que leur force fans leur impuissance , car ils ont trop peu à desirer ; ainsi il faut un mélange de courage & de foiblesse , de tristesse & de présomption. Or cela dépend de la chaleur du sang & des esprits ; & la réflexion qui modere les velleités des gens froids , encourage l'ardeur des autres , en leur fournissant des ressources qui nourrissent leurs illusions. D'où vient que les passions des hommes d'un esprit profond sont plus opiniâtres & plus invincibles , car ils ne sont pas obligés de s'en distraire comme le reste des hommes par épuisement de pensées ; mais leurs réflexions au contraire , sont un entretien éternel à leurs desirs qui les échauffe ; & cela explique encore pourquoi ceux qui pen-

sent peu , ou qui ne sauroient penser long-temps de suite sur la même chose , n'ont que l'inconstance en partage.

DE LA GAIÉTÉ , DE LA JOIE ,

DE LA MELANCOLIE.

LE premier degré du sentiment agréable de notre existence est la gaiété. La joie est un sentiment plus pénétrant. Les hommes enjoués n'étant pas d'ordinaire si ardens que le reste des hommes , ils ne sont peut-être pas capables des plus vives joies ; mais les grandes joies durent peu & laissent notre ame épuisée.

La gaiété plus proportionnée à notre foiblesse que la joie , nous rend confians & hardis , donne un être & un intérêt aux choses les moins importantes , fait que nous nous plaisons par instinct en

nous-mêmes , dans nos possessions , nos entours , notre esprit , notre suffisance , malgré d'assez grandes miseres.

Cette intime satisfaction nous conduit quelquefois à nous estimer nous-mêmes par de très-frivoles endroits ; & il me semble que les personnes enjouées sont ordinairement un peu plus vaines que les autres.

D'autre part les mélancoliques sont ardens , timides , inquiets , & ne se sauvent la plûpart de la vanité que par l'ambition & l'orgueil.

DE L'AMOUR-PROPRE

ET DE L'AMOUR DE

N O U S - M E S M E S .

L'Amour est une complaisance dans l'objet aimé. Aimer une chose , c'est se complaire dans

sa possession , sa grace , son accroissement , craindre sa privation , ses déchéances , &c.

Plusieurs Philosophes rapportent généralement à l'amour-propre toute sorte d'attachemens. Ils prétendent qu'on s'approprie tout ce que l'on aime , qu'on n'y cherche que son plaisir & sa propre satisfaction , qu'on se met soi-même avant tout ; jusques-là qu'ils nient que celui qui donne la vie pour un autre , le préfère à soi. Ils passent le but en ce point , car si l'objet de notre amour nous est plus cher sans l'être , que l'être sans l'objet de notre amour , il paroît que c'est notre amour qui est notre passion dominante & non notre individu propre ; puisque tout nous échappe avec la vie , le bien que nous nous étions appropriés par notre amour , comme notre être véritable. Ils répondent que la passion nous fait

confondre dans ce sacrifice notre vie & celle de l'objet aimé ; que nous croyons n'abandonner qu'une partie de nous-mêmes pour conserver l'autre : au moins ils ne peuvent nier que celle que nous conservons , nous paroît plus considérable que celle que nous abandonnons. Or , dès que nous nous regardons comme la moindre partie dans le tout , c'est une préférence manifeste de l'objet aimé. On peut dire la même chose d'un homme qui volontairement & de sang-froid , meurt pour la gloire : la vie imaginaire qu'il achete au prix de son être réel , est une préférence bien incontestable de la gloire , & qui justifie la distinction que quelques écrivains ont mise avec sagesse entre l'amour-propre & l'amour de nous-mêmes. Ceux-ci conviennent bien que l'amour de nous-mêmes entre dans toutes

nos passions, mais ils distinguent cet amour de l'autre. Avec l'amour de nous-mêmes, disent-ils, on peut chercher hors de soi son bonheur ; on peut s'aimer hors de soi davantage que dans son existence propre ; on n'est point à soi-même son unique objet. L'amour-propre au contraire subordonne tout à ses commodités & son bien être, il est à lui-même son seul objet & sa seule fin ; de sorte qu'au lieu que les passions qui viennent de l'amour de nous-mêmes nous donnent aux choses, l'amour-propre veut que les choses se donnent à nous & se fait le centre de tout.

Rien ne caractérise donc l'amour-propre, comme la complaisance qu'on a dans soi-même & les choses qu'on s'approprie.

L'orgueil est un effet de cette complaisance. Comme on n'estime naturellement les choses

qu'autant qu'elles plaisent ; & que nous nous plaifons fi souvent à nous-mêmes devant toutes choses ; de-là ces comparaiſons toujours injuſtes qu'on fait de ſoi-même à autrui , & qui fondent tout notre orgueil.

Mais les prétendus avantages pour leſquels nous nous eſtimons étant grandement variés ; nous les déſignons par les noms que nous leur avons rendu propres. L'orgueil qui vient d'une confiance aveugle dans nos forces , nous l'avons nommé préſomption ; celui qui s'attache à de petites choſes , vanité ; celui qui ſe fonde ſur la naiſſance , hauteur ; celui qui eſt courageux , fierté.

Tout ce qu'on reſſent de plaiſir en s'appropriant quelque choſe , richeſſe , agrément , héritage , &c. & ce qu'on éprouve de peines par la perte des mêmes biens , ou la crainte de quelque mal , la

peur , le dépit , la colere , tout cela vient de l'amour-propre.

L'amour-propre se mêle à presque tous nos sentimens , ou du moins l'amour de nous-mêmes ; mais pour prévenir l'embarras que les disputes qu'on a sur ces termes feroient naître , j'use d'expressions synonymes , qui me semblent moins équivoques. Ainsi je rapporte tous nos sentimens à celui de nos perfections & de notre imperfection : ces deux grands principes nous portent de concert à aimer , estimer , conserver , aggrandir & défendre du mal notre frêle existence. C'est la source de tous nos plaisirs & déplaisirs , & la cause féconde des passions qui viennent par l'organe de la réflexion.

Tâchons d'approfondir les principales ; nous y suivrons plus aisément la trace des petites qui ne sont que des dépendances & des branches de celle-ci.

DE L'AMBITION.

L'Instinct qui nous porte à nous aggrandir , n'est aucune part si sensible que dans l'ambition : mais il ne faut pas confondre tous les ambitieux. Les uns attachent la grandeur solide à l'autorité des emplois ; les autres aux grandes richesses , les autres au faste des titres , &c. plusieurs vont à leur but sans nul choix des moyens. Quelques - uns par de grandes choses , & d'autres par les plus petites : ainsi telle ambition est vice , telle , vertu ; telle , vigueur d'esprit , telle , égarement & bassesse , &c.

Toutes les passions prennent le tour de notre caractère. Nous avons vû ailleurs que l'ame influoit beaucoup sur l'esprit ; l'esprit influe aussi sur l'ame : c'est de l'ame que viennent tous les

sentimens ; mais c'est par les organes de l'esprit que passent les objets qui les excitent. Selon les couleurs qu'il leur donne ; selon qu'il les pénètre , qu'il les embellit , qu'il les déguise , l'ame les rebute ou s'y attache. Quand donc même on ignoreroit que tous les hommes ne sont pas égaux par le cœur , il suffit de savoir qu'ils envisagent les choses selon leurs lumieres , peut-être encore plus inégales , pour comprendre la différence , qui distingue les passions mêmes qu'on désigne du même nom. Si différemment partagés par l'esprit & les sentimens , ils s'attachent au même objet sans aller au même intérêt , & cela n'est pas seulement vrai des ambitieux , mais aussi de toute passion.



DE L'AMOUR DU MONDE.

Q Ue de choses sont comprises dans l'amour du monde. Le libertinage, le desir de plaire, l'envie de primer, &c. l'amour du sensible & du grand ne sont nulle part si mêlés.

Le génie & l'activité portent les hommes à la vertu & à la gloire : les petits talens, la paresse, le goût des plaisirs, la gaieté & la vanité les fixent aux petites choses ; mais en tous c'est le même instinct ; & l'amour du monde renferme de vives semences de presque toutes les passions.

SUR L'AMOUR DE LA GLOIRE.

L A gloire nous donne sur les cœurs une autorité naturelle, qui nous touche, sans doute, autant que nulle de nos sensations, &

nous étourdit plus sur nos miseres qu'une vaine dissipation : elle est donc réelle en tout sens.

Ceux qui parlent de son néant inévitable , soutiendroient peut-être avec peine le mépris ouvert d'un seul homme. Le vuide des grandes passions est rempli par le grand nombre des petites : les contempteurs de la gloire se piquent de bien danser , ou de quelque misere encore plus basse. Ils sont si aveugles qu'ils ne sentent pas que c'est la gloire qu'ils cherchent si curieusement , & si vains, qu'ils osent la mettre dans les choses les plus frivoles. La gloire, disent-ils , n'est vertu , ni mérite ; ils raisonnent bien en cela : elle n'est que leur récompense ; mais elle nous excite donc au travail & à la vertu , & nous rend souvent estimables afin de nous faire estimer.

• Tout est très-objet dans les

64 LA CONNOISSANCE

hommes : la vertu , la gloire , la vie ; mais les choses les plus petites ont des proportions recon- nues. Le chêne est un grand arbre près du cérifler ; ainsi les hommes à l'égard les uns des autres. Quelles sont les vertus & les inclinations de ceux qui méprisent la gloire ? l'ont-ils méritée ?

DE L'AMOUR DES SCIENCES

ET DES LETTRES.

LA passion de la gloire , & la passion des sciences se ressemblent dans leur principe ; car elles viennent l'une & l'autre du sentiment de notre vuide & de notre imperfection. Mais l'une voudroit se former comme un nouvel être hors de nous ; & l'autre s'attache à étendre & à cultiver notre fond. Ainsi la passion de la gloire veut nous aggrandir au-
dehors

dehors & celle des sciences au-
dedans.

On ne peut avoir l'ame gran-
de, ou l'esprit un peu pénétrant,
sans quelque passion pour les let-
tres. Les arts sont consacrés à
peindre les traits de la belle na-
ture ; les sciences à la vérité. Les
arts ou les sciences embrassent
tout ce qu'il y a dans la pensée de
noble ou d'utile ; de sorte qu'il
ne reste à ceux qui les rejettent ,
que ce qui est indigne d'être peint
ou enseigné , &c.

La plupart des hommes hono-
rent les lettres comme la religion
& la vertu , c'est-à-dire , comme
une chose qu'ils ne peuvent ni
connoître , ni pratiquer , ni ai-
mer.

Personne néanmoins n'ignore
que les bons livres sont l'essence
des meilleurs esprits , le précis de
leurs connoissances & le fruit de
leurs longues veilles.

d'une vie entière s'y peut recueillir dans quelques heures ; c'est un grand secours.

Deux inconvéniens font à craindre dans cette passion : le mauvais choix & l'excès. Quant au mauvais choix, il est probable que ceux qui s'attachent à des connoissances peu utiles ne seroient pas propres aux autres, mais l'excès se peut corriger.

Si nous étions sages, nous nous bornerions à un petit nombre de connoissances, afin de les mieux posséder. Nous tâcherions de nous les rendre familières & de les réduire en pratique ; la plus longue & la plus laborieuse théorie n'éclaire qu'imparfaitement. Un homme qui n'auroit jamais dansé, posséderoit inutilement les règles de la danse ; il en est sans doute de même des métiers d'esprit.

Je dirai bien plus ; rarement

l'étude est utile , lorsqu'elle n'est pas accompagnée du commerce du monde. Il ne faut pas séparer ces deux choses : l'une nous apprend à penser , l'autre à agir ; l'une à parler , l'autre à écrire ; l'une à disposer nos actions , & l'autre à les rendre faciles.

L'usage du monde nous donne encore de penser naturellement , & l'habitude des sciences de penser profondément..

Par une suite nécessaire de ces vérités , ceux qui sont privés de l'un & l'autre avantage par leur condition , fournissent une preuve incontestable de l'indigence naturelle de l'esprit humain. Un Vigneron , un Couvreur , resserrés dans un petit cercle d'idées très-communes , connoissent à peine les plus grossiers usages de la raison , & n'exercent leur jugement , supposé qu'ils en aient reçu de la Nature , que sur des objets très-

palpables. Je fais bien que l'éducation ne peut suplérer le génie. Je n'ignore pas que les dons de la Nature valent mieux que les dons de l'art. Cependant l'art est nécessaire pour faire fleurir les talens. Un beau naturel négligé ne porte jamais de fruits mûrs. Peut-on regarder comme un bien un génie à peu près sterile ? Que servent à un grand Seigneur les domaines qu'il laisse en friche ? est-il riche de ces champs incultes ?

DE L'AVARICE.

CEux qui n'aiment l'argent que pour le dépenser, ne sont pas véritablement avares. L'avarice est une extrême défiance des événemens, qui cherche à s'assurer contre les instabilités de la fortune par une excessive prévoyance, & manifeste cet instinct avide, qui nous sollicite d'accroître, d'é-

tayer , d'affermir notre être. Basse & déplorable manie , qui n'exige ni connoissance , ni vigueur d'esprit , ni jeunesse , & qui prend par cette raison dans la défaillance des sens , la place des autres passions.

DE LA PASSION DU JEU.

QUoique j'aie dit que l'avarice naît d'une défiance ridicule des événemens de la fortune , & qu'il semble que l'amour du jeu vienne au contraire d'une ridicule confiance aux mêmes événemens , je ne laisse pas de croire qu'il y a des Joueurs avares & qui ne sont confians qu'au jeu ; encore ont-ils , comme on dit , un jeu timide & ferré.

Des commencemens , souvent heureux , remplissent l'esprit des Joueurs de l'idée d'un gain très-rapide , qui paroît toujours sous

leurs mains : cela détermine.

Par combien de motifs d'auteurs n'est-on pas porté à jouer ? Par cupidité , par amour du faste , par goût des plaisirs , &c. Il suffit donc d'aimer quelque'une de ces choses pour aimer le jeu : c'est une ressource pour les acquérir ; hasardeuse à la vérité , mais propre à toute sorte d'hommes , pauvres , riches , foibles , malades , jeunes & vieux , ignorans & sçavans , fots & habiles , &c. aussi n'y a-t-il point de passion plus commune que celle-ci.

D E L A P A S S I O N

D E S E X E R C I C E S .

IL y a dans la passion des exercices un plaisir pour les sens , & un plaisir pour l'ame. Les sens sont flattés d'agir , de galopper un cheval , d'entendre un bruit de

chasse dans une forêt ; l'ame jouit de la justesse de ses sens , de la force & de l'adresse de son corps , &c. Aux yeux d'un Philosophe qui médite dans son cabinet cette gloire est bien puérile ; mais dans l'ébranlement de l'exercice , on ne scrute pas tant les choses. En approfondissant les hommes , on rencontre des vérités humiliantes, mais incontestables.

Vous voyez l'ame d'un pécheur qui se détache en quelque sorte de son corps pour suivre un poisson sous les eaux , & le pouffer au piège que sa main lui tend. Qui croiroit qu'elle s'applaudit de la défaite du foible animal & triomphe au fond du filet ? Toutefois rien n'est si sensible.

Un Grand à la chasse aime mieux tuer un sanglier qu'une hirondelle : par quelle raison ? Tous la voyent.

DE L'AMOUR PATERNEL.

L'Amour paternel ne differe pas de l'amour-propre. Un enfant ne subsiste que par ses parens , dépend d'eux , vient d'eux , leur doit tout ; ils n'ont rien qui leur soit si propre.

Aussi un pere ne sépare point l'idée d'un fils de la sienne , à moins que le fils n'affoiblisse cette idée de propriété par quelque contradiction ; mais plus un pere s'irrite de cette contradiction , plus il s'afflige , plus il prouve ce que je dis.

DE L'AMOUR FILIAL.

ET FRATERNEL.

Comme les enfans n'ont nul droit sur la volonté de leurs peres , la leur étant au contraire
 toujours

toujours combattue , cela leur fait sentir qu'ils sont des êtres à part , & ne peut pas leur inspirer de l'amour-propre , parce que la propriété ne sauroit être du côté de la dépendance. Cela est visible ; c'est par cette raison que la tendresse des enfans n'est pas aussi vive que celle des peres ; mais les loix ont pourvû à cet inconvénient. Elles sont un garant aux peres contre l'ingratitude des enfans , comme la nature est aux enfans un ôtage assuré contre l'abus des loix ; il étoit juste d'assurer à la vieilleffe les secours qu'elle avoit prêtés à la foiblesse de l'enfance.

La reconnoissance prévient dans les enfans bien nés ce que le devoir leur impose. Il est dans la saine nature d'aimer ceux qui nous aiment & nous protègent ; & l'habitude d'une juste dépendance en fait perdre le sentiment ;

mais il suffit d'être homme pour être bon pere ; & si on n'est homme de bien , il est rare qu'on soit bon fils.

Du reste qu'on mette à la place de ce que je dis la sympathie ou le sang , & qu'on me fasse entendre pourquoi le sang ne parle pas autant dans les enfans que dans les peres ; pourquoi la sympathie périt quand la soumission diminue ; pourquoi des freres souvent se haïssent sur des fondemens si légers , &c.

Mais quel est donc le noeud de l'amitié des freres ? Une fortune , un nom commun , même naissance & même éducation , quelquefois même caractère ; enfin l'habitude de se regarder comme appartenans les uns aux autres , & comme n'ayant qu'un seul être.



DE L'AMITIE' QUE L'ON A
POUR LES BESTES.

IL peut entrer quelque chose qui flatte les sens dans le goût qu'on nourrit pour certains animaux. Quand ils nous appartiennent, j'ai toujours pensé qu'il s'y mêle de l'amour-propre : rien n'est si ridicule à dire, & je suis fâché qu'il soit vrai ; mais nous sommes si vuides que s'il s'offre à nous la moindre ombre de propriété, nous nous y attachons aussi-tôt. Nous prêtons à un perroquet des pensées & des sentimens ; nous nous figurons qu'il nous aime, qu'il nous craint, qu'il sent nos faveurs, &c. ainsi nous aimons l'avantage que nous nous accordons sur lui. Quel empire ! mais c'est-là l'homme.

DE L'AMITIÉ.

C'EST l'insuffisance de notre être qui fait naître l'amitié, & c'est l'insuffisance de l'amitié même qui la fait périr.

Est-on seul, on sent sa misère, on sent qu'on a besoin d'appui, on cherche un fauteur de ses goûts, un compagnon de ses plaisirs & de ses peines; on veut un homme dont on puisse posséder le cœur & la pensée. Alors l'amitié paroît être ce qu'il y a de plus doux au monde; a-t-on ce qu'on a souhaité, on change bien-tôt de pensée.

Lorsqu'on voit de loin quelque bien, il fixe d'abord nos desirs, & lorsqu'on y parvient, on en sent le néant. Notre ame dont il arrêtoit la vûe dans l'éloignement, ne sauroit s'y reposer quand elle voit au-delà: ainsi l'amitié

qui de loin borneroit toutes nos prétentions cesse de les borner de près ; elle ne remplit pas le vuide qu'elle avoit promis de remplir ; elle nous laisse des besoins qui nous distraient & nous portent vers d'autres biens.

Alors on se néglige , on devient difficile , on exige bien-tôt comme un tribut les complaisances qu'on avoit d'abord reçues comme un don. C'est le caractère des hommes de s'approprier peu à peu jusqu'aux graces dont ils jouissent ; une longue possession les accoutume naturellement à regarder les choses qu'ils possèdent comme à eux ; ainsi l'habitude les persuade qu'ils ont un droit naturel sur la volonté de leurs amis. Ils voudroient s'en former un titre pour les gouverner ; lorsque ces prétentions sont réciproques , comme on voit souvent , l'amour-propre s'irrite &

crie des deux côtés , produit de l'aigreur , des froideurs & d'ameres explications , &c.

On se trouve auffi quelquefois mutuellement des défauts qu'on s'étoit cachés ; ou l'on tombe dans des passions qui dégoûtent de l'amitié , comme les maladies violentes dégoûtent des plus doux plaisirs.

Auffi les hommes extrêmes ne font pas les plus capables d'une constante amitié. On ne la trouve nulle part si vive & si solide que dans les esprits timides & sérieux , dont l'ame modérée connoît la vertu ; car elle soulage leur cœur oppressé sous le mystere & sous le poids du secret , détend leur esprit , l'élargit , les rend plus confians & plus vifs , se mêle à leurs amusemens , à leurs affaires & à leurs plaisirs mystérieux : c'est l'ame de toute leur vie.

Les jeunes gens sont auffi très-

sensibles & très-confians ; mais la vivacité de leurs passions les distrait & les rend volages. La sensibilité & la confiance sont usées dans les vieillards ; mais le besoin les rapproche & la raison est leur lien : les uns aiment plus tendrement , les autres plus solidement.

Le devoir de l'amitié s'étend plus loin qu'on ne croit ; nous suivons notre ami dans ses disgraces , mais dans ses foiblesses nous l'abandonnons : c'est être plus foible que lui.

Quiconque se cache , obligé d'avouer les défauts des siens , fait voir sa bassesse. Etes-vous exempt de ces vices ? Déclarez-vous donc hautement ; prenez sous votre protection la foiblesse des malheureux ; vous ne risquez rien en cela ; mais il n'y a que les grandes ames qui osent se montrer ainsi. Les foibles se désa-



vouent les uns les autres , & se sacrifient lâchement aux jugemens souvent injustes du Public ; ils n'ont pas de quoi résister , &c.

DE L'AMOUR.

IL entre ordinairement beaucoup de sympathie dans l'amour , c'est-à-dire , une inclination dont les sens forment le nœud ; mais quoiqu'ils en forment le nœud , ils n'en sont pas toujours l'intérêt principal ; il n'est pas impossible qu'il y ait un amour exempt de grossiereté.

Les mêmes passions sont bien différentes dans les hommes. Le même objet peut leur plaire par des endroits opposés ; je suppose que plusieurs hommes s'attachent à la même femme , les uns l'aiment pour son esprit , les autres pour sa vertu , les autres pour ses défauts , &c. Et il se peut faire

encore que tous l'aiment pour des choses qu'elle n'a pas, comme lorsque l'on aime une femme légère que l'on croit solide. N'importe, on s'attache à l'idée qu'on se plaît à s'en figurer; ce n'est même que cette idée que l'on aime, ce n'est pas la femme légère. Ainsi l'objet des passions n'est pas ce qui les dégrade ou ce qui les annoblit, mais la manière dont on envisage cet objet. Or j'ai dit qu'il étoit possible que l'on cherchât dans l'amour quelque chose de plus pur que l'intérêt de nos sens. Voici ce qui me le fait croire. Je vois tous les jours dans le monde qu'un homme environné de femmes, auxquelles il n'a jamais parlé, comme à la Messe, au Sermon, ne se décide pas toujours pour celle qui est la plus jolie, & qui même lui paroît telle. Quelle est la raison de cela? C'est que chaque beauté exprime

un caractère tout particulier , & celui qui entre le plus dans le nôtre nous le préférons. C'est donc le caractère qui nous détermine quelquefois ; c'est donc l'ame que nous cherchons : on ne peut me nier cela. Donc tout ce qui s'offre à nos sens ne nous plaît alors que comme une image de ce qui se cache à leur vûe ; donc nous n'aimons alors les qualités sensibles que comme les organes de notre plaisir , & avec subordination aux qualités insensibles dont elles font l'expression ; donc il est au moins vrai que l'ame est ce qui nous touche le plus. Or ce n'est pas aux sens que l'ame est agréable , mais à l'esprit : ainsi l'intérêt de l'esprit devient l'intérêt principal , & si celui des sens lui étoit opposé , nous le lui sacrifions. On n'a donc qu'à nous persuader qu'il lui est vraiment opposé , qu'il est une tache pour

l'ame. Voilà l'amour pur.

Amour cependant véritable qu'on ne sauroit confondre avec l'amitié ; car dans l'amitié, c'est l'esprit qui est l'organe du sentiment ; ici ce sont les sens. Et comme les idées qui viennent par les sens, sont infiniment plus puissantes que les vûes de la réflexion, ce qu'elles inspirent est passion. L'amitié ne va pas si loin.

DE LA PHYSIONOMIE.

LA physionomie est l'expression du caractère & celle du tempérament. Une sotte physionomie est celle qui n'exprime que la complexion, comme un tempérament robuste, &c. mais il ne faut jamais juger sur la physionomie : car il y a tant de traits mêlés sur le visage & dans le maintien des hommes, que cela peut souvent confondre ; sans parler des

84 LA CONNOISSANCE

accidens qui défigurent les traits naturels, & qui empêchent que l'ame ne se manifeste, comme la petite verole, la maigreur, &c.

On pourroit conjecturer plutôt sur le caractère des hommes, par l'agrément qu'ils attachent à de certaines figures qui répondent à leurs passions, mais encore s'y tromperoit-on.

DE LA PITIE.

LA pitié n'est qu'un sentiment mêlé de tristesse & d'amour ; je ne pense pas qu'elle ait besoin d'être excitée par un retour sur nous-mêmes, comme on croit. Pourquoi la misère ne pourroit-elle sur notre cœur, ce que fait la vûe d'une plaie sur nos sens ? N'y a-t-il pas des choses qui affectent immédiatement l'esprit ? L'impression des nouveautés ne prévient-elle pas toujours nos réflexions.

xions ? Notre ame est-elle incapable d'un sentiment désintéressé ?

DE LA HAINE.

LA haine est une déplaisance dans l'objet haï. C'est une tristesse qui nous donne , pour la cause qui l'excite , une secrète aversion : on appelle cette tristesse jaloufie , lorsqu'elle est un effet du sentiment de nos désavantages comparés au bien de quelqu'un. Quand il se joint à cette jaloufie de la haine & une volonté dissimulée par foiblesse de vengeance , c'est envie.

Il y a peu de passions où il n'entre de l'amour ou de la haine. La colere n'est qu'une aversion subite & violente , enflammée d'un desir aveugle de vengeance.

L'indignation , un sentiment de colere & de mépris ; le mépris, un sentiment mêlé de haine &

d'orgueil ; l'antipathie , une haine violente & qui ne raisonne pas.

Il entre aussi de l'aversion dans le dégoût ; il n'est pas une simple privation comme l'indifférence ; & la mélancolie qui n'est communément qu'un dégoût universel sans espérance, tient encore beaucoup de la haine.

A l'égard des passions qui viennent de l'amour , j'en ai déjà parlé ailleurs ; je me contente donc de répéter ici , que tous les sentimens que le desir allume , sont mêlés d'amour ou de haine. †

DE L'ESTIME , DU RESPECT ,

ET DU MEPRIS.

L'Estime est un aveu intérieur du mérite de quelque chose ; le respect est le sentiment de la supériorité d'autrui.

Il n'y a pas d'amour sans esti-

me , j'en ai déjà dit la raison. L'amour étant une complaisance dans l'objet aimé , & les hommes ne pouvant se défendre de trouver un prix aux choses qui leur plaisent , peu s'en faut qu'ils ne reglent leur estime sur le degré d'agrément que les objets ont pour eux. Et s'il est vrai que chacun s'estime personnellement plus que tout autre , c'est , ainsi qu'on l'a déjà dit , parce qu'il n'y a rien qui nous plaise ordinairement tant que nous-mêmes.

Ainsi non-seulement on s'estime avant tout , mais on estime encore toutes les choses que l'on aime ; comme la chasse , la musique , les chevaux , &c. & ceux qui méprisent leurs propres passions , ne le font que par réflexion & par un effort de raison , car l'instinct les porte au contraire.

Par une suite naturelle du mê-

me principe , la haine rabaisse ceux qui en font l'objet , avec le même soin que l'amour les relève. Il est impossible aux hommes de se persuader que ce qui les blesse n'ait pas quelque grand défaut ; c'est un jugement confus que l'esprit porte en lui-même , comme il en use au contraire en aimant.

Et si la réflexion contrarie cet instinct , car il y a des qualités qu'on est convenu d'estimer & d'autres de mépriser ; alors cette contradiction ne fait qu'irriter la passion , & plutôt que de céder aux traits de la vérité , elle en détourne les yeux. Ainsi elle dépouille son objet de ses qualités naturelles pour lui en donner de conformes à son intérêt dominant. Ensuite elle se livre témérairement & sans scrupules à ses préventions insensées.

Il n'y a presque point d'homme
me

me dont le jugement soit supérieur à ses passions. Il faut donc bien prendre garde, lorsqu'on veut se faire estimer à ne pas se faire haïr, mais tâcher au contraire de se présenter par des endroits agréables, parce que les hommes penchent à juger du prix des choses par le plaisir qu'elles leur font.

Il y en a à la vérité qu'on peut surprendre par une conduite opposée, en paroissant au-dehors plus pénétré de soi-même qu'on n'est au-dedans; cette confiance extérieure les persuade & les maîtrise.

Mais il est un moyen plus noble de gagner l'estime des hommes. C'est de leur faire souhaiter la nôtre par un vrai mérite, & ensuite d'être modeste & de s'accommoder à eux; quand on a véritablement les qualités qui emportent l'estime du monde, il

n'y a plus qu'à les rendre populaires pour leur concilier l'amour ; & lorsque l'amour les adopte il en fait relever le prix. Mais pour les petites finesſes qu'on emploie , en vûe de ſurprendre ou de conſerver les ſuffrages ; attendre les autres , ſe faire valoir , réveiller par des froideurs étudiées ou des amitiés ménagées le goût inconfiant du public ; c'eſt la reſſource des hommes ſuperficiels qui craignent d'être approfondis ; il faut leur laiſſer ces miſeres dont ils ont beſoin avec leur mérite ſpécieux.

Mais c'eſt trop s'arrêter aux choſes ; tâchons d'abrégér ces principes par de courtes définitions.

Le deſir eſt une eſpece de méſaiſe que le goût du bien met en nous , & l'inquiétude un deſir ſans objet.

L'ennui vient du ſentiment de

notre vuide ; la paresse naît d'impuissance ; la langueur est un témoignage de notre foiblesse , & la tristesse de notre misere.

L'espérance est le sentiment d'un bien prochain ; & la reconnaissance celui d'un bienfait.

Le regret consiste dans le sentiment de quelque perte ; le repentir dans celui d'une faute ; le remords dans celui d'un crime & la crainte du châtement.

La timidité peut être la crainte du blâme , la honte en est la conviction.

La raillerie naît d'un mépris content.

La surprise est un ébranlement soudain à la vûe d'une nouveauté.

L'étonnement une surprise longue & accablante ; l'admiration une surprise pleine de respect.

La plupart de ces sentimens ne sont pas trop composés, & n'affectent pas aussi durablement notre

ame que les grandes passions : l'amour , l'ambition , l'avarice , &c. Le peu que je viens de dire à leur occasion , répandra une sorte de lumiere sur ceux dont je me réserve de parler ailleurs.

DE L'AMOUR DES OBJETS.

SENSIBLES.

IL seroit impertinent de dire que l'amour des choses sensibles , comme l'harmonie , les faveurs , &c. n'est qu'un effet de l'amour-propre , du desir de nous aggrandir , &c. Cependant tout cela s'y mêle quelquefois ; il y a des Musiciens , des Peintres qui n'aiment chacun dans leur art que l'expression des grandeurs , & qui ne cultivent leurs talens que pour la gloire ; ainsi d'une infinité d'autres.

Les hommes , que les sens do-

minent , ne font pas ordinairement si fujets aux passions sérieuses ; l'ambition , l'amour de la gloire , &c. Les objets sensibles les amusent & les amolliſſent , & s'ils ont les autres passions , ils ne les ont pas auffi vives.

On peut dire la même chose des hommes enjoués , parce qu'ayant une maniere d'exister assez heureuse , ils n'en cherchent pas une autre avec ardeur. Trop de choses les distrayent ou les préoccupent.

On pourroit entrer là-dessus & sur tous les fujets que j'ai traités dans des détails intéressans. Mais mon deſſein n'est pas de sortir des principes , quelque sécheresse qui les accompagne ; ils font l'objet unique de tout mon discours. Et je n'ai ni la volonté , ni le pouvoir , de donner plus d'application à cet ouvrage.

DES PASSIONS EN GENERAL.

LEs passions s'opposent aux passions , & peuvent se servir de contre-poids ; mais la passion dominante ne peut se conduire que par son propre intérêt , vrai ou imaginaire , parce qu'elle regne despotiquement sur la volonté , sans laquelle rien ne se peut.

Je regarde humainement les choses , & j'ajoute dans cet esprit : toute nourriture n'est pas propre à tous les corps ; tous objets ne sont suffisans pour toucher de certaines ames. Ceux qui croient les hommes souverains arbitres de leurs sentimens , ne connoissent pas la nature ; qu'on obtienne qu'un sourd s'amuse des sons enchanteurs de Murer ; qu'on demande à une Joueuse , qui fait une grosse partie , qu'elle ait la complaisance & la sagesse de s'y

ennuyer , nul art ne le peut.

Les Sages se trompent encore en offrant la paix aux passions. Les passions lui sont ennemies. Ils vantent la modération à ceux qui sont nés pour l'action & pour une vie agitée ; qu'importe à un homme malade la délicatesse d'un festin qui le dégoûte.

Nous ne connoissons pas les défauts de notre ame ; mais quand nous pourrions les connoître nous voudrions rarement les vaincre.

Nos passions ne sont pas distinctes de nous-mêmes ; il y en a qui sont tout le fondement & toute la substance de notre ame. Le plus foible de tous les êtres voudroit-il périr pour se voir remplacé par le plus sage ? Qu'on me donne un esprit plus juste , plus aimable , plus pénétrant , j'accepte avec joie tous ces dons ; mais si l'on m'ôte encore l'ame qui doit en jouir , ces présens ne sont plus pour moi.

Cela ne dispense personne de combattre ses habitudes, & ne doit inspirer aux hommes ni abattement, ni tristesse. Dieu peut tout ; la vertu sincère n'abandonne pas ses amans ; les vices même d'un homme bien né peuvent se tourner à sa gloire.

Fin du second Livre.



LIVRE



LIVRE III.

DU BIEN ET DU MAL

M O R A L.

CE qui n'est bien ou mal qu'à un particulier , & qui peut être le contraire de cela à l'égard du reste des hommes , ne peut être regardé en général comme un mal , ou comme un bien.

Afin qu'une chose soit regardée comme un bien par toute la société , il faut qu'elle tende à l'avantage de toute la société. Et afin qu'on la regarde comme un mal , il faut qu'elle tende à sa ruine : voilà le grand caractère du bien & du mal moral.

Les hommes étant imparfaits

I. Partie.

n'ont pû se suffire à eux-mêmes. De-là la nécessité de former des sociétés. Qui dit une société, dit un corps qui subsiste par l'union de divers membres, & confond l'intérêt particulier dans l'intérêt général ; c'est là le fondement de toute la morale.

Mais parce que le bien commun exige de grands sacrifices, & qu'il ne peut se répandre également sur tous les hommes, la religion qui répare le vice des choses humaines, assure des indemnités dignes d'envie à ceux qui nous semblent lezés.

Et toutefois ces motifs respectables n'étant pas assez puissans pour donner un frein à la cupidité des hommes, il a fallu encore qu'ils convinssent de certaines règles pour le bien public, fondé à la honte du genre humain sur la crainte odieuse des supplices ; & c'est l'origine des loix.

Nous naissons , nous croissons à l'ombre de ces conventions solennelles ; nous leur devons la sûreté de notre vie , & la tranquillité qui l'accompagne. Les Loix sont aussi le seul titre de nos possessions ; dès l'aurore de notre vie , nous en recueillons les doux fruits , & nous nous engageons toujours à elles par des liens plus forts. Quiconque prétend se soustraire à cette autorité , dont il tient tout , ne peut trouver injuste qu'elle lui ravisse tout jusqu'à la vie. Où seroit la raison qu'un particulier ose en sacrifier tant d'autres à soi seul , & que la société ne pût par sa ruine racheter le repos public ?

C'est un vain prétexte de dire qu'on ne se doit pas à des loix qui favorisent l'inégalité des fortunes. Peuvent-elles égaler les hommes , l'industrie , l'esprit , les talens ? Peuvent-elles empêcher les dé-

positaires de l'autorité d'en user selon leur foiblesse ?

Dans cette impuissance absolue d'empêcher l'inégalité des conditions , elles fixent les droits de chacune , elles les protègent.

On suppose d'ailleurs avec quelque raison que le cœur des hommes se forme sur leur condition. Le Laboureur a souvent dans le travail de ses mains la paix & la satiété qui fuyent l'orgueil des Grands. Ceux-ci n'ont pas moins de desirs que les hommes les plus abjects ; ils ont donc autant de besoins : voilà dans l'inégalité une sorte d'égalité.

Ainsi on suppose aujourd'hui toutes les conditions égales , ou nécessairement inégales. Dans l'une & l'autre supposition l'équité consiste à maintenir invariablement leurs droits réciproques , & c'est là tout l'objet des loix.

Heureux qui les fait respecter

comme elles méritent de l'être. Plus heureux qui porte en son cœur celles d'un heureux naturel. Il est bien facile de voir que je veux parler des vertus. Leur noblesse & leur excellence sont l'objet de tout ce discours : mais j'ai cru qu'il falloit d'abord établir une regle sûre pour les bien distinguer du vice. Je l'ai rencontrée sans effort, dans le bien & le mal moral ; je l'aurois cherchée vainement dans une moins grande origine. Dire simplement que la vertu est vertu, parce qu'elle est bonne en son fond, & le vice tout au contraire ; ce n'est pas les faire connoître. La force & la beauté sont aussi de grands biens ; la vieillesse & la maladie des maux réels : cependant on n'a jamais dit que ce fût là vice, ou vertu. Le mot de vertu emporte l'idée de quelque chose d'estimable à l'égard de toute la terre : le vice au

contraire. Or il n'y a que le bien & que le mal moral, qui portent ces grands caractères. La préférence de l'intérêt général au personnel, est la seule définition qui soit digne de la vertu & qui doive en fixer l'idée. Au contraire, le sacrifice mercénaire du bonheur public à l'intérêt propre, est le sceau éternel du vice.

Ces divers caractères ainsi établis & suffisamment discernés, nous pouvons distinguer encore les vertus naturelles, des acquises. J'appelle vertus naturelles, les vertus de tempérament. Les autres sont les fruits pénibles de la réflexion. Nous mettons ordinairement ces dernières à plus haut prix, parce qu'elles nous coûtent davantage. Nous les estimons plus à nous, parce qu'elles sont les effets de notre fragile raison. Je dis : la raison elle-même n'est-elle pas un don de la

Nature , comme l'heureux tempéramment ? L'heureux tempéramment exclut-il la raison ? N'en est-il pas plutôt la bafe ? Et si l'un peut nous égayer , l'autre est-elle plus infaillible ?

Je me hâte , afin d'en venir à une question plus sérieufe. On demande fi la plûpart des vices ne concourent pas au bien public , comme les plus pures vertus. Qui feroit fleurir le commerce fans la vanité , l'avarice , &c. En un fens cela est très-vrai ; mais il faut m'accorder auffi , que le bien produit par le vice est toujours mêlé de grands maux. Ce font les loix qui arrêtent le progrès de fes défords. Et c'est la raison , la vertu qui le subjuguent , qui le contiennent dans certaines bornes , & le rendent utile au monde.

A la vérité la vertu ne fatisfait pas fans réferve toutes nos pas-

sions. Mais si nous n'avions aucun vice , nous n'aurions pas ces passions à satisfaire , & nous ferions par devoir ce qu'on fait par ambition , par orgueil , par avarice , &c. Il est donc ridicule de ne pas sentir que c'est le vice qui nous empêche d'être heureux par la vertu. Si elle est si insuffisante à faire le bonheur des hommes , c'est parce que les hommes sont vicieux ; & les vices , s'ils vont au bien , c'est qu'ils sont mêlés de vertus , de patience , de tempérance , de courage , &c. Un peuple qui n'auroit en partage que des vices , courroit à sa perte infaillible.

Quand le vice veut procurer quelque grand avantage au monde , pour surprendre l'admiration , il agit comme la vertu , parce qu'elle est le vrai moyen , le moyen naturel du bien : mais celui que le vice opere , n'est ni

son objet , ni son but. Ce n'est pas à un si beau terme que tendent ses déguisemens. Ainsi le caractère distinctif de la vertu subsiste ; ainsi rien ne peut l'effacer.

Que prétendent donc quelques hommes , qui confondent toutes ces choses , ou qui nient leur réalité ? Qui peut les empêcher de voir qu'il y a des qualités qui tendent naturellement au bien du monde , & d'autres à sa destruction ? Ces premiers sentimens élevés , courageux , bienfaisans à tout l'univers , & par conséquent estimables à l'égard de toute la terre , voilà ce qu'on nomme vertu. Et ces odieuses passions , tournées à la ruine des hommes , & par conséquent criminelles envers le genre humain , c'est ce que j'appelle des vices. Qu'entendent - ils eux par ces noms ? Cette différence éclatante du foible & du fort , du faux

& du vrai , du juste & de l'injuste , &c. leur échappe-t-elle ? Mais le jour n'est pas plus sensible. Pensent-ils que l'irréligion dont ils se picquent puisse anéantir la vertu ? Mais tout leur fait voir le contraire. Qu'imaginent-ils donc ? Qui leur trouble l'esprit ? Qui leur cache qu'ils ont eux-mêmes parmi leurs foiblesses des sentimens de vertu ?

Est-il un homme assez insensé pour douter que la santé soit préférable aux maladies ? Non , il n'y en a point dans le monde. Trouve-t-on quelqu'un qui confonde la sagesse avec la folie ? Non , personne assurément. On ne voit personne non plus qui ne préfère la vérité à l'erreur. Personne qui ne sente bien que le courage est différent de la crainte , & l'envie de la bonté. On ne voit pas moins clairement que l'humanité vaut mieux que

l'inhumanité, qu'elle est plus aimable, plus utile, & par conséquent plus estimable; & cependant..... O! foiblesse de l'esprit humain, il n'y a point de contradiction dont les hommes ne soient capables dès qu'ils veulent approfondir.

N'est-ce pas le comble de l'extravagance, qu'on puisse réduire en question, si le courage vaut mieux que la peur? On convient qu'il nous donne sur les hommes & sur nous-mêmes un empire naturel. On ne nie pas non plus que la puissance enferme une idée de grandeur, & qu'elle soit utile. On fait encore que la peur est un témoignage de foiblesse; & on convient que la foiblesse est très-nuisible, qu'elle jette les hommes dans la dépendance, & qu'elle prouve ainsi leur petitesse. Comment peut-il donc se trouver des esprits assez-dérégés pour mettre

de l'égalité dans des choses si in-
égales ?

Qu'entend-on par un grand génie ? Un esprit qui a de grandes vûes , puissant , fécond , éloquent , &c. Et par une grande fortune ? Un état indépendant , commode , élevé , glorieux. Personne ne dispute donc qu'il y ait de grands génies , & de grandes fortunes. Les caractères de ces avantages sont trop bien marqués. Ceux d'une ame vertueuse font-ils moins sensibles ? Qui peut nous les faire confondre ? Sur quel fondement ose-t-on égaler le bien & le mal ? Est-ce sur ce que l'on suppose que nos vices & nos vertus sont des effets nécessaires de notre tempérament ? Mais les maladies , la santé ne font-elles pas des effets nécessaires de la même cause ? Les confond-on cependant , & a-t-on jamais dit que c'étoient des chi-

meres , qu'il n'y avoit ni santé ni maladies ? Pense-t-on que tout ce qui est nécessaire n'est d'aucun mérite ? Mais c'est une nécessité en Dieu d'être tout - puissant , éternel. La puissance & l'éternité seront-elles égales au néant ? Ne seront-elles plus des attributs parfaits ? Quoi ! parce que la vie & la mort sont en nous des états de nécessité , n'est - ce plus qu'une même chose , & indifférente aux humains ? Mais peut - être que les vertus que j'ai peintes comme un sacrifice de notre intérêt propre à l'intérêt public , ne sont qu'un pur effet de l'amour de nous-mêmes. Peut-être ne faisons-nous le bien que par ce que notre plaisir se trouve dans ce sacrifice. Etrange objection ! Parce que je me plais dans l'usage de ma vertu , en est-elle moins profitable , moins précieuse à tout l'univers , ou moins différente du

vice , qui est la ruine du genre humain ? Le bien où je me plais change-t-il de nature ? Cesse-t-il d'être bien ?

Les oracles de la piété , contiennent nos adverfaires , condamnent cette complaisance. Est-ce à ceux qui nient la vertu à la combattre par la religion qui l'établit ? Qu'ils sachent qu'un Dieu bon & juste ne peut réprover le plaisir que lui-même attache à bien faire. Nous prohiberoit-il ce charme, qui accompagne l'amour du bien ? Lui-même nous ordonne d'aimer la vertu , & fait mieux que nous qu'il est contradictoire d'aimer une chose sans s'y plaire. S'il rejette donc nos vertus , c'est quand nous nous approprions les dons que sa main nous dispense , que nous arrêtons nos pensées à la possession de ses graces , sans aller jusqu'à leur principe ; que nous méconnoissons le bras qui

répand sur nous ses bienfaits , &c.

Une vérité s'offre à moi. Ceux qui nient la réalité des vertus , sont forcés d'admettre des vices. Oseroient-ils dire que l'homme n'est pas insensé & méchant ? Toutefois s'il n'y avoit que des malades , saurions-nous ce que c'est que la santé ?

DE LA GRANDEUR D'ÂME.

Après ce que nous avons dit , je crois qu'il n'est pas nécessaire de prouver que la grandeur d'âme est quelque chose d'aussi réel que la santé , &c. Il est difficile de ne pas sentir dans un homme qui maîtrise la fortune , & qui par des moyens puissans arrive à des fins élevées , qui subjugue les autres hommes par son activité , par sa patience ou par des profonds conseils ; je dis qu'il est difficile de ne pas sentir dans un

génie de cet ordre une noble réalité.

La grandeur d'ame est donc un instinct-élevé , qui porte les hommes au grand , de quelque nature qu'il soit ; mais qui les tourne au bien ou au mal , selon leurs passions , leurs lumières , leur éducation , leur fortune , &c. Egale à tout ce qu'il y a sur la terre de plus élevé , tantôt elle cherche à soumettre par toutes sortes d'efforts ou d'artifices les choses humaines à elle , & tantôt dédaignant ces choses , elle s'y soumet elle-même , sans que sa soumission l'abaisse : pleine de sa propre grandeur elle s'y repose en secret , contente de se posséder. Qu'elle est belle , quand la vertu dirige tous ses mouvemens ; mais qu'elle est dangereuse alors qu'elle se soustrait à la règle ! Représentez-vous Catilina au-dessus de tous les préjugés de sa naissance ,

fance , méditant de changer la face de la terre & d'anéantir le nom Romain : concevez ce génie audacieux , menaçant le monde du sein des plaisirs , & formant d'une troupe de voluptueux & de voleurs un corps redoutable aux armées & à la sagesse de Rome. Qu'un homme de ce caractère auroit porté loin la vertu , s'il eût été tourné au bien ; mais des circonstances malheureuses le pouffent au crime. Catilina étoit né avec un amour ardent pour les plaisirs , que la sévérité des loix aigrissoit & contraignoit ; sa dissipation & ses débauches l'engagerent peu à peu à des projets criminels : ruiné , décrié , traversé , il se trouva dans un état où il lui étoit moins facile de gouverner la République que de la détruire. Ainsi les hommes sont souvent portés au crime par de fatales rencontres ou par leur situation :

ainfi leur vertu dépend de leur fortune. Que manquoit-il à César , que d'être né Souverain ? Il étoit bon , magnanime , généreux , hardi , clément ; personne n'étoit plus capable de gouverner le monde & de le rendre heureux : s'il eût eu une fortune égale à son génie , sa vie auroit été fans tache ; mais parce qu'il s'étoit placé lui-même sur le trône par la force, on a crû pouvoir le compter avec justice parmi les Tyrans.

Cela fait sentir qu'il y a des vices qui n'excluent pas les grandes qualités , & par conséquent de grandes qualités qui s'éloignent de la vertu. Je reconnois cette vérité avec douleur : il est triste que la bonté n'accompagne pas toujours la force , & que l'amour de la justice ne prévale pas nécessairement dans tous les hommes & dans tout le cours de leur vie , sur tout autre amour ; mais

non-seulement les grands hommes se laissent entraîner au vice , les vertueux mêmes se démentent , & sont inconstans dans le bien. Cependant ce qui est sain est sain , ce qui est fort est fort , &c. les inégalités de la vertu , les foibleffes qui l'accompagnent, les vices qui flétrissent les plus belles vies ; ces défauts inséparables de notre nature , mêlée si manifestement de grandeur & de petitesse , n'en détruisent pas les perfections : ceux qui veulent que les hommes soient tout bons ou tout méchans , absolument grands ou petits , ne connoissent pas la nature. Tout est mêlé dans les hommes , tout y est limité ; & le vice même y a ses bornes.



DU COURAGE.

LE vrai courage est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'ame. J'en remarque beaucoup de sortes : un courage contre la fortune , qui est philosophie ; un courage contre les miseres , qui est patience ; un courage à la guerre , qui est valeur ; un courage dans les entreprises , qui est hardiesse ; un courage fier & téméraire , qui est audace ; un courage contre l'injustice , qui est fermeté ; un courage contre le vice , qui est sévérité ; un courage de réflexion , de tempéramment , &c.

Il n'est pas ordinaire qu'un même homme assemble tant de qualités. Octave dans le plan de sa fortune , élevée sur des précipices , bravoit des périls éminens ; mais la mort présente à la guerre

ébranloit son ame. Un nombre innombrable de Romains qui n'avoient jamais craint la mort dans les batailles, manquoient de cet autre courage, qui soumit la terre à Auguste.

On ne trouve pas seulement plusieurs sortes de courages, mais dans le même courage bien des inégalités. Brutus, qui eut la hardiesse d'attaquer la fortune de César, n'eut pas la force de suivre la sienne : il avoit formé le dessein de détruire la tyrannie avec les ressources de son seul courage, & il eut la foiblesse de l'abandonner avec toutes les forces du Peuple Romain ; faute de cette égalité de force & de sentiment, qui surmonte les obstacles & la lenteur des succès.

Je voudrois pouvoir parcourir ainsi en détail toutes les qualités humaines : un travail si long ne peut maintenant m'arrêter. Je ter-

118 LA CONNOISSANCE

minerai cet Ecrit par de courtes définitions.

Observons néanmoins encore que la petitesse est la source d'un nombre incroyable de vices ; de l'inconstance , de la légereté , la vanité , l'envie , l'avarice , la bassesse , &c. elle rétrécit notre esprit autant que la grandeur d'ame l'élargit ; mais elle est malheureusement inséparable de l'humanité , & il n'y a point d'ame si forte qui en soit tout-à-fait exempte. Je suis mon dessein.

La probité est un attachement à toutes les vertus civiles.

La droiture est une habitude des sentiers de la vertu.

L'équité peut se définir par l'amour de l'égalité ; l'Intégrité paroît une équité sans tache , & la Justice une équité pratique.

La Noblesse est la préférence de l'honneur à l'intérêt : la Bassesse , la préférence de l'intérêt à l'honneur.

L'Intérêt est la fin de l'amour-propre : la Générosité en est le sacrifice.

La Méchanceté suppose un goût à faire du mal : la Malignité, une méchanceté cachée ; la Noirceur, une malignité profonde.

L'Insensibilité à la vûe des miseres, peut s'appeller dureté ; s'il y entre du plaisir, c'est cruauté. La Sincérité me paroît l'expression de la vérité : la Franchise, une sincérité sans voiles : la Candeur, une sincérité douce : l'Ingénuité, une sincérité innocente : l'innocence, une pureté sans tache.

L'Imposture est le masque de la vérité : la Fausseté, une imposture naturelle : la Dissimulation, une imposture réfléchie : la Fourberie, une imposture qui veut nuire : la Duplicité, une imposture qui a deux faces.

La Libéralité est une branche

de la générosité : la Bonté , un goût à faire du bien & à pardonner le mal : la Clémence , une bonté envers nos ennemis.

La Simplicité nous présente l'image de la vérité & de la liberté.

L'Affectation est le dehors de la contrainte & du mensonge : la Fidélité n'est qu'un respect pour nos engagements ; l'Infidélité une dérogance : la Perfidie , une infidélité couverte & criminelle.●

La Bonne-Foi , une fidélité sans défiance & sans artifice.

La Force d'esprit est le triomphe de la réflexion ; c'est un instinct supérieur aux passions , qui les calme ou qui les possède : on ne peut pas savoir d'un homme qui n'a pas les passions ardentes , s'il a de la force d'esprit ; il n'a jamais été dans des épreuves assez difficiles.

La Modération est l'état d'une
ame

ame qui se possède ; elle naît d'une espèce de médiocrité dans les desirs , & de satisfaction dans les pensées , qui dispose aux vertus civiles.

L'Immodération au contraire , est une ardeur inaltérable & sans délicatesse , qui mène quelquefois à de grands vices.

La Tempérance n'est qu'une modération dans les plaisirs , & l'intempérance , au contraire.

L'Humeur est une inégalité qui dispose à l'impatience : la Complaisance est une volonté flexible : la Douceur , un fond de complaisance & de bonté.

La Brutalité , une disposition à la colere & à la grossiereté : l'Irrésolution , une timidité à entreprendre : l'Incertitude , une irrésolution à croire : la Perplexité , une irrésolution inquiète.

La Prudence , une prévoyance

I. Partie.

L

raisonnable ; l'Imprudence , tout au contraire.

L'Activité naît d'une force inquiète : la Paresse , d'une impuissance paisible.

La Mollesse est une paresse voluptueuse.

L'Austérité est une haine des plaisirs , & la Sévérité , des vices.

La Solidité , une consistance & une égalité d'esprit : la Légereté , un défaut d'assiette & d'uniformité de passions ou d'idées.

La Constance , une fermeté raisonnable dans nos sentimens : l'Opiniâtreté , une fermeté déraisonnable : la Pudeur , un sentiment de la difformité du vice , & du mépris qui le fuit.

La Sagesse , la connoissance & l'affection du vrai bien : l'Humilité , un sentiment de notre bassesse devant Dieu : la Charité , un zèle de religion pour le prochain : la Grace , une impulsion surnaturelle vers le bien.

DU BON ET DU BEAU.

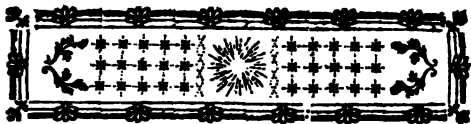
LE terme de bon emporte quelque degré naturel de perfection : celui de beau , quelque degré d'éclair ou d'agrément. Nous trouvons l'un & l'autre réunis dans la vertu , parce que sa bonté nous plaît & que sa beauté nous sert : mais d'une médecine qui blesse nos sens , & de toute autre chose qui nous est utile , mais désagréable , nous ne disons pas qu'elle est belle , elle n'est que bonne ; de même à l'égard des choses qui sont belles sans être utiles.

M. Croufas dit que le beau naît de la variété réductible à l'unité ; c'est-à-dire , d'un composé qui ne fait pourtant qu'un seul tout , & qu'on peut saisir d'une vûe ; c'est - là , selon lui , ce qui excite l'idée du beau dans l'esprit.

Fin de la première Partie.

AVERTISSEMENT.

L Es Pièces qui suivent n'ont pas une liaison nécessaire avec le petit Ouvrage que l'on vient de lire. On a cru cependant qu'elles pourroient en suppléer l'imperfection à quelques égards. Elles ont à peu près le même objet : elles éclaircissent quelques-uns des sujets déjà traités ; & enfin elles sont fondées sur les mêmes principes.



SECONDE PARTIE.

FRAGMENS.

SUR LE PYRRHONISME.

I.

QUI doute à une idée de la certitude , & par conséquent reconnoît quelque marque de vérité. Mais parce que les premiers principes ne peuvent se démontrer , on s'en défie ; on ne fait pas attention que la démonstration n'est qu'un raisonnement fondé sur l'évidence. Or les premiers principes ont l'évidence par eux-mêmes & sans raisonnement ; de sorte qu'ils portent la marque

de la certitude la plus invincible. Les Pyrrhoniens obstinés affectent de douter que l'évidence soit signe de vérité : mais on leur demande , quel autre signe en desirez-vous donc ? Quel autre croyez-vous qu'on puisse avoir ? Vous en formez - vous quelque idée ?

On leur dit aussi , qui doute pense , & qui pense est ; & tout ce qui est vrai de sa pensée , l'est aussi de la chose qu'elle représente , si cette chose a l'être ou le reçoit jamais. Voilà donc déjà des principes irréfutables : or s'il y a quelque principe de cette nature , rien n'empêche qu'il y en ait plusieurs. Tous ceux qui porteront le même caractère auront infailliblement la même vérité : il n'en seroit pas autrement quand notre vie ne seroit qu'un songe ; tous les fantômes que notre imagination pourroit nous fi-

gurer dans le sommeil, ou n'auroient pas l'être, ou l'auroient tel qu'il nous paroît. S'il existe hors de notre imagination une société d'hommes foibles, telle que nos idées nous la représentent; tout ce qui est vrai de cette société imaginaire, le fera de la société réelle, & il y aura dans cette société des qualités nuisibles, d'autres estimables ou utiles, &c. & par conséquent des vices & des vertus. Oui, nous disent les Pyrrhoniens, mais peut-être que cette société n'est pas; je réponds: Pourquoi ne seroit-elle pas, puisque nous sommes? Je suppose qu'il y eut là-dessus quelque incertitude bien fondée, toujours serions-nous obligés d'agir comme s'il n'y en avoit pas. Que seroit-ce si cette incertitude est sensiblement supposée? Nous ne nous donnons pas à nous-mêmes nos sensations; donc il y a quelque

chose hors de nous qui nous les donne : si elles sont fidèles ou trompeuses ; si les objets qu'elles nous peignent sont des illusions ou des vérités ; des réalités ou des apparences , je n'entreprendrai pas de le démontrer. L'esprit de l'homme qui ne connoît qu'imparfaitement , ne sauroit prouver parfaitement , mais l'imperfection de ses connoissances , n'est pas plus manifeste que leur réalité , & s'il leur manque quelque chose pour la conviction du côté du raisonnement , l'instinct le supplée avec usure. Ce que la réflexion trop foible n'ose décider , le sentiment nous force de le croire. S'il est quelque Pyrrhonien réel & parfait parmi les hommes , c'est dans l'ordre des intelligences un monstre qu'il faut plaindre. Le Pyrrhonisme parfait est le délire de la raison , & la production la plus ridicule de l'esprit humain.

S U R L A N A T U R E

E T L A C O U T U M E .

I I.

LES hommes s'entretiennent volontiers de la force de la coutume, des effets de la nature ou de l'opinion ; peu en parlent exactement. Les dispositions fondamentales & originelles de chaque être, forment ce qu'on appelle sa nature : une longue habitude peut modifier ces dispositions primitives ; & telle est quelquefois sa force, qu'elle leur en substitue de nouvelles plus constantes, quoiqu'absolument opposées : de sorte qu'elle agit ensuite comme cause première, & fait le fondement d'un nouvel être ; d'où est venue cette conclusion très-littérale ; qu'elle étoit une seconde nature ; & cette autre pensée plus

hardie de Pascal : que ce que nous prenons pour la Nature, n'étoit souvent qu'une première coutume; deux maximes très-véritables. Toutefois avant qu'il y eut aucune coutume, notre ame existoit, & avoit ses inclinations qui fondoient sa nature; & ceux qui réduisent tout à l'opinion & à l'habitude, ne comprennent pas ce qu'ils disent : toute coutume suppose antérieurement une nature, toute erreur une vérité. Il est vrai qu'il est difficile de distinguer les principes de cette première nature de ceux de l'éducation : ces principes sont en si grand nombre & si compliqués, que l'esprit se perd à les suivre; & il n'est pas moins malaisé de démêler ce que l'éducation a épuré ou gâté dans le naturel. On peut remarquer seulement, que ce qui nous reste de notre première nature, est plus véhément & plus fort, que ce

qu'on acquiert par étude , par coutume & par réflexion ; parce que l'effet de l'art est d'affoiblir , lors même qu'il polit & qu'il corrige : de sorte que nos qualités acquises sont en même-temps plus parfaites & plus défectueuses que nos qualités naturelles ; & cette foiblesse de l'art ne procède pas seulement de la résistance trop forte que fait la nature , mais aussi de la propre imperfection de ses principes , ou insuffisans , ou mêlés d'erreur. Sur quoi cependant je remarque , qu'à l'égard des lettres , l'art est supérieur au génie de beaucoup d'Artistes , qui ne pouvant atteindre la hauteur des règles , & les mettre toutes en œuvre , ni rester dans leur caractère qu'ils trouvent trop bas , ni arriver au beau naturel , demeurent dans un milieu insupportable , qui est l'enflure & l'affectation , & ne suivent ni l'art

ni la nature. La longue habitude leur rend propre ce caractère forcé ; & à mesure qu'ils s'éloignent davantage de leur naturel , ils croient élever la nature ; don incomparable , qui n'appartient qu'à ceux que la nature même inspire avec le plus de force. Mais telle est l'erreur qui les flatte ; & malheureusement rien n'est plus ordinaire que de voir les hommes se former par étude & par coutume , un instinct particulier , & s'éloigner ainsi autant qu'ils peuvent des loix générales & originelles de leur être , comme si la nature n'avoit pas mis entr'eux assez de différences , sans y en ajouter par l'opinion. De-là vient que leurs jugemens se rencontrent si rarement : les uns disent , cela est dans la nature ou hors de la nature ; & les autres tout au contraire. Il y en a qui rejettent en fait de stîle , les transitions sou-

daines des Orientaux , & les sublimes hardiesses de Bossuet ; l'enthousiasme même de la Poësie ne les émeut pas ; ni sa force & son harmonie , qui charme avec tant de puissance ceux qui ont de l'oreille & du goût. Ils regardent ces dons de la nature , si peu ordinaires , comme des inventions forcées & des jeux d'imagination, tandis que d'autres admirent l'emphase comme le caractère & le modèle d'un beau naturel. Parmi ces variétés inexplicables de la nature ou de l'opinion , je crois que la coutume dominante peut servir de guide à ceux qui se mêlent d'écrire , parce qu'elle vient de la nature dominante des esprits , ou qu'elle la plie à ses règles , & forme le goût & les mœurs ; de sorte qu'il est dangereux de s'en écarter , lors même qu'elle nous paroît manifestement vicieuse. Il n'appartient qu'aux

hommes extraordinaires de ramener les autres au vrai , & de les assujettir à leur génie particulier ; mais ceux qui concluroient de-là que tout est opinion , & qu'il n'y a ni nature ni coutume plus parfaite l'une que l'autre par son propre fond , seroient les plus inconséquens de tous les hommes.

N U L L E J O U I S S A N C E
S A N S A C T I O N .

I I I .

Ceux qui considèrent sans beaucoup de réflexion les agitations & les misères de la vie humaine , en accusent notre activité trop empressée , & ne cessent de rappeler les hommes au repos & à jouir d'eux-mêmes. Ils ignorent que la jouissance est le fruit & la récompense du travail ; qu'elle est elle-même une action ; qu'on

ne fauroit jouir qu'autant que l'on agit , & que notre ame enfin ne se possède véritablement que lorsqu'elle s'exerce toute entiere. Ces faux Philosophes s'empres- sent à détourner l'homme de sa fin & à justifier l'oïveté ; mais la nature vient à notre secours dans ce danger. L'oïveté nous lasse plus promptement que le travail , & nous rend à l'action détrompés du néant de ses promesses ; c'est ce qui n'est pas échappé aux Modérateurs de systêmes , qui se piquent de balancer les opinions des Philoso- phes , & de prendre un juste mi- lieu. Ceux-ci nous permettent d'agir , & sous condition néan- moins de régler notre activité , & de déterminer selon leurs vûes la mesure & le choix de nos oc- cupations ; en quoi ils sont peut- être plus inconséquens que les premiers , car ils veulent nous

faire trouver notre bonheur dans la sujettion de notre esprit ; effet purement surnaturel & qui n'appartient qu'à la religion , non à la raison. Mais il est des erreurs que la prudence ne veut pas qu'on approfondisse.

DE LA CERTITUDE.

DES PRINCIPES.

I V.

NOUS nous étonnons de la bizarrerie de certaines modes & de la barbarie des duels ; nous triomphons encore sur le ridicule de quelques coutumes , & nous en faisons voir la force. Nous nous épuisons sur ces choses comme sur des abus uniques , & nous sommes environnés de préjugés sur lesquels nous nous reposons avec une entière assurance. Ceux qui portent plus loin leurs vûes remarquent ,

remarquent cet aveuglement ; & entrant là-dessus en défiance des plus grands principes , concluent que tout est opinion , mais ils montrent à leur tour par-là les limites de leur esprit. L'être & la vérité n'étant de leur aveu qu'une même chose sous deux expressions , il faut tout réduire au néant ou admettre des vérités indépendantes de nos conjectures , & de nos frivoles discours. Or s'il y a des vérités telles , comme il me paroît hors de doute , il s'ensuit qu'il y a des principes qui ne peuvent être arbitraires : la difficulté , je l'avoue , est à les connoître ; mais pourquoi la même raison , qui nous fait discerner le faux , ne pourroit-elle nous conduire jusqu'au vrai ? L'ombre est-elle plus sensible que le corps ? L'apparence que la réalité ? Que connoissons-nous d'obscur par sa nature , sinon l'erreur ? Que con-

noissons-nous d'évident, sinon la vérité ? N'est-ce pas l'évidence de la vérité qui nous fait discerner le faux, comme le jour marque les ombres ? Et qu'est-ce en un mot que la connoissance d'une erreur, sinon la découverte d'une vérité. Toute privation suppose nécessairement une réalité ; ainsi la certitude est démontrée par le doute, la science par l'ignorance, & la vérité par l'erreur.

DEFAUT DE LA PLUS PART

DES CHOSES.

V.

LE défaut de la plûpart des choses dans la Poësie, la Peinture, l'Eloquence, le Raisonnement, &c. C'est de n'être pas à leur place. De-là le mauvais enthousiasme ou l'emphase dans le discours, les dissonances dans la Mu-

fique , la confusion dans les Tableaux , la fausse politesse dans le monde , ou la froide plaisanterie. Qu'on examine la morale même , la profusion n'est-elle pas aussi le plus souvent une générosité hors de sa place ; la vanité , une hauteur hors de sa place ; l'avarice , une prévoyance hors de sa place ; la témérité , une valeur hors de sa place , &c. La plûpart des choses ne sont fortes ou foibles , vicieuses ou vertueuses , dans la nature ou hors de la nature que par cet endroit : on ne laisseroit rien à la plûpart des hommes , si l'on retranchoit de leur vie , tout ce qui n'est pas à sa place , & ce n'est pas en tout défaut de jugement , mais impuissance d'assortir les choses.



D E L' A M E.

V I.

IL sert peu d'avoir de l'esprit lorsque l'on n'a point d'ame. C'est l'ame qui forme l'esprit & qui lui donne l'effor ; c'est elle qui domine dans les sociétés , qui fait les Orateurs , les Négociateurs , les Ministres , les grands Hommes , les Conquérens. Voyez comme on vit dans le monde ; qui prime chez les jeunes gens , chez les femmes , chez les vieillards , chez les hommes de tous états , dans les cabales & dans les partis ? Qui nous gouverne nous-mêmes , est-ce l'esprit ou le cœur ? Faute de faire cette réflexion , nous nous étonnons de l'élévation de quelques hommes , ou de l'obscurité de quelques autres , & nous attribuons à la fatalité , ce dont nous trouverions plus ai-

fément la cause dans leur caractere ; mais nous ne pensons qu'à l'esprit , & point aux qualités de l'ame. Cependant c'est d'elle avant tout que dépend notre destinée : on nous vante en vain les lumieres d'une belle imagination ; je ne puis ni estimer , ni aimer , ni haïr , ni craindre ceux qui n'ont que de l'esprit.

DES ROMANS.

VII.

LE faux en lui-même nous blesse & n'a pas de quoi nous toucher. Que croyez-vous qu'on cherche si avidement dans les fictions ? L'image d'une vérité vivante & passionnée.

Nous voulons de la vraisemblance dans les fables mêmes , & toute fiction qui ne peint pas la nature , est insipide.

Il est vrai que l'esprit de la plû-

part des hommes a si peu d'affiète, qu'il se laisse entraîner aux merveilleux, surpris par l'apparence du grand. Mais le faux que le grand leur cache dans le merveilleux, les dégoûte au moment qu'il se laisse sentir; on ne relit point un Roman.

J'excepte les gens d'une imagination frivole & déréglée, qui trouvent dans ces sortes de lectures l'histoire de leurs pensées & de leurs chimères. Ceux-ci, s'ils s'attachent à écrire dans ce genre, travaillent avec une facilité que rien n'égale, car ils portent la matière de l'ouvrage dans leur fond; mais de semblables puérités n'ont pas leur place dans un esprit sain; il ne peut les écrire, ni les lire.

Lors donc que les premiers s'attachent aux fantômes qu'on leur reproche; c'est parce qu'ils y trouvent une image des illu-

sions de leur esprit , & par conséquent quelque chose qui tient à la vérité à leur égard ; & les autres qui les rejettent , c'est parce qu'ils n'y reconnoissent pas le caractère de leurs sentimens ; tant il est manifeste de tous les côtés que le faux connu nous dégoûte , & que nous ne cherchons tous ensemble que la vérité & la nature.

CONTRE LA MÉDIOCRITÉ.

VIII.

SI l'on pouvoit dans la médiocrité n'être ni glorieux , ni timide , ni envieux , ni flatteur , ni préoccupé des besoins & des soins de son état. Lorsque le dédain & les manières de tout ce qui nous environne concourent à nous abaisser ; si l'on savoit alors s'élever , se sentir , résister à la multitude.... Mais qui peut soutenir

son esprit & son cœur au-dessus de sa condition ? Qui peut se sauver des foiblesses que la médiocrité traîne avec soi ?

Dans les conditions éminentes , la fortune au moins nous dispense de fléchir devant ses idoles. Elle nous dispense de nous déguiser , de quitter notre caractère , de nous absorber dans les riens : elle nous ÷leve sans peine au-dessus de la vanité & nous met au niveau du Grand , & si nous sommes nés avec quelques vertus , les moyens & les occasions de les employer sont en nous.

Enfin , de même qu'on ne peut jouir d'une grande fortune avec une ame basse & un petit génie ; on ne sauroit jouir d'un grand génie ni d'une grande ame , dans une fortune médiocre.



SUR LA NOBLESSE.

I X.

LA noblesse est un héritage comme l'or & les diamans. Ceux qui regrettent que la considération des grands emplois & des services passe au sang des hommes illustres , accordent davantage aux hommes riches , puisqu'ils ne contestent pas à leurs neveux la possession de leur fortune bien ou mal acquise. Mais le peuple en juge autrement ; car au lieu que la fortune des gens riches se détruit par les dissipations de leurs enfans ; la considération de la noblesse se conserve après que la mollesse en a souillé la source. Sage institution , qui pendant que le prix de l'intérêt se consume & s'appauvrit , rend la récompense de la vertu éternelle & ineffaçable.

II. Partie.

N

Qu'on ne nous dise donc plus que la mémoire d'un mérite éteint, doit céder à des vertus vivantes. Qui mettra le prix au mérite ? C'est sans doute à cause de cette difficulté que les Grands qui ont de la hauteur, ne se fondent que sur leur naissance, quelque opinion qu'ils ayent de leur génie ; tout cela est très-raisonnable, si l'on excepte de la loi commune de certains talens qui sont trop au-dessus des règles.

S U R L A F O R T U N E.

X.

NI le bonheur, ni le mérite seul ne font l'élévation des hommes. La fortune suit l'occasion qu'ils ont d'employer leurs talens. Mais il n'y a peut-être point d'exemple d'un homme à qui le mérite n'ait servi pour sa fortune ou contre l'adversité ; cependant

la chose à laquelle un homme ambitieux pense le moins, c'est à mériter sa fortune : un enfant veut être Evêque, veut être Roi, Conquérant, & à peine il connoît l'étendue de ces noms. Voilà la plûpart des hommes ; ils accusent continuellement la fortune de caprice, & ils sont si foibles qu'ils lui abandonnent la conduite de leurs prétentions, & qu'ils se reposent sur elle du succès de leur ambition.

CONTRE LA VANITE'.

XI.

LA chose du monde la plus ridicule & la plus inutile, c'est de vouloir prouver qu'on est aimable, ou que l'on a de l'esprit. Les hommes sont fort pénétrants sur les petites adresses qu'on emploie pour se louer ; & soit qu'on leur demande leur suffrage avec hau-

teur , soit qu'on tâche de le surprendre , ils se croient ordinairement en droit de refuser ce qu'il semble qu'on ait besoin de tenir d'eux. Heureux ceux qui sont nés modestes , & que la nature a rempli d'une noble & sage confiance : rien ne présente les hommes si petits à l'imagination , rien ne les fait paroître si foibles que la vanité. Il semble qu'elle soit le sceau de la médiocrité ; ce qui n'empêche pas qu'on n'ait vû d'assez grands génies accusés de cette foiblesse. Aussi leur a-t-on disputé le titre de grands hommes , & non sans beaucoup de raison.

NE POINT SORTIR DE SON

C A R A C T E R E.

XII.

Lorsqu'on veut se mettre à la portée des autres hommes , il faut

prendre garde d'abord à ne pas sortir de la fienne ; car c'est un ridicule insupportable , & qu'ils ne nous pardonnent point ; c'est aussi une vanité mal entendue de croire que l'on peut jouer toute sorte de personnages , & d'être toujours travesti. Tout homme qui n'est pas dans son véritable caractère n'est pas dans sa force : il inspire la défiance & blesse par l'affectation de cette supériorité. Si vous le pouvez soyez simple , naturel , modeste , uniforme ; ne parlez jamais aux hommes que de choses qui les intéressent , & qu'ils puissent aisément entendre. Ne les primez point avec faste. Ayez de l'indulgence pour tous leurs défauts , de la pénétration pour leurs talens , des égards pour leurs délicatesses & leurs préjugés , &c. Voilà peut-être comme un homme supérieur se monte naturellement & sans effort à la

portée de chacun. Ce n'est pas la marque d'une grande habileté d'employer beaucoup de finesse, c'est l'imperfection de la Nature qui est l'origine de l'art.

DU POUVOIR

DE L'ACTIVITÉ.

XIII.

QUI considérera d'où sont partis la plupart des Ministres, verra ce que peut le génie, l'ambition & l'activité. Il faut laisser parler le monde, & souffrir qu'il donne au hazard l'honneur de toutes les fortunes, pour autoriser sa mollesse. La Nature a marqué à tous les hommes dans leur caractère la route naturelle de leur vie, & personne n'est ni tranquille, ni sage, ni bon, ni heureux, qu'autant qu'il connoît son instinct & le suit bien fidèlement. Que ceux

qui sont nés pour l'action suivent donc hardiment le leur ; l'essentiel est de faire bien ; s'il arrive qu'après cela le mérite soit méconnu , & le bonheur seul honoré , il faut pardonner à l'erreur. Les hommes ne sentent les choses qu'au degré de leur esprit , & ne peuvent aller plus loin. Ceux qui sont nés médiocres , n'ont point de mesure pour les qualités supérieures ; la réputation leur impose plus que le génie , la gloire plus que la vertu ; au moins ont-ils besoin que le nom des choses les avertisse & réveille leur attention.

SUR LA DISPUTE.

XIV.

OU vous ne voyez pas le fond des choses ne parlez jamais qu'en doutant & en proposant vos idées. C'est le propre d'un raisonneur ,

de prendre feu sur les affaires politiques ou sur tel autre sujet dont on ne fait pas les principes ; c'est son triomphe , parce qu'il n'y peut être confondu.

Il y a des hommes avec qui je voudrois que l'on n'eut jamais de dispute. Cependant tout peut être utile , il ne faut que se posséder.

S U J E T T I O N D E L'É S P R I T

D E L' H O M M E .

X V .

QUAND on est au cours des grandes affaires, rarement tombe-t-on à de certaines petiteffes : les grandes occupations élevent & soutiennent l'ame ; ce n'est donc pas merveille qu'on y fasse bien. Au contraire , un Particulier qui a l'esprit naturellement grand , se trouve resserré & à l'étroit dans une fortune privée ; & comme il

n'y est pas à sa place , tout le blesse & lui fait violence. Parce qu'il n'est pas né pour les petites choses , il les traite moins bien qu'un autre , où elles le fatiguent davantage , & il ne lui est pas possible , dit Montagne , de ne leur donner que l'attention qu'elles méritent , ou de s'en retirer à sa volonté ; s'il fait tant que de s'y livrer , elles l'occupent tout entier , & l'engagent à des petites choses dont il est lui-même surpris. Telle est la foiblesse de l'esprit humain , qui se manifeste encore par mille autres endroits , & qui fait dite à Pascal : *Il ne faut pas le bruit d'un canon pour interrompre les pensées du plus grand homme du monde , il ne faut que le bruit d'une giroüette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas , continue-t-il , s'il ne raisonne pas bien à présent , une mouche bourdonne à ses oreilles ; si vous voulez qu'il trouve la*

vérité , chassez cet animal qui tient sa raison en échec & trouble cette puissante intelligence qui gouverne les Villes & les Royaumes. Rien n'est plus vrai , sans doute , que cette pensée , mais il est vrai aussi , de l'aveu de Pascal , que cette même intelligence qui est si foible , gouverne les Villes & les Royaumes : aussi le même Auteur remarque que plus on approfondit l'homme , plus on y démêle de foiblesse & de grandeur ; & c'est lui qui dit encore dans un autre endroit , après Montagne : Cette duplicité de l'homme est si visible , qu'il y en a qui ont crû que nous avions deux ames , un sujet simple paroissant incapable de telles & si soudaines variétés , d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur. Rassurons-nous donc sur la foi de ces grands témoignages , & ne nous laissons pas abattre au sentiment de nos

foibleſſes , juſqu'à perdre le ſoin irréprochable de la gloire & l'ardeur de la vertu.

ON NE PEUT ESTRE DUPE

DE LA VERTU.

XVI.

QUE ceux qui ſont nés pour l'oïſiveté & la molleſſe y meurent & s'y enſeveliffent , je ne prétens pas les troubler ; mais je parle au reſte des hommes , & je dis : On ne peut être dupe de la vraie vertu ; ceux qui l'aiment ſincèrement y goûtent un ſecret plaisir & ſouffrent à s'en détourner : quoi qu'on faſſe auſſi pour la gloire , jamais ce travail n'eſt perdu , s'il tend à nous en rendre dignes. C'eſt une choſe étrange que tant d'hommes ſe défient de la vertu & de la gloire comme d'une route hazardeuſe , & qu'ils

regardent l'oïfiveté comme un parti sûr & solide. Quand même le travail & le mérite pourroient nuire à notre fortune, il y auroit toujours à gagner à les embrasser : que fera-ce s'ils y concourent ? Si tout finissoit par la mort, ce seroit une extravagance de ne pas donner toute notre application à bien disposer notre vie, puisque nous n'aurions que le présent ; mais nous croyons un avenir, & l'abandonnons au hazard ; cela est bien plus inconcevable. Je laisse tous devoirs à part, la morale & la religion, & je demande : L'ignorance vaut-elle mieux que la science, la paresse que l'activité, l'incapacité que les talens ? Pour peu que l'on ait de raison, on ne met point ces choses en parallele : quelle honte donc de choisir ce qu'il y a de l'extravagance à éгалer ? S'il faut des exemples pour nous décider,

d'un côté Coligny , Turenne , Boffuet , Richelieu , Fenelon , &c. de l'autre , les gens à la mode , les gens du bel air , ceux qui paffent toute leur vie dans la difipation & les plaifirs. Comparons ces deux genres d'hommes , & voyons enfuite auquel d'eux nous aimerons mieux reffembler.

SUR LA FAMILIARITÉ.

XVII.

IL n'est point de meilleure école , ni plus néceffaire , que la familiarité. Un homme qui s'est retranché toute fa vie dans un caractère réfervé , fait les fautes les plus groffieres lorsque les occasions l'obligent d'en fortir , & que les affaires l'engagent : ce n'est que par la familiarité qu'on guérit de la préfomption , de la timidité , de la fotte hauteur : ce n'est que dans un commerce li-

bre & ingénu qu'on peut bien connoître les hommes, qu'on se tâte, qu'on se démêle & qu'on se mesure avec eux : là on voit l'humanité nuë avec toutes ses foiblesses & toutes ses forces ; là se découvrent les artifices dont on s'enveloppe pour imposer en public ; là paroît la stérilité de notre esprit, la violence & la petitesse de notre amour-propre, l'imposture de nos vertus.

Ceux qui n'ont pas le courage de chercher la vérité dans ces rudes épreuves, sont profondément au-dessous de tout ce qu'il y a de grand ; sur-tout c'est une chose basse que de craindre la raillerie, qui nous aide à fouler aux pieds notre amour-propre, & qui émouffe par l'habitude de souffrir ses honteuses délicatesses.



NECESSITÉ

DE FAIRE DES FAUTES.

XVIII.

IL ne faut pas être timide de peur de faire des fautes ; la plus grande faute de toutes est de se priver de l'expérience. Soyons très-persuadés qu'il n'y a que les gens foibles qui ayent cette crainte excessive de tomber & de laisser voir leurs défauts ; ils évitent les occasions où ils pourroient broncher & être humiliés ; ils rasent timidement la terre , n'osent rien donner au hazard , & meurent avec toutes leurs foiblesses qu'ils n'ont pû cacher. Qui voudra se former au grand doit risquer de faire des fautes , & ne pas s'y laisser abattre , ni craindre de se découvrir ; ceux qui pénétront les foibles tâcheront de s'en

prévaloir ; mais ils le pourront rarement. Le Cardinal de Rhets disoit à ses principaux domestiques : Vous êtes deux ou trois à qui je n'ai pû me dérober , mais j'ai si bien établi ma réputation , & par vous - même , qu'il vous feroit impossible de me nuire , quand vous le voudriez. Il ne mentoit pas : son Historien rapporte qu'il s'étoit battu avec un de ses Écuyers , qui l'avoit accablé de coups , sans qu'une aventure si humiliante pour un homme de ce caractère & de ce rang ait pû lui abattre le cœur , ou faire aucun tort à sa gloire : mais cela n'est pas surprenant ; combien d'hommes déshonorés soutiennent par leur seule audace la conviction publique de leur infamie , & font face à toute la terre ? Si l'effronterie peut autant , que ne fera pas la constance ? Le courage surmonte tout.

SUR

SUR LA LIBERALITE'.

XIX.

UN homme très-jeune peut se reprocher comme une vanité onéreuse & inutile , la secrète complaisance qu'il y a à donner. J'ai eu cette crainte moi-même avant de connoître le monde : quand j'ai vû l'étroite indigence où vivent la plûpart des hommes & l'énorme pouvoir de l'intérêt sur tous les cœurs , j'ai changé d'avis & j'ai dit : Voulez-vous que tout ce qui vous environne vous montre un visage content , vos enfans , vos domestiques , votre femme , vos amis & vos ennemis , foyez libéral ; voulez-vous conserver impunément beaucoup de vices , avez-vous besoin qu'on vous pardonne des mœurs singulieres ou des ridicules ; voulez-vous rendre vos

II. Partie.

O

plaisirs faciles , & faire que les hommes vous abandonnent leur conscience , leur honneur , leurs préjugés , ceux mêmes dont ils font le plus de bruit ; tout cela dépendra de vous ; quelqu'affaire que vous ayez , & quels que puissent être les hommes avec qui vous voulez traiter , vous ne trouverez rien de difficile si vous savez donner à propos. L'Econome qui a des vûes courtes n'est pas seulement en garde contre ceux qui peuvent le tromper , il appréhende aussi de n'être dupe de lui-même ; s'il achete quelque plaisir qu'il lui eût été impossible de se procurer autrement , il s'en accuse aussi-tôt comme d'une foiblesse : lorsqu'il voit un homme qui se plaît à faire louer sa générosité & à surpayer les services , il le plaint de cette illusion ; croyez-vous de bonne foi , lui dit-il , qu'on vous en ait plus

d'obligation ? Un Misérable se présente à lui , qu'il pourroit soulager & combler de joie à peu de frais ; il en a d'abord compassion , & puis il se reprend & pense ; c'est un homme que je ne verrai plus : un autre Malheureux s'offre encore à lui , & il fait le même raisonnement : ainsi toute sa vie se passe sans qu'il trouve l'occasion d'obliger personne , de se faire aimer , d'acquérir une considération utile & légitime ; il est défiant & inquiet , sévère à soi-même & aux siens , pere & maître dur & fâcheux ; les détails frivoles de son domestique le travaillent comme les affaires les plus importantes , parce qu'il les traite avec la même exactitude : il ne pense pas que ses soins puissent être mieux employés , incapable de concevoir le prix du temps , la réalité du mérite , & l'utilité des plaisirs.

Il faut avouer ce qui est vrai : il est difficile , sur-tout aux Ambitieux , de conduire une fortune médiocre avec sagesse , & de satisfaire en même-temps des inclinations libérales , des besoins présens , &c. mais ceux qui ont l'esprit véritablement élevé se déterminent selon l'occurrence , par des sentimens où la prudence ordinaire ne sauroit atteindre ; je vais m'expliquer : un homme né vain & paresseux , qui vit sans dessein & sans principes , cede indifféremment à toutes ses fantaisies , achete un cheval trois cens pistoles , qu'il laisse pour cinquante quelques mois après ; donne dix louis d'or à un Joueur de gobelets qui lui a montré quelques tours , & se fait appeller en Justice par un domestique qu'il a renvoyé injustement , & auquel il refuse de payer des avances faites à son service , &c.

Quiconque a naturellement beaucoup de fantaisies , a peu de jugement & l'ame probablement foible. Je méprise autant que personne des hommes de ce caractère ; mais je dis hardiment aux autres : apprenons à subordonner les petits intérêts aux grands , même éloignés , & faisons généreusement & sans compter tout le bien qui tente nos cœurs : on ne peut être dupe d'aucune vertu.

MAXIME DE PASCAL,

EXPLIQUÉE.

XX.

LE peuple & les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde : les autres le méprisent & en sont méprisés. Maxime admirable de Pascal , mais qu'il faut bien entendre. Qui croiroit que Pascal a voulu dire , que les habiles doi-

vent vivre dans l'inapplication & la mollesse , dans les goûts dépravés du monde , &c. condamneroit toute la vie de Pascal par sa propre maxime , car personne n'a moins vécu comme le peuple , que Pascal à ces égards : donc le vrai sens de Pascal , c'est que tout homme qui cherche à se distinguer par des apparences singulieres , qui ne rejette pas les maximes vulgaires parce qu'elles sont mauvaises , mais parce qu'elles sont vulgaires ; qui s'attache à des sciences stériles , purement curieuses & de nul usage dans le monde ; qui est pourtant gonflé de cette fausse science , & ne peut arriver à la véritable ; un tel homme , comme il dit plus haut , trouble le monde & juge plus mal que les autres. En deux mots voici sa pensée , expliquée d'une autre maniere. Ceux qui n'ont qu'un esprit médiocre ne

pénètrent pas jusqu'au bien , ou jusqu'à la nécessité qui autorise certains usages & s'érigent mal-à-propos en réformateurs de leur siècle : les habiles mettent à profit la coutume bonne ou mauvaise , abandonnent leur extérieur aux légeretés de la mode , & savent se proportionner au besoin de tous les esprits.

L'ESPRIT NATUREL

ET LE SIMPLE.

X X I.

L'ESPRIT naturel & le simple peuvent en mille manieres se confondre , & ne sont pas néanmoins toujours semblables. On appelle esprit naturel , un instinct qui prévient la réflexion & se caractérise par la promptitude & par la vérité du sentiment. Cette aimable disposition prouve moins ordi-

nairement une grande sagacité qu'une ame naturellement vive & sincere, qui ne peut retentir ni farder sa pensée, & la produit toujours avec la grace d'un secret échappé à sa franchise. La simplicité est aussi un don de l'ame, qu'on reçoit immédiatement de la Nature & qui en porte le caractère : elle ne suppose pas nécessairement l'esprit supérieur, mais il est ordinaire qu'elle l'accompagne ; elle exclut toute sorte de vanités & d'affectations, témoigne un esprit juste, un cœur noble, un sens droit, un naturel riche & modeste, qui peut tout puiser dans son fond & ne veut se parer de rien. Ces deux caractères comparés ensemble, je crois sentir que la simplicité est la perfection de l'esprit naturel ; & je ne suis plus étonné de la rencontrer si souvent dans les grands hommes : les autres ont trop peu
de .

de fond & trop de vanité pour s'arrêter dans leur propre sphère, qu'ils sentent si petite & si bornée.

DU BONHEUR.

XXII.

QUAND on pense que le bonheur dépend beaucoup du caractère, on a raison ; si on ajoute que la fortune y est indifférente, c'est aller trop loin : il est faux encore que la raison n'y puisse rien, ou qu'elle y puisse tout.

On fait que le bonheur dépend aussi des rapports de notre condition avec nos passions : on n'est pas nécessairement heureux par l'accord de ces deux parties ; mais on est toujours malheureux par leur opposition & par leur contraste. De même la prospérité ne nous satisfait pas infailliblement ; mais l'adversité nous apporte un

II. Partie.

P

mécontentement inévitable.

Parce que notre condition naturelle est misérable , il ne s'enfuit pas qu'elle le soit également pour tous ; qu'il n'y ait pas dans la même vie des temps plus ou moins agréables , des degrés de bonheur & d'affliction : donc les circonstances différentes décident beaucoup ; & on a tort de condamner les malheureux comme incapables par leur caractère de bonheur.

C O N S E I L S

A U N J E U N E - H O M M E .

QUE je serai fâché , mon cher ami , si vous adoptez des maximes qui puissent vous nuire. Je vois avec regret que vous abandonnez par complaisance tout ce que la nature a mis en vous. Vous avez honte de votre raison

qui devroit faire honte à ceux qui en manquent. Vous vous défiez de la force & de la hauteur de votre ame : & vous ne vous défiez pas des mauvais exemples. Vous êtes-vous donc persuadé qu'avec un esprit très-ardent & un caractère élevé, vous puissiez vivre honteusement dans la mollesse comme un homme fou & frivole ? Et qui vous assure que vous ne ferez pas même méprisé dans cette carrière, né pour une autre ? Vous vous inquiétez trop des injustices que l'on peut vous faire, & de ce qu'on pense de vous. Qui auroit cultivé la vertu, qui auroit tenté ou sa réputation, ou sa fortune, par des voies hardies, s'il ayoit attendu que les louanges l'y encourageassent ? Les hommes ne se rendent d'ordinaire sur le mérite d'autrui qu'à la dernière extrémité. Ceux que nous croyons nos amis, sont assez

souvent les derniers à nous accorder leur aveu. On a toujours dit que personne n'a créance parmi les siens ; pourquoi ? Parce que les plus grands hommes ont eu leurs progrès comme nous ; ceux qui les ont connus dans les imperfections de leurs commencemens se les représentent toujours dans cette première foiblesse , & ne peuvent souffrir qu'ils sortent de l'égalité imaginaire où ils se croyoient avec eux : mais les étrangers sont plus justes , & enfin le mérite & le courage triomphent de tout.

A U M E S M E .

E TES-vous bien aise de savoir, mon cher ami , ce que bien des femmes appellent quelquefois un homme aimable ? C'est un homme que personne n'aime , qui lui-même n'aime que soi & son plaisir ,

& en fait profession avec impudence ; un homme par conséquent inutile aux autres hommes , qui pèse à la petite société qu'il tyrannise ; qui est vain , avantageux , méchant même par principes ; un esprit léger & frivole , qui n'a point de goût décidé , qui n'estime les choses & ne les recherche jamais pour elles-mêmes , mais uniquement selon la considération qu'il y croit attachée , & fait tout par ostentation ; un homme souverainement confiant & dédaigneux , qui méprise les affaires & ceux qui les traitent , le Gouvernement & les Ministres , les Ouvrages & les Auteurs ; qui se persuade que toutes ces choses ne méritent pas qu'il s'y applique , & n'estime rien de solide que d'avoir de bonnes fortunes ou le don de dire des riens ; qui prétend néanmoins à tout , & parle de tout sans pudeur ; en

un mot , un fat sans vertus , sans talens , sans goût de la gloire ; qui ne prend jamais dans les choses que ce qu'elles ont de plaisant , & met son principal mérite à tourner continuellement en ridicule tout ce qu'il connoît sur la terre de sérieux & de respectable.

Gardez - vous donc bien de prendre pour le monde ce petit cercle de gens insolens , qui ne comptent eux-mêmes pour rien le reste des hommes , & n'en sont pas moins méprisés ; des hommes si présomptueux passeront aussi vite que leurs modes , & n'ont pas d'ordinaire plus de part au gouvernement du monde que les Comédiens & les Danseurs de corde : si le hazard leur donne sur quelque théâtre du crédit , c'est la honte de cette nation & la marque de la décadence des esprits. Il faut renoncer à la faveur lorsqu'elle fera leur partage ;

vous y perdrez moins qu'on ne pense ; ils auront les emplois , vous aurez les talens ; ils auront les honneurs , vous la vertu : voudriez-vous obtenir leurs places au prix de leurs déreglemens & par leurs frivoles intrigues ; vous le tenteriez vainement : il est aussi difficile de contrefaire la fatuité que la véritable vertu.

A U , M E S M E .

QUE le sentiment de vos foibles , mon aimable ami , ne vous tienne pas abattu. Lisez ce qui nous reste des plus grands hommes ; les erreurs de leur premier âge effacées par la gloire de leur nom , n'ont pas toujours été jusqu'à leurs historiens , mais eux-mêmes les ont avouées en quelque sorte. Ce sont eux qui nous ont appris que tout est vanité sous le soleil ; ils avoient

donc éprouvé , comme les autres , de s'enorgueillir , de s'abattre , de se préoccuper de petites choses. Ils s'étoient trompés mille fois dans leurs raisonnemens & dans leurs conjectures ; ils avoient eu la profonde humiliation d'avoir tort avec leurs inférieurs. Les défauts qu'ils cachotent avec le plus de soin leur étoient souvent échappés ; ainsi ils avoient été accablés en même-temps par leur conscience & par la conviction publique : en un mot, c'étoient de grands hommes, mais c'étoient des hommes , & ils supportoient leurs défauts : on peut se consoler d'éprouver leurs foiblesses , lorsque l'on se sent le courage de cultiver leurs vertus.

A U M E S M E.

A I M E Z la familiarité , mon cher ami , elle rend l'esprit sou-

ple, délié, modeste, maniable, déconcerte la vanité, & donne sous un air de liberté & de franchise une prudence qui n'est pas fondée sur les illusions de l'esprit, mais sur les principes indubitables de l'expérience. Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une pièce; ils craignent les hommes qu'ils ne connoissent pas, ils les évitent, ils se cachent au monde & à eux-mêmes, & leur cœur est toujours ferré. Donnez plus d'effort à votre ame, & n'appréhendez rien des suites; les hommes sont faits de manière qu'ils n'apperçoivent pas une partie des choses qu'on leur découvre, & qu'ils oublient aisément l'autre. Vous verrez d'ailleurs que le cercle où l'on a passé sa jeunesse se dissipe insensiblement; ceux qui le composoient s'éloignent & la société se renouvelle; ainsi l'on entre dans un autre cercle tout

instruit : alors si la fortune vous met dans des places où il soit dangereux de vous communiquer , vous aurez assez d'expérience pour agir par vous-même & vous passer d'appui. Vous saurez vous servir des hommes & vous en défendre , vous les connoîtrez ; enfin vous aurez la sagesse dont les gens timides ont voulu se revêtir avant le temps & qui est avortée dans leur sein.

A U M E S M E.

Voulez-vous avoir la paix avec les hommes , ne leur contestez pas les qualités dont ils se piquent, ce sont celles qu'ils mettent ordinairement à plus haut prix ; c'est un point capital pour eux. Souffrez donc qu'ils se fassent un mérite d'être plus délicats que vous , de se connoître en bonne chere , d'avoir des insomnies ou des va-

peurs : laissez-leur croire aussi qu'ils sont aimables , amusans , plaisans, singuliers; & s'ils avoient des prétentions plus hautes , passez-leur encore. La plus grande de toutes les imprudences , est de se piquer de quelque chose : le malheur de la plûpart des hommes ne vient que de-là ; je veux dire , de s'être engagés publiquement à soutenir un certain caractère , ou à faire fortune , ou à paroître riche , ou à faire métier d'esprit. Voyez ceux qui se piquent d'être riches , le dérangement de leurs affaires les fait croire souvent plus pauvres qu'ils ne sont ; & enfin ils le deviennent effectivement , & passent leur vie dans une tension d'esprit continuelle , qui découvre la médiocrité de leur fortune & l'excès de leur vanité. Cet exemple se peut appliquer à tous ceux qui ont des prétentions. S'ils déro-

gent, s'ils se démentent, le monde jouit avec ironie de leur chagrin, & confondus dans les choses auxquelles ils se sont attachés, ils demeurent sans ressource en proie à la raillerie la plus amère. Qu'un autre homme échoue dans les mêmes choses, on peut croire que c'est par paresse, ou pour les avoir négligées. Enfin on n'a pas son aveu sur le mérite des avantages qui lui manquent; mais s'il réussit, quels éloges. Comme il n'a pas mis ce succès au prix de celui qui s'en pique, on croit lui accorder moins & l'obliger cependant davantage; car ne paroissant pas prétendre à la gloire qui vient à lui, on espère qu'il la recevra en pur don, & l'autre nous la demandoit comme une dette.



A U M E S M E.

C'Est une maxime du Cardinal de Rets , qu'il faut tâcher de former ses projets , de façon que leur irréuffite même soit suivie de quelque avantage. Et cette maxime est très-bonne.

Dans les situations défespérées on peut prendre des partis violens ; mais il faut qu'elles soient défespérées : les grands hommes s'y abandonnent quelquefois par une fecrette confiance des ressources qu'ils ont pour subsister dans les extrémités , ou pour en sortir à leur gloire. Ces exemples font fans conséquence pour les autres hommes.

C'est une faute commune lorsqu'on fait un plan de songer aux choses fans songer à soi. On prévoit les difficultés attachées aux affaires , celles qui naîtront de notre fond ; rarement.

Si pourtant on est obligé à prendre des résolutions extrêmes , il faut les embrasser avec courage & sans prendre conseil des gens médiocres ; car ceux-ci ne comprennent pas qu'on puisse assez souffrir dans la médiocrité qui est leur état naturel , pour vouloir en sortir par de si grands hazards , ni qu'on puisse durer dans ces extrémités , qui sont hors de la sphere de leurs sentimens. Cachez-vous des esprits timides. Quand vous leur auriez arraché leur approbation par surprise , ou par la force de vos raisons , rendus à eux-mêmes , leur tempéramment les rameneroit bien-tôt à leurs principes , & vous les rendroit plus contraires.

Croyez qu'il y a toujours dans le cours de la vie beaucoup de choses qu'il faut hazarder , & beaucoup d'autres qu'il faut mépriser : & consultez en cela votre raison & vos forces.

Ne comptez sur aucun ami dans le malheur. Mettez toute votre confiance dans votre courage & dans les ressources de votre esprit. Faites-vous, s'il se peut, une destinée qui ne dépende pas de la bonté trop inconstante & trop peu commune des hommes. Si vous méritez des honneurs, si vous forcez le monde à vous estimer, si la gloire suit votre vie, vous ne manquerez ni d'amis fidèles, ni de protecteurs, ni d'admirateurs.

Soyez donc d'abord par vous-même, si vous voulez vous acquérir les étrangers. Ce n'est point à une ame courageuse à attendre son sort de la seule faveur & du seul caprice d'autrui. C'est à son travail à lui faire une destinée digne d'elle.



A U M E S M E.

IL faut que je vous avertisse d'une chose, mon très-cher ami ; les hommes se recherchent quelquefois avec empressement , mais ils se dégoûtent aisément les uns des autres ; cependant la paresse les retient long-temps ensemble après que leur goût est usé. Le plaisir , l'amitié , l'estime (liens fragiles) ne les attachent plus , l'habitude les asservit : fuyez ces commerces stériles , d'où l'instruction & la confiance sont bannies. Le cœur s'y dessèche & s'y gâte ; l'imagination y périt , &c.

Conservez toujours néanmoins avec tout le monde la douceur de vos sentimens. Faites-vous une étude de la patience , & sachez céder par raison , comme on cède aux enfans , qui n'en sont pas capables & ne peuvent vous offenser ;

ser ; abandonnez sur-tout aux hommes vains , cet empire extérieur & ridicule qu'ils affectent : il n'y a de supériorité réelle , que celle de la vertu & du génie.

Voyez des mêmes yeux , s'il est possible , l'injustice de vos amis ; soit qu'ils se familiarisent par une longue habitude avec vos avantages ; soit que par une secrète jalousie , ils cessent de les reconnoître , ils ne peuvent vous les faire perdre. Soyez donc froid là-dessus ; un favori admis à la familiarité de son maître , un domestique aime mieux dans la suite se faire chasser que de vivre dans la modestie de leur condition. C'est ainsi que sont faits les hommes ; vos amis croiront s'être acquis par la connoissance de vos défauts une sorte de supériorité sur vous : les hommes se croient supérieurs aux défauts qu'ils peuvent sentir ; c'est ce qui fait qu'on

• *II. Partie.*

Q



jugé dans le monde si sévèrement des actions, des discours & des écrits d'autrui. Mais pardonnez-leur jusqu'à cette connoissance de vos défauts, & aux avantages frivoles qu'ils essayeront d'en tirer : ne leur demandez pas la même perfection qu'ils semblent exiger de vous. Il y a des hommes qui ont de l'esprit & un bon cœur, mais rempli de délicatesses fatigantes ; ils sont pointilleux, difficiles, attentifs, défiants, jaloux ; ils se fâchent de peu de chose, & auroient honte de revenir les premiers : tout ce qu'ils mettent dans la société, ils craignent qu'on ne pense qu'ils le doivent. N'ayez pas la foiblesse de renoncer à leur amitié par vanité ou par impatience, lorsqu'elle peut encore vous être utile ou agréable ; & enfin quand vous voudrez rompre, faites qu'ils croient eux-mêmes vous avoir quitté.

Au reste s'ils sont dans le secret de vos affaires ou de vos foiblesses, n'en ayez jamais de regret. Ce que l'on ne confie que par vanité & sans dessein, donne un cruel repentir; mais lorsqu'on ne s'est mis entre les mains de son ami que pour s'enhardir dans ses idées, pour les corriger, pour tirer du fond de son cœur la vérité, & pour épuiser par la confiance les ressources de son esprit, alors on est payé d'avance de tout ce qu'on peut en souffrir.

A U M E S M E.

Q Ue je vous estime, mon très-cher ami, de mépriser les petites finesses dont on s'aide pour imposer. Laissez-les constamment à ceux qui craignent d'être approfondis, & cherchent à se maintenir par des amitiés ménagées, ou par des froideurs concertées,

& attendent toujours qu'on les prévienne. Il est bon de vous faire une nécessité de plaire par un vrai mérite, au hazard même de déplaire à bien des hommes ; ce n'est pas un grand mal de ne pas réussir avec toute sorte de gens, ou de les perdre après les avoir attachés. Il faut supporter, mon ami, que l'on se dégoûte de vous comme on se dégoûte des autres biens. Les hommes ne sont pas touchés long-temps des mêmes choses ; mais les choses dont ils se lassent, n'en sont pas de leur aveu pires. Que cela vous empêche seulement de vous reposer sur vous-même ; on ne peut conserver aucun avantage que par les efforts qui l'acquierent.

A U M E S M E.

SI vous avez quelque passion qui élève vos sentimens, qui vous

rende plus généreux , plus compatissant , plus humain , qu'elle vous soit chère.

En toute occasion quand vous vous sentirez porté vers quelque bien , lorsque votre beau naturel vous sollicitera pour les misérables , hâtez-vous de vous satisfaire. Craignez que le temps , le conseil n'emportent ces bons sentimens , & n'exposez pas votre cœur à perdre un si cher avantage. Mon aimable ami , il ne tient pas à vous de devenir riche , d'obtenir des emplois ou des honneurs. Mais rien ne vous peut empêcher , d'être bon , généreux & sage. Préférez la vertu à tout. Vous n'y aurez jamais de regret. Il peut arriver que les hommes qui sont envieux & légers vous fassent éprouver un jour leur injustice. Des gens méprisables usurpent la réputation dûe au mérite , & jouissent insolemment de son

partage : c'est un mal , mais il n'est pas tel que le monde se le figure , la vertu vaut mieux que la gloire.

A U M E S M E.

MOn très-cher ami , sentez-vous votre esprit pressé & à l'étroit dans votre état ? C'est une preuve que vous êtes né pour une meilleure fortune ; il faut donc sortir de vos voies & marcher dans un champ moins limité.

Ne vous amusez pas à vous plaindre , rien n'est si inutile ; mais fixez d'abord vos regards autour de vous : on a quelquefois dans sa main des ressources que l'on ignore. Si vous n'en découvrez aucune , au lieu de vous morfondre tristement dans cette vûe , osez prendre un plus grand essor : un tour d'imagination un peu hardi nous ouvre souvent

des chemins pleins de lumieres. Quiconque connoît la portée de l'esprit humain , tente quelquefois des moyens , qui paroissent impraticables aux autres hommes. C'est avoir l'esprit chimérique de négliger les facilités ordinaires , pour suivre des hazards & des apparences ; mais lorsqu'on fait bien allier les grands & les petits moyens , & les employer de concert , je crois qu'on auroit tort de craindre , non - seulement l'opinion du monde , qui rejette toute sorte de hardiesse dans les malheureux , mais même les contradictions de la fortune.

Laissez croire à ceux qui le veulent , qu'on est misérable dans les embarras des grands desseins. C'est dans l'oisiveté & la petitesse que la vertu souffre , lorsqu'une prudence timide l'empêche de prendre l'effor & la fait ramper dans ses liens : mais le malheur

même a ses charmes dans les grandes extrémités ; car cette opposition de la fortune élève un esprit courageux , & lui fait ramasser toutes ses forces , qu'il n'employoit pas.

A U M E S M E.

NOUS jugeons rarement des choses , mon aimable ami , parce qu'elles sont en elles-mêmes ; nous ne rougissons pas du vice , mais du deshonneur. Tel ne feroit pas scrupule d'être fourbe , qui est honteux de passer pour tel , même injustement.

Nous demeurons flétris & avilis à nos propres yeux , tant que nous croyons l'être à ceux du monde ; nous ne mesurons pas nos fautes par la vérité , mais par l'opinion. Qu'un homme séduise une femme sans l'aimer , & l'abandonne après l'avoir séduite , peut-être qu'il

qu'il en fera gloire ; mais si cette femme le trompe lui-même , qu'il n'en soit pas aimé , quoiqu'amoureux , & que cependant il croye l'être ; s'il découvre la vérité , & que cette femme infidèle se donnoit par goût à un autre , lorsqu'elle se faisoit payer à lui de ses rigueurs , sa défaite & sa confusion ne se pourront pas exprimer ; & on le verra pâlir à table sans cause apparente , dès qu'un mot jetté au hazard lui rapprochera cette idée.

Un autre rougit d'aimer son esclave qui a des vertus ; & se donne publiquement pour le possesseur d'une femme sans mérite , que même il n'a pas. Ainsi on affiche des vices effectifs ; & si de certaines foibleffes pardonnables venoient à paroître , on s'en trouveroit accablé.

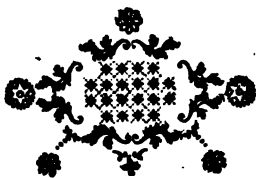
Je ne fais pas ces réflexions pour encourager les gens bas , car

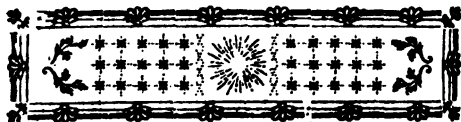
ils n'ont que trop d'impudence. Je parle pour ces ames fieres & délicates, qui s'exagerent leurs propres foibleffes, & ne peuvent souffrir la conviction publique de leurs fautes.

Alexandre ne vouloit plus vivre après avoir tué Clitus ; sa grande ame étoit consternée d'un emportement si funeste. Je le loue d'être devenu par-là plus tempérant ; mais s'il eût perdu le courage d'achever ses vastes desseins, & qu'il n'eût pû sortir de cet horrible abattement, où d'abord il étoit plongé, le ressentiment de sa faute l'eût poussé trop loin.

Mon ami, n'oubliez jamais que rien ne nous peut garantir de commettre beaucoup de fautes. Sachez que le même génie qui fait la vertu, produit quelquefois de grands vices. La valeur & la présomption, la justice & la dureté,

la sagesse & la volupté , se sont mille fois confonduës , succédées, ou alliées. Les extrémités se rencontrent & se réunissent en nous. Ne nous laissons donc pas abatre. Consolons-nous de nos défauts , puisqu'ils nous laissent toutes nos vertus ; & que le sentiment de nos foiblesses ne nous fasse pas perdre celui de nos forces. Il est de l'essence de l'esprit de se tromper ; le cœur a aussi ses erreurs. Avant de rougir d'être foibles , mon très-cher ami , nous serions moins déraisonnables de rougir d'être hommes.





REFLEXIONS

CRITIQUES

SUR

QUELQUES POETES,

Avec des corrections & des augmentations considérables.

SECONDE EDITION.

LA FONTAINE.

LORSQU'ON a entendu parler de la Fontaine, & qu'on vient à lire ses Ouvrages, on est étonné d'y trouver, je ne dis pas plus de génie, mais plus même de ce qu'on appelle de l'esprit, qu'on n'en trouve dans le monde

le plus cultivé. On remarque avec la même surprise la profonde intelligence qu'il fait paroître de son art ; & on admire qu'un esprit si fin ait été en même-temps si naturel.

Il seroit superflu de s'arrêter à louer l'harmonie variée & légère de ses Vers ; la grace , le tour , l'élégance , les charmes naïfs de son style & de son badinage. Je remarquerai seulement que le bon sens & la simplicité sont les caractères dominans de ses Ecrits. Il est bon d'opposer un tel exemple à ceux qui cherchent la grace & le brillant hors de la raison & de la nature. La simplicité de la Fontaine donne de la grace à son bon sens , & son bon sens rend sa simplicité piquante : de sorte que le brillant de ses Ouvrages naît peut-être essentiellement de ces deux sources réunies. Rien n'empêche au moins de le croire ; car

pourquoi le bon sens , qui est un don de la Nature , n'en auroit-il pas l'agrément ? La raison ne déplaît dans la plûpart des hommes que parce qu'elle y est étrangere. Un bon sens naturel est presque inséparable d'une grande simplicité ; & une simplicité éclairée est un charme que rien n'égale.

Je ne donne pas ces louanges aux graces d'un homme si sage pour dissimuler ses défauts. Je crois qu'on peut trouver dans ses Ecrits plus de style que d'invention , & plus de négligence que d'exactitude. Le nœud & le fond de ses contes ont peu d'intérêt , & les sujets en sont bas. On y remarque quelquefois bien des longueurs , & un air de crapule qui ne fauroit plaire. Ni cet Auteur n'est parfait dans ce genre , ni ce genre n'est assez noble.

BOILEAU.

BOILEAU prouve autant par son exemple que par ses préceptes , que toutes les beautés des bons ouvrages naissent de la vive expression & de la peinture du vrai : mais cette expression si touchante appartient moins à la réflexion , sujette à l'erreur , qu'à un sentiment très-intime & très-fidèle de la Nature. La raison n'étoit pas distincte dans Boileau du sentiment : c'étoit son instinct. Aussi a-t-elle animé ses Ecrits de cet intérêt qu'il est si rare de rencontrer dans les Ouvrages Didactiques.

Cela mêt , je crois , dans son jour , ce que je viens de toucher en parlant de la Fontaine. S'il n'est pas ordinaire de trouver de l'agrément parmi ceux qui se piquent d'être raisonnables , c'est

peut-être parce que la raison est entée dans leur esprit , ou elle n'a qu'une vie artificielle & empruntée. C'est parce qu'on honore trop souvent du nom de raison , une certaine médiocrité de sentimens & de génie , qui affujettit les hommes aux loix de l'usage , & les détourne des grandes hardieffes , sources ordinaires des grandes fautes.

Boileau ne s'est pas contenté de mettre de la vérité & de la poësie dans ses Ouvrages ; il a enseigné son art aux autres. Il a éclairé tout son siècle ; il en a banni le faux goût autant qu'il est permis de le bannir de chez les hommes. Il falloit qu'il fût né avec un génie bien singulier pour échapper , comme il a fait , aux mauvais exemples de ses Contemporains , & pour leur imposer ses propres loix. Ceux qui bornent le mérite de sa poësie à l'art & à

l'exactitude de sa versification, ne font pas peut-être attention que ses Vers sont pleins de pensées, de vivacité, de saillies, & même d'invention de style. Admirable dans la justesse, dans la solidité & la netteté de ses idées, il a sù conserver ces caractères dans ses expressions, sans perdre de son feu & de sa force; ce qui témoigne incontestablement un grand talent.

Je fais bien que quelques personnes, dont l'autorité est respectable, ne nomment génie dans les Poètes que l'invention dans le dessein de leurs Ouvrages. Ce n'est, disent-ils, ni l'harmonie, ni l'élégance des Vers, ni l'imagination dans l'expression, ni même l'expression du sentiment, qui caractérisent le Poète. Ce sont, à leur avis, les pensées mâles & hardies, jointes à l'esprit créateur. Par-là on prouveroit

que Bossuet & Neufon ont été **les plus grands Poètes de la terre** ; car certainement l'invention , la hardiesse & les pensées mâles , ne leur manquoient pas. J'ose leur répondre que c'est confondre les limites des arts que d'en parler de la sorte. J'ajoute que les plus grands Poètes de l'antiquité , tels qu'Homere , Sophocle , Virgile , se trouveroient confondus avec une foule d'Ecrivains médiocres , si on ne jugeoit d'eux que par le plan de leurs Poèmes & par l'invention du dessein ; & non par l'invention de style , par leur harmonie , par la chaleur de leur versification , & enfin par la vérité de leurs images.

Si l'on est donc fondé à reprocher quelque défaut à Boileau , ce n'est pas , à ce qu'il me semble , le défaut de génie. C'est au contraire d'avoir eu plus de génie que d'étendue ou de profondeur

d'esprit , plus de feu & de vérité que d'élévation & de délicatesse , plus de solidité & de sel dans la critique que de finesse ou de gayeté , & plus d'agrément que de grace : on l'attaque encore sur quelques-uns de ses jugemens qui semblent injustes. Et je ne prétens pas qu'il fût infallible.

C H A U L I E U.

C H A U L I E U a sù mêler avec une simplicité noble & touchante , l'esprit & le sentiment. Ses Vers négligés , mais faciles , & remplis d'imagination , de vivacité & de grace , m'ont toujours paru supérieurs à sa Prose , qui n'est le plus souvent qu'ingénieuse. On ne peut s'empêcher de regretter qu'un Auteur si aimable n'ait pas plus écrit , & n'ait pas travaillé avec le même soin tous ses Ouvrages.

MOLIERE.

MOLIERE me paroît un peu répréhensible d'avoir pris des sujets trop bas. La Bruyere, animé à peu près du même génie, a peint avec la même vérité & la même véhémence que Moliere, les travers des hommes; mais je crois que l'on peut trouver plus d'éloquence & plus d'élévation dans ses images.

On peut mettre encore ce Poëte en parallele avec Racine. L'un & l'autre ont parfaitement connu le cœur de l'homme. L'un & l'autre se sont attachés à peindre la Nature. Racine la saisit dans les passions des grandes ames : Moliere dans l'humeur & les bizarreries des gens du commun. L'un a joué avec un agrément inexplicable les petits sujets, l'autre a traité les grands avec une sagesse

& une majesté touchante. Moliere a ce bel avantage, que ses Dialogues jamais ne languissent. Une forte & continuelle imitation des mœurs passionne ses moindres discours. Cependant à considérer simplement ces deux Auteurs comme Poètes, je crois qu'il ne seroit pas juste d'en faire comparaison. Sans parler de la supériorité du genre sublime donné à Racine, on trouve dans Moliere tant de négligences & d'expressions bizarres & impropres, qu'il y a peu de Poètes, si j'ose le dire, moins corrects & moins purs que lui.

En pensant bien, il parle souvent mal, dit l'illustre Archevêque de Cambrai, Lettre sur l'Eloquence, p. 362. Il se sert des phrases les plus forcées & les moins naturelles. Terence dit en quatre mots avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de mé-

raphores qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa Prose que ses Vers, &c.

Cependant l'opinion commune est qu'aucun des Auteurs de notre théâtre n'a porté aussi loin son genre, que Moliere a poussé le sien : & la raison en est, je crois, qu'il est plus naturel que tous les autres. C'est une leçon importante pour tous ceux qui veulent écrire.

C O R N E I L L E

E T

R A C I N E.

JE dois à la lecture des Ouvrages de M. de Voltaire le peu de connoissance que je puis avoit de la Poësie. Je lui proposai mes idées, lorsque j'eus envie de parler de Corneille & de Racine : & il eut la bonté de me marquer les endroits de Corneille, qui méritent

le plus d'admiration , pour répondre à une critique que j'en avois faite. Engagé par-là à relire ses meilleures Tragédies , j'y trouvai sans peine les rares beautés que m'avoit indiquées M. de Voltaire. Je ne m'y étois pas arrêté en lisant autrefois Corneille , refroidi ou prévenu par ses défauts , & né , selon toute apparence , moins sensible au caractère de ses perfections. Cette nouvelle lumière me fit craindre de m'être trompé encore sur Racine , & sur les défauts mêmes de Corneille : mais ayant relu l'un & l'autre avec quelque attention , je n'ai pas changé de pensée à cet égard ; & voici ce qu'il me semble de ces hommes illustres.

Les Héros de Corneille disent souvent de grandes choses sans les inspirer : ceux de Racine les inspirent sans les dire. Les uns parlent , & toujours trop , afin de

se faire connoître : les autres se font connoître , parce qu'ils parlent. Sur-tout Corneille paroît ignorer que les grands hommes se caractérisent. souvent davantage par les choses qu'ils ne disent pas , que par celles qu'ils disent.

Lorsque Racine veut peindre Acomat , Osmin l'assure de l'amour des Janissaires ; ce Visir répond :

Quoi, tu crois , cher Osmin , que ma gloire
passée

Flatte encor leur valeur & vit dans leur
pensée !

Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec
plaisir ,

Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur
Visir ?

On voit dans les deux premiers
Vers un Général disgracié , que
le souvenir de sa gloire & l'attachement des soldats attendrissent
sensiblement : dans les deux der-
niers

niers, un Rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échappe aux hommes de se caractériser sans en avoir l'intention. On peut voir dans la même Tragédie que lorsque Roxane blessée des froideurs de Bajazet, en marque son étonnement à Athalide, & que celle-ci lui proteste que ce Prince l'aime, Roxane répond brièvement :

Il y va de sa vie au moins que je le croya.

Ainsi cette Sultane ne s'amuse point à dire ; je suis d'un caractère fier & violent. J'aime avec jalousie & avec fureur. Je ferai mourir Bajazet s'il me trahit. Le Poète taît ces détails qu'on pénètre assez d'un coup d'œil, & Roxane se trouve caractérisée avec plus de force. Voilà la manière de peindre de Racine ; il est rare qu'il s'en écarte. Et j'en rapporterois de grands exemples, si

ses Ouvrages étoient moins connus.

Écoutons maintenant Corneille , & voyons de quelle maniere il caractérise ses personnages: c'est le Comte qui parle dans le Cid :

Les exemples vivans font d'un autre pouvoir.

Un Prince dans un livre apprend mal son devoir.

Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années

Que ne puisse égaler une de mes journées ?
Si vous fûtes vaillant , je le suis aujourd'hui ;
Et ce bras du Royaume est le plus ferme appui.

Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille.

Mon nom fert de rempart à toute la Castille.
Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres loix ,

Et vous auriez bien-tôt vos ennemis pour Rois.

Chaque jour , chaque instant pour rehausser ma gloire ,

Met lauriers sur lauriers , victoire sur victoire.

Le Prince à mes côtés feroit dans les combats ,

L'essai de son courage à l'ombre de mon bras.

Il apprendroit à vaincre en me regardant faire, &c.

Il n'y a peut-être personne aujourd'hui qui ne fente la ridicule ostentation de ces paroles. Il faut les pardonner au temps où Corneille a écrit, & aux mauvais exemples qui l'environnoient. Mais voici d'autres Vers qu'on loue encore, & qui n'étant pas aussi affectés, sont plus propres par cet endroit même à faire illusion. C'est Cornélie, veuve de Pompée, qui parle à César :

César ; car le destin que dans tes fers je
brave ,

M'a fait ta prisonniere & non pas ton esclave ;

Et tu ne prétens pas qu'il m'abatte le cœur,
Jusqu'à te rendre hommage & te nommer
Seigneur.

S ij

De quelque rude trait qu'il m'ose avoir
frappée ,
Veuve du jeune Craffe & veuve de Pom-
pée ,
Fille de Scipion , & pour te dire plus ,
Romaine , mon courage est encore au-des-
sus , &c.

Je te l'ai déjà dit , Cesar , je suis Romaine.
Et quoique ta captive , un cœur comme le
mien ,
De peur de s'oublier , ne te demande rien.
Ordonne , & sans vouloir qu'il tremble ou
s'humilie
Souviens-toi seulement que je suis Cor-
nelie.

Et dans un autre endroit où la
même Cornélie parle de César ,
qui punit les meurtriers du grand
Pompée.

Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon
époux ,
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour
nous ,
Si comme par soi-même un grand cœur
juge un autre ,

Je n'aimois mieux juger sa vertu par la
 nôtre ,
 Et croire que nous seuls armons ce com-
 battant ,
 Parce qu'au point qu'il est j'en voudrois
 faire autant.

Il me paroît , dit encore M. de Fenelon , dans sa Lettre sur l'Eloquence , page 353 , qu'on a donné souvent aux Romains un discours trop fastueux..... Je ne trouve point de proportion entre l'emphase avec laquelle Auguste parle dans la Tragédie de Cinna , & la modeste simplicité avec laquelle Suétone le dépeint dans tout le détail de ses mœurs..... Tout ce que nous voyons dans Tite-Live , dans Plutarque , dans Cicéron , nous représente les Romains comme des hommes hautains dans leurs sentimens , mais simples , naturels & modestes dans leurs paroles , &c.

Cette affectation de grandeur que nous leur prêtons , m'a tou-

jours paru le principal défaut de notre théâtre , & l'écueil ordinaire des Poètes. Je n'ignore pas que la hauteur est en possession d'imposer à l'esprit humain : mais rien ne décele si parfaitement aux esprits fins une hauteur fausse & contrefaite , qu'un discours factueux & emphatique. Il est aisé d'ailleurs aux moindres Poètes de mettre dans la bouche de leurs personnages des paroles fieres. Ce qui est difficile , c'est de leur faire tenir ce langage hautain avec vérité & à propos. C'étoit le talent admirable de Racine , & celui qu'on a le moins daigné remarquer dans ce grand homme. Il y a toujours si peu d'affectation dans ses discours , qu'on ne s'aperçoit pas de la hauteur qui s'y rencontre. Ainsi lorsqu'Agrippine arrêtée par l'ordre de Néron , & obligée de se justifier , commence par ces mots si simples :

Approchez-vous, Neron, & prenez votre place ;

On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse, &c.

Je ne crois pas que beaucoup de personnes fassent attention qu'elle commande en quelque maniere à l'Empereur de s'approcher & de s'asseoir, elle qui étoit réduite à rendre compte de sa vie, non à son fils, mais à son Maître. Si elle eut dit comme Cornélie :

Neron ; car le destin que dans tes fers je
brave,

M'a fait ta prisonniere, & non pas ton
esclave,

Et tu ne prétens pas qu'il m'abatte le cœur,
Jusqu'à te rendre hommage & te nommer
Seigneur.

Alors je ne doute pas que bien des gens n'eussent applaudi à ces paroles, & ne les eussent trouvées fort élevées.

Corneille est tombé trop souvent dans ce défaut de prendre l'ostentation pour la hauteur, & la déclamation pour l'éloquence. Et ceux qui se sont apperçûs qu'il étoit peu naturel à beaucoup d'égards, ont dit pour le justifier, qu'il s'étoit attaché à peindre les hommes tels qu'ils devoient être. Il est donc vrai du moins qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étoient. C'est un grand aveu que cela. Corneille a crû donner sans doute à ses Héros un caractère supérieur à celui de la nature. Les Peintres n'ont pas eu la même présomption. Lorsqu'ils ont voulu peindre les Anges, ils ont pris les traits de l'enfance : ils ont rendu cet hommage à la Nature, leur riche modele. C'étoit néanmoins un beau champ pour leur imagination ; mais c'est qu'ils étoient persuadés que l'imagination des hommes, d'ailleurs si féconde en chimeres,

meres, ne pouvoit donner de la vie à ses propres intentions. Si Corneille eût fait attention que tous les panégyriques étoient froids, il en auroit trouvé la cause, en ce que les Orateurs vouloient accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former leurs idées sur les hommes.

Mais l'erreur de Corneille ne me surprend point : le bon goût n'est qu'un sentiment fin & fidele de la belle nature, & n'appartient qu'à ceux qui ont l'esprit naturel. Corneille né dans un siècle plein d'affectation, ne pouvoit avoir le goût juste. Aussi l'a-t'il fait paroître, non-seulement dans ses Ouvrages, mais encore dans le choix de ses modèles, qu'il a pris chez les Espagnols & les Latins, Auteurs pleins d'enflure, dont il a préféré la force gigantesque à la simplicité plus noble & plus touchante des Poètes Grecs.

De-là ses antithèses affectées, ses négligences basses, ses licences continuelles, son obscurité, son emphase, & enfin ces phrases synonymes, où la même pensée est plus remaniée que la division d'un Sermon.

De-là encore ces disputes opiniâtres, qui refroidissent quelquefois les plus fortes scènes, & où l'on croit assister à une thèse publique de Philosophie, qui noue les choses pour les dénouer. Les premiers personnages de ses Tragédies argumentent alors avec la tournure & les subtilités de l'école, & s'amuse à faire des jeux frivoles de raisonnement & de mots, comme des Ecoliers ou des Légistes.

Cependant je suis moins choqué de ces subtilités, que des grossièretés de quelques scènes. Par exemple, lorsqu'Horace quitte Curiace, c'est-à-dire, dans

un dialogue d'ailleurs admirable.
Curiace parle ainsi d'abord :

Je vous connois encore , & c'est ce qui me
tue ;

Mais cette âpre vertu ne m'étoit point
connue ,

Comme notre malheur , elle est au plus
haut point ;

Souffrez que je l'admire & ne limite point.

Horace , le Héros de cette Tra-
gédie , lui répond :

Non , non , n'embrassez pas de vertu par
contraintes ,

Et puisque vous trouvez plus de charme à
la plainte ,

En toute liberté goûtez un bien si doux ,

Voici venir ma sœur , je la laisse avec
vous.

Ici Corneille veut peindre ap-
paremment une valeur féroce.
Mais la férocité s'exprime-t-elle
ainsi contre un ami & un rival
modeste ? La fierté est une pas-

sion fort théâtrale ; mais elle dégénere en vanité & en petitesse , si-tôt qu'elle se montre sans qu'on la provoque. Me permettra-t-on de le dire ? Il me semble que l'idée des caractères de Corneille est presque toujours assez grande ; mais l'exécution en est quelquefois bien foible , & le coloris faux ou peu agréable. Quelques-uns des caractères de Racine peuvent bien manquer de grandeur dans le dessein , mais les expressions sont toujours de main de Maître , & puisées dans la vérité & la nature. J'ai crû remarquer encore qu'on ne trouvoit guères dans les personnages de Corneille de ces traits simples qui annoncent d'abord une grande étendue d'esprit. Ces traits se rencontrent en foule dans Roxane , dans Agrippine , Joad , Acomat , Athalie. Je ne puis cacher ma pensée : il étoit donné à Corneille de peindre des

vertus austères , dures & inflexibles. Mais il appartient à Racine de caractériser les esprits supérieurs , & de les caractériser sans raisonnemens & sans maximes , par la seule nécessité où naissent les grands hommes d'imprimer leur caractère dans leurs expressions. Joad ne se montre jamais avec plus d'avantage que lorsqu'il parle avec une simplicité majestueuse & tendre au petit Joas , & qu'il semble cacher tout son esprit pour se proportionner à cet enfant. De même Athalie. Corneille au contraire se guide souvent pour élever ses personnages , & on est étonné que le même pinceau ait caractérisé quelquefois l'héroïsme avec des traits si naturels & si énergiques.

Cependant lorsqu'on fait le parallèle de ces deux Poètes , il semble qu'on ne convienne de l'art de Racine , que pour donner à

Corneille l'avantage du génie. Qu'on emploie cette distinction pour marquer le caractère d'un Faiseur de phrases, je la trouverai raisonnable : mais lorsqu'on parle de l'art de Racine, l'art qui met toutes les choses à leur place ; qui caractérise les hommes, leurs passions, leurs mœurs, leur génie ; qui chasse les obscurités, les superfluités, les faux brillans ; qui peint la nature avec feu, avec sublimité & avec grace ; que peut-on penser d'un tel art, si ce n'est qu'il est le génie des hommes extraordinaires, & l'original même de ces règles que les Ecrivains sans génie embrassent avec tant de zèle & avec si peu de succès ? Qu'est-ce dans la mort de César que l'art des harangues d'Antoine, si ce n'est le génie d'un esprit supérieur, & celui de la vraie éloquence ?

C'est le défaut trop fréquent

de cet art qui gâte les plus beaux Ouvrages de Corneille. Je ne dis pas que la plûpart de ses Tragédies ne soient très-bien imaginées & très-bien conduites. Je crois même qu'il a connu mieux que personne l'art des situations & des contrastes. Mais l'art des expressions & l'art des vers, qu'il a si souvent négligés ou pris à faux, déparent ses autres beautés. Il paroît avoir ignoré que pour être lû avec plaisir, ou même pour faire illusion à tout le monde dans la représentation d'un Poëme dramatique, il falloit par une éloquence continuë soutenir l'attention des spectateurs, qui se relâche & se rebute nécessairement, quand les détails sont négligés. Il y a long-temps qu'on a dit que l'expression étoit la principale partie de tout Ouvrage écrit en Vers. C'est le sentiment des grands Maîtres, qu'il n'est pas besoin de jus-

tifier. Chacun fait ce qu'on souffre , je ne dis pas à lire de mauvais Vers ; mais même à entendre mal réciter un bon Poëme. Si l'emphase d'un Comédien détruit le charme naturel de la Poësie , comment l'emphase même du Poëte , ou l'impropriété de ses expressions , ne dégoûteroient-elles pas les esprits justes de sa fiction & de ses idées ?

Racine n'est pas sans défauts. Il a mis quelquefois dans ses Ouvrages un amour foible qui fait languir son action. Il n'a pas conçu assez fortement la Tragédie. Il n'a point assez fait agir ses personnages. On ne remarque pas dans ses Ecrits autant d'énergie que d'élévation, ni autant de hardiesse que d'égalité. Plus sçavant encore à faire naître la pitié que la terreur , & l'admiration que l'étonnement , il n'a pu atteindre au tragique de quelques Poëtes. Nul

homme n'a eu en partage tous les dons. Si d'ailleurs on veut être juste , on avouera que personne ne donna jamais au théâtre plus de pompe , n'éleva plus haut la parole & n'y versa plus de douceur. Qu'on examine ses Ouvrages sans prévention. Quelle facilité ! Quelle abondance ! Quelle poësie ! Quelle imagination dans l'expression ! Qui créa jamais une langue , ou plus magnifique , ou plus simple , ou plus variée , ou plus noble , ou plus harmonieuse & plus touchante ? Qui mit jamais autant de vérité dans ses dialogues , dans ses images , dans ses caractères , dans l'expression des passions ? Seroit-il trop hardi de dire que c'est le plus beau génie que la France ait eu , & le plus éloquent de ses Poètes ?

Corneille a trouvé le Théâtre vuide , & a eu l'avantage de former le goût de son siècle sur son

caractere. Racine a paru. après lui, & a partagé les esprits. S'il eut été possible de changer cet ordre, peut-être qu'on auroit jugé de l'un & de l'autre fort différemment.

Oùi, dit-on, mais Corneille est venu le premier, & il a créé le Théâtre. Je ne puis souscrire à cela. Corneille avoit de grands modèles parmi les Anciens. Racine ne l'a point suivi. Personne n'a pris une route, je ne dis pas plus différente, mais plus opposée : personne n'est plus original à meilleur titre. Si Corneille a droit de prétendre à la gloire des Inventeurs, on ne peut l'ôter à Racine. Mais si l'un & l'autre ont eu des Maîtres, lequel a choisi les meilleurs, & les a le mieux imités ?

On reproche à Racine de n'avoir pas donné à ses Héros le caractere de leur siècle & de leur

nation : mais les grands hommes sont de tous les âges & de tous les pays. On rendroit le Vicomte de Turenne & le Cardinal de Richelieu méconnoissables en leur donnant le caractère de leur siècle. Les ames véritablement grandes ne sont telles que parce qu'elles se trouvent en quelque maniere supérieures à l'éducation & aux coutumes. Je fais qu'elles retiennent toujours quelque chose de l'un & de l'autre. Mais le Poëte peut négliger ces bagatelles , qui ne touchent pas plus au fond du caractère , que la coëffure ou l'habit du Comédien , pour ne s'attacher qu'à peindre vivement les traits d'une nature forte & éclairée , & ce génie élevé , qui appartient également à tous les peuples. Je ne vois point d'ailleurs que Racine ait manqué à ces prétendues bienséances du Théâtre. Ne parlons pas

des Tragédies foibles de ce grand Poëte : Alexandre , la Thebaïde , Berenice , Esther , dans lesquelles on pourroit citer encore de grandes beautés. Ce n'est point par les essais d'un Auteur , & par le plus petit nombre de ses Ouvrages qu'on en doit juger , mais par le plus grand nombre de ses Ouvrages & par ses chef-d'œuvres. Qu'on observe cette regle avec Racine , & qu'on examine ensuite ses Ecrits. Dira-t-on qu'Acomat , Roxane , Joad , Athalie , Mitridate , Neron , Agrippine , Burrhus , Narcisse , Clitemnestre , Agamemnon , &c. n'ayent pas le caractère de leur siècle , & celui que les Historiens leur ont donné ? Parce que Bajazet & Xipharès ressemblent à Britannicus ; parce qu'ils ont un caractère foible pour le Théâtre , quoique naturel , sera-t-on fondé à prétendre que Racine n'ait pas su

caractériser les hommes , lui dont le talent éminent étoit de les peindre avec vérité & avec noblesse ?

Je reviens encore à Corneille afin de finir ce discours. Je crois qu'il a connu mieux que Racine le pouvoir des situations & des contrastes. Ses meilleures Tragédies , toujours fort au-dessous par l'expression de celles de son rival , sont moins agréables à lire , mais plus intéressantes quelquefois dans la représentation , soit par le choc des caractères , soit par l'art des situations , soit par la grandeur des intérêts. Moins intelligent que Racine , il concevoit peut-être moins profondément , mais plus fortement ses sujets. Il n'étoit si grand Poëte , ni si éloquent ; mais il s'exprimoit quelquefois avec une grande énergie. Personne n'a des traits plus élevés & plus hardis ; personne

n'a laissé l'idée d'un dialogue si ferré & si véhément ; personne n'a peint avec le même bonheur l'inflexibilité & la force d'esprit qui naissent de la vertu. De ces disputes mêmes que je lui reproche , sortent quelquefois des éclairs qui laissent l'esprit étonné, & des combats qui véritablement élèvent l'ame. Et enfin quoiqu'il lui arrive continuellement de s'écarter de la nature , on est obligé d'avouer qu'il l'a peint bien naïvement & bien fortement en quelques endroits : & c'est uniquement dans ces morceaux naturels qu'il est admirable. Voilà ce qu'il me semble qu'on peut dire sans partialité de ses talens. Mais lorsqu'on a rendu justice à son génie , qui a surmonté si souvent le goût barbare de son siècle , on ne peut s'empêcher de rejeter dans ses Ouvrages , ce qu'ils retiennent de ce mauvais goût , & ce qui

serviroit à le perpétuer dans les admirateurs trop passionnés de ce grand Maître.

Les gens du métier sont plus indulgens que les autres à ces défauts , parce qu'ils ne regardent qu'aux traits originaux de leurs modèles , & qu'ils connoissent mieux le prix de l'invention & du génie. Mais le reste des hommes juge des Ouvrages, tels qu'ils sont , sans égard pour le temps & pour les Auteurs. Et je crois qu'il seroit à désirer que les Gens de Lettres voulussent bien séparer les défauts des plus grands hommes de leurs perfections. Car si l'on confond leurs beautés avec leurs fautes par une admiration superstitieuse , il pourra bien arriver que les jeunes gens imiteront les défauts de leurs Maîtres, qui sont aisés à imiter, & n'atteindront jamais à leur génie.

ROUSSEAU.

ON ne peut disputer à Rousseau d'avoir connu parfaitement la mécanique des Vers. Egal peut-être à Despreaux par cet endroit, on pourroit le mettre à côté de ce grand homme, si celui-ci né à l'aurore du bon goût, n'avoit été le Maître de Rousseau & de tous les Poètes de son siècle.

Ces deux excellens Ecrivains se sont distingués l'un & l'autre par l'art difficile de faire régner dans les Vers une extrême simplicité, par le talent d'y conserver le tour & le génie de notre Langue, & enfin par cette harmonie continuë, sans laquelle il n'y a point de véritable Poësie.

On leur a reproché à la vérité, d'avoir manqué de délicatesse & d'expression pour le sentiment. Ce dernier défaut me paroît peu considérable.

considérable dans Despreaux ; parce que s'étant attaché uniquement à peindre la raison , il lui suffisoit de la peindre avec vivacité & avec feu , comme il a fait ; mais l'expression des passions ne lui étoit pas nécessaire. Son Art Poétique , & quelques autres de ses Ouvrages approchent de la perfection qui leur est propre ; & on n'y regrette point la Langue du sentiment , quoiqu'elle puisse entrer peut-être dans tous les genres , & les embellir de ses charmes.

Il n'est pas tout-à-fait aussi facile de justifier Rousseau à cet égard. L'Ode étant , comme il dit lui-même , *le véritable champ du Pathétique & du Sublime* , on voudroit toujours trouver dans les siennes ce haut caractère. Mais quoiqu'elles soient dessinées avec une grande noblesse , je ne fais si elles sont toutes assez passion-

nées. J'excepte quelques-unes des Odes sacrées, dont le fond appartient à de plus grands Maîtres. Quant à celles qu'il a tirées de son propre fond, il me semble qu'en général, les fortes images qui les embellissent ne produisent pas de grands mouvemens, & n'excitent ni la pitié, ni l'étonnement, ni la crainte, ni ce sombre faisissement que le vrai Sublime fait naître.

La marche impétueuse de l'Ode n'est pas celle d'un esprit tranquille; il faut donc qu'elle soit justifiée par un enthousiasme véritable. Lorsqu'un Auteur se jette de sang froid dans ces mouvemens & ces écarts, qui n'appartiennent qu'aux grandes passions, il court risque de marcher seul; car le Lecteur se lasse de ces transitions forcées, & de ces fréquentes hardiesses, que l'art s'efforce d'imiter du sentiment, & qu'il

imite toujours fans succès. Les endroits où le Poète paroît s'égarer, devroient être, à ce qu'il me semble, les plus passionnés de son Ouvrage. Il est même d'autant plus nécessaire de mettre du sentiment dans nos Odes, que ces petits Poëmes sont ordinairement vuides de pensées, & qu'un Ouvrage vuide de pensées sera toujours foible, s'il n'est rempli de passion. Or je ne crois pas qu'on puisse dire que les Odes de Rousseau soient fort passionnées. Il est tombé quelquefois dans le défaut de ces Poëtes, qui semblent s'être proposé dans leurs Ecrits, non d'exprimer plus fortement par des images des passions violentes, mais seulement d'assembler des images magnifiques, plus occupés de chercher de grandes figures, que de faire naître dans leur ame de grandes pensées. Les Défenseurs de Rousseau

répondent qu'il a surpassé Horace & Pindare , Auteurs illustres dans le même genre , & de plus rendus respectables par l'estime dont ils sont en possession depuis tant de siècles. Si cela est ainsi , je ne m'étonne point que Rousseau ait emporté tous les suffrages. On ne juge que par comparaison de toutes choses ; & ceux qui font mieux que les autres dans leur genre , passent toujours pour excellens , personne n'osant leur contester d'être dans le bon chemin. Il m'appartient moins qu'à tout autre de dire que Rousseau n'a pu atteindre le but de son art : mais je crains bien que si on n'aspire pas à faire de l'Ode une imitation plus fidele de la nature , ce genre ne demeure enseveli dans une espece de médiocrité.

S'il m'est permis d'être sincere jusqu'à la fin , j'avouerais que je trouve encore des pensées bien

fausses dans les meilleures Odes de Rousseau. Cette fameuse Ode à la Fortune, qu'on regarde comme le triomphe de la raison, présente, me semble, peu de réflexions, qui ne soient plus éblouissantes que solides. Écoutons ce Poète Philosophe.

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Silla,

Non vraiment, l'Italie en cendre ne peut faire honorer Silla : mais ce qui doit, je crois, le faire respecter avec justice, c'est ce génie supérieur & puissant, qui vainquit le génie de Rome, qui lui fit défier dans sa vieillesse les ressentimens de ce même peuple qu'il avoit soumis, & qui fût toujours subjugué par les bienfaits ou par la force, le courage ailleurs indomptable, de ses ennemis.

Voyons ce qui suit :

J'admire dans Alexandre

Ce que j'aborre en Attila ?

Je ne fais quel étoit le caractère d'Attila. Mais je suis forcé d'admirer les rares talens d'Alexandre & cette hauteur de génie, qui, soit dans le gouvernement, soit dans la guerre, soit dans les sciences, soit même dans sa vie privée, l'a toujours fait paroître comme un homme extraordinaire, & qu'un instinct grand & sublime dispensoit des moindres vertus. Je veux réverer un Héros, qui, parvenu au faite des grandeurs humaines, ne dédaignoit pas l'amitié; qui dans cette haute fortune respectoit encore le mérite; qui aima mieux s'exposer à mourir, que de soupçonner son Médecin de quelque crime, & d'affliger par une défiance, qu'on n'eût pas blâmée, la fidélité d'un sujet qu'il estimoit : le Maître le plus libéral qu'il y eut jamais,

jusqu'à ne réserver pour lui que *l'espérance*. Plus prompt à réparer ses injustices qu'à les commettre, & plus pénétré de ses fautes que de ses triomphes : né pour conquérir l'Univers, parce qu'il étoit digne de lui commander ; & en quelque sorte excusable de s'être fait rendre des honneurs divins, dans un temps où toute la terre adoroit des Dieux moins aimables. Rousseau paroît donc trop injuste, lorsqu'il ose ajouter d'un si grand homme :

Mais à la place de Socrate
Le fameux Vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des Mortels.

Apparemment que Rousseau ne vouloit épargner aucun Conquérant. Et voici comme il parle encore :

L'expérience indocile
Du compagnon de Paul Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Combien toutes ces réflexions ne sont-elles pas superficielles ? Qui ne fait que la science de la guerre consiste à profiter des fautes de son ennemi ? Qui ne fait qu'Annibal s'est montré aussi grand dans ses défaites que dans ses victoires ?

S'il étoit reçu de tous les Poëtes, comme il l'est du reste des hommes, qu'il n'y a rien de beau dans aucun genre que le vrai, & que les fictions mêmes de la Poësie n'ont été inventées que pour peindre plus vivement la vérité, que pourroit-on penser des invectives que je viens de rapporter ? Seroit-on trop sévère de juger que l'Ode à la Fortune n'est qu'une pompeuse déclamation, & un tissu de lieux communs, énergiquement exprimés ?

Je ne dirai rien des Allégories & de quelques autres Ouvrages de Rousseau. Je n'oserois sur tout
juger

juger d'aucun ouvrage allégorique , parce que c'est un genre que je n'aime pas : mais je louerai volontiers ses Epigrammes , où l'on trouve toute la naïveté de Marot avec une énergie que Marot n'avoit pas. Je louerai des morceaux admirables de ses Epîtres , où le génie de ses Epigrammes se fait singulièrement appercevoir. Mais en admirant ces morceaux , si dignes de l'être , je ne puis m'empêcher d'être choqué de la grossièreté insupportable qu'on remarque en d'autres endroits. Rousseau voulant dépeindre dans l'Epître aux Muses je ne sais quel mauvais Poëte , il le compare à un Oïson que la flatterie enhardit à préférer sa voix au chant du Signe. Un autre Oïson lui fait un long discours pour l'obliger à chanter. Et Rousseau continue ainsi :

A ce discours notre oiseau tout gaillard
II. Partie. X

Perce le ciel de son cri nasillard.
 Et tout d'abord oubliant leur mangeaille,
 Vous eussiez vû Canards , Dindons ,
 Poulaille ,
 De toutes parts accourir , l'entourer ,
 Battre de l'aîle , applaudir , admirer ,
 Vanter la voix dont Nature le doue ,
 Et faire nargue au Cigne de Mantouë.
 Le chant fini , le Pindarique Oïson ,
 Se rengorgeant rentre dans la maison ,
 Tout orgueilleux d'avoir par son ramage
 Du Poulaillier mérité le suffrage.

On ne me nie pas qu'il n'y ait quelque force dans cette peinture : mais combien en sont basses les images ? La même Epître est remplie de choses qui ne sont ni plus agréables , ni plus délicates. C'est un Dialogue avec les Muses , qui est plein de longueurs , dont les transitions sont forcées & trop ressemblantes ; où l'on trouve à la vérité , de grandes beautés de détail , mais qui en rachètent à peine les défauts. J'ai choisi cette Epître exprès ainsi que l'Ode à la

Fortune , afin qu'on ne m'accusât pas de rapporter les Ouvrages les plus foibles de Rousseau , pour diminuer l'estime que l'on doit aux autres. Puis-je me flatter en cela d'avoir contenté la délicatesse de tant de gens de goût & de génie , qui respectent tous les Ecrits de ce Poète ? Quelque crainte que je doive avoir de me tromper , en m'écartant de leur sentiment & de celui du Public , j'hazarderai encore ici une réflexion. C'est que le vieux langage employé par Rousseau dans ses meilleures Epîtres , ne me paroît ni nécessaire pour écrire naïvement , ni assez noble pour la Poësie. C'est à ceux qui font profession eux-mêmes de cet art , à prononcer là-dessus. Je leur soumets sans répugnance toutes les remarques que j'ai osé faire sur les plus illustres Ecrivains de notre Langue. Personne n'est plus passion-

né que je le suis , pour les véritables beautés de leurs Ouvrages. Je ne connois peut-être pas tout le mérite de Rousseau ; mais je ne serai pas fâché qu'on me détrompe des défauts que j'ai crû pouvoir lui reprocher. On ne sauroit trop honorer les grands talens d'un Auteur , dont la célébrité a fait les disgraces , comme c'est la coutume chez les hommes , & qui n'a pu jouir dans sa patrie de la réputation qu'il méritoit , que lorsqu'accablé sous le poids de l'humiliation & de l'exil , la longueur de son infortune a défarmé la haine de ses ennemis , & fléchi l'injustice de l'envie.

QUINAULT.

ON ne peut trop aimer la douceur , la mollesse , la facilité , & l'harmonie tendre & touchante de la Poësie de Quinault. On peut

même estimer beaucoup l'art de quelques-uns de ses Opera , intéressans par le spectacle dont ils sont remplis , par l'invention ou la disposition des faits qui les composent , par le merveilleux qui y regne , & enfin par le pathétique des situations , qui donne lieu à celui de la musique , & qui l'augmente nécessairement. Ni la grace , ni la noblesse , ni le naturel , n'ont manqué à l'Auteur de ces Poëmes singuliers. Il y a presque toujours de la naïveté dans son Dialogue , & quelquefois du sentiment. Ses Vers sont semés d'images charmantes & de pensées ingénieuses. On admireroit trop les fleurs dont il se pare , s'il eût évité les défauts qui font languir quelquefois ses beaux Ouvrages. Je n'aime pas les familiarités qu'il a introduites dans ses Tragédies : je suis fâché qu'on trouve dans beaucoup de scènes, qui sont

faites pour inspirer la terreur & la pitié, des personnages qui, par le contraste de leurs discours avec les intérêts des malheureux, rendent ces mêmes scènes ridicules, & en détruisent tout le Pathétique. Je ne puis m'empêcher encore de trouver ses meilleurs Opéra trop vuides de choses, trop négligés dans les détails, trop fades même dans bien des endroits. Enfin je pense qu'on a dit de lui avec vérité, qu'il n'avoit fait qu'effleurer d'ordinaire les passions. Il me paroît que Lulli a donné à sa musique un caractère supérieur à la Poësie de Quinault. Lulli s'est élevé souvent jusqu'au sublime par la grandeur & par le pathétique de ses expressions. Et Quinault n'a d'autre mérite à cet égard que celui d'avoir fourni les situations & les canevas auxquels le Musicien a fait recevoir la profonde empreinte de son génie.

Ce font , fans doute , les défauts de ce Poëte , & la foiblesse de ses premiers Ouvrages , qui ont fermé les yeux de Despreaux sur son mérite : mais Despreaux peut être excusable de n'avoir pas crû que l'Opera , Théâtre plein d'irrégularités & de licences , eût atteint en naissant sa perfection. Ne penserions-nous pas encore , qu'il manque quelque chose à ce Spectacle , si les efforts inutiles de tant d'Auteurs renommés ne nous avoient fait supposer que le défaut de ces Poëmes étoit peut-être un vice irréparable ? Cependant je conçois sans peine qu'on ait fait à Despreaux un grand reproche de sa sévérité trop opiniâtre. Avec des talens si aimables que ceux de Quinault , & la gloire qu'il a d'être l'Inventeur de son genre , on ne sauroit être surpris qu'il ait des partisans très-passionnés , qui pensent qu'on

doit respecter ses défauts mêmes. Mais cette excessive indulgence de ses admirateurs me fait comprendre encore l'extrême rigueur de ses Critiques. Je vois qu'il n'est point dans le caractère des hommes de juger du mérite d'un autre homme par l'ensemble de ses qualités ; on envisage sous divers aspects le génie d'un Auteur illustre ; & on le méprise, ou l'admire avec une égale apparence de raison, selon les choses que l'on considère en ses Ouvrages. Les beautés que Quinault a imaginées, demandent grace pour ses défauts ; mais j'avoue que je voudrois bien qu'on se dispensât de copier jusqu'à ses fautes. Je suis fâché qu'on désespere de mettre plus de passion, plus de conduite, plus de raison, & plus de force dans nos Opera, que leur Inventeur n'y en a mis. J'aimerois qu'on en retranchât le nombre excessif

de refrains qui s'y rencontrent , qu'on ne refrodît pas les Tragédies par des puérités , & qu'on ne fît pas de paroles pour le Musicien , entierement vuides de sens. Les divers morceaux qu'on admire dans Quinault prouvent qu'il y a peu de beautés incompatibles avec la musique , & que c'est la foiblesse des Poètes , non celle du genre , qui fait languir tant d'Opéra faits à la hâte , & aussi mal écrits qu'ils sont frivoles.

L E S O R A T E U R S .

F R A G M E N T .

Q U I n'admire la majesté , la pompe , la magnificence , l'enthousiasme de Bossuet , & la vaste étendue de ce génie impétueux , fécond , sublime ? Qui conçoit sans étonnement la profondeur incroyable de Pascal , son raison-

nement invincible , sa mémoire surnaturelle , sa connoissance universelle & prématurée ? Le premier élève l'esprit ; l'autre le confond & le trouble. L'un éclate comme un tonnerre dans un tourbillon orageux , & par ses soudaines hardiesses échappe aux génies trop timides : l'autre presse , étonne , illumine , fait sentir despotiquement l'ascendant de la vérité ; & comme si c'étoit être d'une autre nature que nous , sa vive intelligence explique toutes les conditions , toutes les affections , & toutes les pensées des hommes , & paroît toujours supérieure à leurs conceptions incertaines. Génie simple & puissant , il assemble des choses qu'on croyoit être incompatibles , la véhémence , l'enthousiasme , la naïveté , avec les profondeurs les plus cachées de l'art ; mais d'un art qui bien loin de gêner la na-

ture , n'est lui-même qu'une nature plus parfaite , & l'original des préceptes. Que dirai-je encore ? Bossuet fait voir plus de fécondité , & Pascal a plus d'invention : Bossuet est plus impétueux , & Pascal est plus transcendant. L'un excite l'admiration par de plus fréquentes faillies ; l'autre toujours plein & solide , l'épuise par un caractère plus concis & plus soutenu. Mais toi , qui les a surpassés en aménités & en graces , ombre illustre , aimable génie ; toi , qui fis regner la vertu par l'onction & par la douceur , pourrois-je oublier la noblesse & le charme de ta parole , lorsqu'il est question d'éloquence ? Né pour cultiver la sagesse & l'humanité dans les Rois , ta voix ingénue fit retentir au pied du Trône les calamités du genre humain foulé par les tyrans , & défendit contre les artifices de la flatterie

la cause abandonnée des peuples. Quelle bonté de cœur, quelle sincérité se remarquent dans tes Ecrits ! Quel éclat de paroles & d'images ! Qui fera jamais tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux & si tendre ? Qui orna jamais la raison d'une si touchante parure ? Ah ! que de trésors, d'abondance, dans ta riche simplicité.

O noms consacrés par l'amour & par les respects de tous ceux qui chérissent l'honneur des Lettres ! Restaurateurs des arts, pères de l'éloquence, lumières de l'esprit humain, que n'ai-je un rayon du génie qui échauffa vos profonds discours pour vous expliquer dignement & marquer tous les traits qui vous ont été propres !

Si l'on pouvoit mêler des talens si divers, peut-être qu'on voudroit penser comme Pascal, écrire

comme Bossuet , parler comme Fenelon. Mais parce que la différence de leur style venoit de la différence de leurs pensées & de leur maniere de sentir les choses , ils perdroient beaucoup tous les trois , si l'on vouloit rendre les pensées de l'un par les expressions de l'autre. On ne souhaite point cela en les lisant ; car chacun d'eux s'exprime dans les termes les plus assortis au caractère de ses sentimens & de ses idées ; ce qui est la véritable marque du génie. Ceux qui n'ont que de l'esprit empruntent successivement toute sorte de tours & d'expressions : ils n'ont pas un caractère distinctif, &c.



SUR LA BRUYERE.

IL n'y a presque point de tour dans l'éloquence qu'on ne trouve dans la Bruyere ; & si on y desire quelque chose , ce ne sont pas certainement les expressions , qui sont d'une force infinie , & toujours les plus propres & les plus précises qu'on puisse employer. Peu de gens l'ont compté parmi les Orateurs , parce qu'il n'y a pas une suite sensible dans ses caracteres. Nous faisons trop peu d'attention à la perfection de ses Fragmens , qui contiennent souvent plus de matiere que de longs discours , plus de proportion & plus d'art.

On remarque dans tout son Ouvrage un esprit juste , élevé , nerveux , pathétique , également capable de réflexion & de sentiment , & doué avec avantage

de cette invention , qui discerne la main des Maîtres , & qui caractérise le génie.

Personne n'a peint les détails avec plus de feu , plus de force , plus d'imagination dans l'expression , qu'on en voit dans ses caractères. Il est vrai qu'on n'y trouve pas aussi souvent que dans les Ecrits de Bossuet & de Pascal de ces traits qui caractérisent non une passion , ou les vices d'un Particulier , mais le genre humain. Ses portraits les plus élevés , ne sont jamais aussi grands que ceux de Fenelon & de Bossuet ; ce qui vient en grande partie de la différence des genres qu'ils ont traités. La Bruyere a crû , ce me semble , qu'on ne pouvoit peindre les hommes assez petits ; & il s'est bien plus attaché à relever leurs ridicules que leur force. Je crois qu'il est permis de présumer qu'il n'avoit ni l'éléva-

tion, ni la sagacité, ni la profondeur de quelques esprits du premier ordre. Mais on ne lui peut disputer sans injustice une forte imagination, un caractère véritablement original, & un génie créateur.



AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

COMME il y a des gens qui ne lisent que pour trouver des erreurs dans un Ecrivain, j'avertis ceux qui liront ces Réflexions que s'il y en a quelqu'une qui présente un sens peu favorable à la piété, l'Auteur désavoue ce mauvais sens, & souscrit le premier à la Critique qu'on en pourra faire. Il espère cependant que les personnes désintéressées n'auront aucune peine à bien interpréter ses sentimens. Ainsi lorsqu'il dit : La pensée de la mort nous trompe, parce qu'elle nous fait oublier de vivre ; il se flatte qu'on verra bien que c'est de la pensée de la mort sans la vûe de la Religion qu'il veut parler. Et encore ailleurs, lorsqu'il dit : La conscience des mourans calomnie leur vie. . . Il est fort éloigné de prétendre qu'elle ne les accuse pas souvent avec justice.

II. Partie.

V

AVERTISSEMENT.

Mais il n'y a personne qui ne sache que toutes les propositions générales ont leurs exceptions. Si on n'a pas pris soin ici de les marquer, c'est parce que le genre d'écrire que l'on a choisi, ne le permet pas. Il suffira de confronter l'Auteur avec lui-même pour juger de la pureté de ses principes.

J'avertis encore les Lecteurs que toutes ces pensées ne se suivent pas, mais qu'il y en a plusieurs qui se suivent, & qui pourroient paroître obscures, ou hors d'œuvre, si on les séparoit. On n'a point conservé dans cette Edition l'ordre qu'on leur avoit donné dans la première. On en a retranché plus de deux cent maximes. On en a éclairci ou étendu quelques-unes, & on en a ajouté un petit nombre.





REFLEXIONS

ET

MAXIMES,

Avec des additions, des éclaircissements, & des retranchemens considérables.

SECONDE EDITION.

I.



Le plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

II.

L'esprit de l'homme est plus pénétrant que conséquent, & embrasse plus qu'il ne peut lier.

Y ij

I I I.

Lorsqu'une pensée est trop foible pour porter une expression simple , c'est la marque pour la rejeter.

I V.

La clarté orne les pensées profondes.

V.

L'obscurité est le royaume de l'erreur.

V I.

Il n'y auroit point d'erreurs qui ne périssent d'elles-mêmes, rendues clairement.

V I I.

Ce qui fait souvent le mécompte d'un Ecrivain est qu'il croit rendre les choses telles qu'il les apperçoit ou qu'il les sent.

V I I I.

On proscriroit moins de pensées d'un ouvrage, si on les concevoit comme l'Auteur.

I X.

Lorsqu'une pensée s'offre à nous comme une profonde découverte, & que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons souvent que c'est une vérité qui court les rues.

X.

Il est rare qu'on approfondisse la pensée d'un autre; de sorte que s'il arrive dans la suite qu'on fasse la même réflexion, on se persuade aisément qu'elle est nouvelle, tant elle offre de circonstances & de dépendances qu'on avoit laissé échapper.

X I.

Si une pensée ou un ouvrage n'intéressent que peu de personnes, peu en parleront.

X I I.

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

X I I I.

Les fortunes promptes en tout genre sont les moins solides, parce qu'il est rare qu'elles soient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs mais laborieux de la prudence sont toujours tardifs.

X I V.

L'espérance anime le Sage, & leurre le présomptueux & l'indolent, qui se reposent inconfidérément sur ses promesses.

X V.

Beaucoup de défiances & d'espérances raisonnables sont trompées.

X V I.

L'ambition ardente exile les plaisirs dès la jeunesse, pour gouverner seule.

X V I I.

La prospérité fait peu d'amis.

X V I I I.

Les longues prospérités s'écoulent quelquefois en un moment.

comme les chaleurs de l'été sont emportées par un jour d'orage.

X I X.

Le courage a plus de ressources contre les disgraces que la raison.

X X

La raison & la liberté sont incompatibles avec la foiblesse.

X X I.

La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude.

X X I I.

La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.

X X I I I.

Les prospérités des mauvais Rois sont fatales aux peuples.

X X I V.

Il n'est pas donné à la raison de réparer tous les vices de la nature.

X X V.

Avant d'attaquer un abus, il faut voir si on peut ruiner ses fondemens.

X X V I.

Les abus inévitables sont des loix de la nature.

X X V I I.

Nous n'avons pas droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons rendre bons.

X X V I I I.

On ne peut être juste si on n'est humain.

X X I X.

Quelques Auteurs traitent la Morale comme on traite la nouvelle Architecture, où l'on cherche avant toutes choses la commodité.

X X X.

Il est fort différent de rendre la vertu facile pour l'établir, ou de lui égaler le vice pour la détruire.

X X X I.

Nos erreurs & nos divisions dans la morale viennent quelquefois de ce que nous considérons les hommes comme s'ils pou-
voient.

voient être tout-à-fait vicieux ou tout-à-fait bons.

X X X I I.

Il n'y a peut-être point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux matière d'erreur.

X X X I I I.

Les générations des opinions sont conformes à celles des hommes, bonnes & vicieuses tour à tour.

X X X I V.

Nous ne connoissons pas l'attrait des violentes agitations. Ceux que nous plaignons de leurs embarras, méprisent notre repos.

X X X V.

Personne ne veut être plaint de ses erreurs.

X X X V I.

Les orages de la jeunesse sont environnés de jours brillans.

X X X V I I.

Les jeunes gens connoissent plutôt l'amour que la beauté.

X X X V I I I .

Les femmes & les jeunes gens ne séparent point leur estime de leurs goûts.

X X X I X .

La coutume fait tout jusqu'en amour.

X L .

Il y a peu de passions constantes, il y en a beaucoup de sinceres : cela a toujours été ainsi. Mais les hommes se piquent d'être constans, ou indifférens, selon la mode, qui excède toujours la nature.

X L I .

La raison rougit des penchans dont elle ne peut rendre compte.

X L I I .

Le secret des moindres plaisirs de la nature passe la raison.

X L I I I .

C'est une preuve de petitesse d'esprit lorsqu'on distingue toujours ce qui est estimable de ce

qui est aimable. Les grandes ames aiment naturellement tout ce qui est digne de leur estime.

X L I V.

L'estime s'use comme l'amour.

X L V.

Quand on sent qu'on n'a pas de quoi se faire estimer de quelqu'un, on est bien près de le hair,

X L V I.

Ceux qui manquent de probité dans les plaisirs, n'en ont qu'une feinte dans les affaires. C'est la marque d'un naturel féroce, lorsque le plaisir ne rend point humain.

X L V I I.

Les plaisirs enseignent aux Princes à se familiariser avec les hommes.

X L V I I I.

Le trafic de l'honneur n'enrichit pas.

X L I X

Ceux qui nous font acheter

leur probité ne nous vendent ordinairement que leur honneur.

L.

La conscience, l'honneur, la chasteté, l'amour & l'estime des hommes sont à prix d'argent. La libéralité multiplie les avantages des richesses.

L I.

Celui qui fait rendre ses profusions utiles à une grande & noble économie.

L I I.

Les fots ne comprennent pas les gens d'esprit.

L I I I.

Personne ne se croit propre comme un sot à duper un homme d'esprit.

L I V.

Nous négligeons souvent les hommes sur qui la nature nous donne ascendant, qui sont ceux qu'il faut attacher & comme incorporer à nous, les autres ne

tenant à nos amorces que par l'intérêt, l'objet du monde le plus changeant.

L V.

Il n'y a guères de gens plus aigres que ceux qui sont doux par intérêt.

L V I.

L'intérêt fait peu de fortunes.

L V I I.

Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne fait pas en jouir.

L V I I I.

L'amour de la gloire fait les grandes fortunes entre les peuples.

L I X.

Nous avons si peu de vertu, que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire.

L X.

La fortune exige des soins. Il faut être souple, amusant, cabaler, n'offenser personne, plaire aux femmes & aux hommes en

place , se mêler des plaisirs & des affaires , cacher son secret , & savoir s'ennuyer la nuit à table , & jouer trois quadrilles sans quitter sa chaise : même après tout cela on n'est sûr de rien. Combien de dégoûts & d'ennuis ne pourroit-on pas s'épargner , si on osoit aller à la gloire par le seul mérite.

L X I.

Quelques fous se sont dit à table : il n'y a que nous qui soyons bonne compagnie ; & on les croit.

L X I I.

Les joueurs ont le pas sur les gens d'esprit comme ayant l'honneur de représenter les hommes riches.

L X I I I.

Les gens d'esprit seroient presque seuls sans les fots qui s'en piquent.

L X I V.

Celui qui s'habille le matin

avant huit heures pour entendre plaider à l'audiance, ou pour voir des tableaux étalés au Louvre, ou pour se trouver aux répétitions d'une Pièce prête à paroître, & qui se pique de juger en tout genre du travail d'autrui, est un homme auquel il ne manque quelquefois que de l'esprit & du goût.

L X V.

Nous sommes moins offensés du mépris des fots que d'être médiocrement estimés des gens d'esprit.

L X V I.

C'est offenser les hommes que de leur donner des louanges, qui marquent les bornes de leur mérite. Peu de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie.

L X V I I.

Il est difficile d'estimer quelqu'un comme il veut l'être.

L X V I I I.

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talens, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un & de l'autre par le cœur.

L X I X.

La raison & l'extravagance, la vertu & le vice ont leurs heureux. Le contentement n'est pas la marque du mérite.

L X X.

La tranquillité d'esprit passeroit-elle pour une meilleure preuve de la vertu ? La santé la donne.

L X X I.

Si la gloire & si le mérite ne rendent pas les hommes heureux, ce que l'on appelle bonheur mérite-t-il leurs regrets ? Une ame, un peu courageuse, daigneroit-elle accepter ou la fortune, ou le repos d'esprit, ou la modération, s'il falloit leur sacrifier la vi-

gueur de ses sentimens & abaisser
l'effor de son génie ?

L X X I I.

La modération des grands hom-
mes ne borne que leurs vices.

L X X I I I.

La modération des foibles est
médiocrité.

L X X I V.

Ce qui est arrogance dans les
foibles est élévation dans les forts,
comme la force des malades est fré-
néfie, & celle des sains est vigueur.

L X X V.

Le sentiment de nos forces les
augmente.

L X X V I.

On ne juge pas si diversement
des autres que de soi-même.

L X X V I I.

Il n'est pas vrai que les hommes
soient meilleurs dans la pauvreté
que dans les richesses.

L X X V I I I.

Pauvres & riches ; nul n'est

vertueux ni heureux , si la fortune
ne la mis à sa place.

L X X I X

Il faut entretenir la vigueur du
corps pour conserver celle de
l'esprit.

L X X X

On tire peu de services des
vieillards.

L X X X I.

Les hommes ont la volonté de
rendre service jusqu'à ce qu'ils en
ayent le pouvoir

L X X X I I.

L'avare prononce en secret :
Suis-je chargé de la fortune des
misérables ? Et il repousse la pi-
tié qui l'importune.

L X X X I I I.

Ceux qui croient n'avoir plus
besoin d'autrui , deviennent in-
traitables.

L X X X I V.

Il est rare d'obtenir beaucoup
des hommes dont on a besoin.

L X X X V.

On gagne peu de choses par habileté.

L X X X V I.

Nos plus sûrs protecteurs sont nos talens.

L X X X V I I.

Tous les hommes se jugent dignes des plus grandes places ; mais la Nature qui ne les en a pas rendus capables , fait aussi qu'ils se tiennent très-contens dans les dernières.

L X X X V I I I.

On méprise les grands desseins lorsqu'on ne se sent pas capables des grands succès.

L X X X I X.

Les hommes ont de grandes prétentions & de petits projets.

X C.

Les grands hommes entreprennent les grandes choses , parce qu'elles sont grandes ; & les fous, parce qu'ils les croient faciles.

X C I.

Il est quelquefois plus facile de former un parti, que de venir par degrés à la tête d'un parti déjà formé.

X C I I.

Il n'y a point de parti si aisé à détruire que celui que la prudence seule a formé. Les caprices de la nature ne sont pas si frêles que les chef-d'œuvres de l'art.

X C I I I.

On peut dominer par la force, mais jamais par la seule adresse.

X C I V.

Ceux qui n'ont que de l'habileté ne tiennent en aucun lieu le premier rang.

X C V.

La force peut tout entreprendre contre les habiles.

X C V I.

Le terme de l'habileté est de gouverner sans la force.

XCVII.

C'est être médiocrement habile que de faire des dupes.

XCVIII.

La probité qui empêche les esprits médiocres de parvenir à leurs fins, est un moyen de plus de réussir pour les habiles.

XCIX.

Ceux qui ne savent pas tirer parti des autres hommes sont ordinairement peu accessibles.

C.

Les habiles ne rebutent personne.

CI.

L'extrême défiance n'est pas moins nuisible que son contraire. La plupart des hommes deviennent inutiles à celui qui ne veut pas risquer d'être trompé.

CII.

Il faut tout attendre & tout craindre du temps & des hommes.

C I I I.

Les méchants sont toujours surpris de trouver de l'habileté dans les bons.

C I V

Trop & trop peu de secret sur nos affaires témoigne également une ame foible.

C V.

La familiarité est l'apprentissage des esprits.

C V I.

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent , & nous reconnoissons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes.

C V I I.

Les maximes des hommes décelent leur cœur.

C V I I I.

Les esprits faux changent souvent de maximes.

C I X.

Les esprits légers sont disposés à la complaisance.

C X.

Les menteurs sont bas & glorieux.

C X I.

Peu de maximes sont vraies à tous égards.

C X I I.

On dit peu de choses solides lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

C X I I I.

Nous nous flattons sottement de persuader aux autres ce que nous ne pensons pas nous-mêmes.

C X I V.

On ne s'amuse pas long-temps de l'esprit d'autrui.

C X V.

Les meilleurs Auteurs parlent trop.

C X V I.

La ressource de ceux qui n'imaginent pas, est de conter.

C X V I I.

La stérilité de sentiment nourrit la paresse.

C X V I I I.

Un homme qui ne dîne ni ne soupe chez soi, se croit occupé. Et celui qui passe la matinée à se laver la bouche & à donner audience à son Brodeur, se moque de l'oïfiveté d'un Nouvelliste, qui se promene tous les jours avant dîner.

C X I X.

Il n'y auroit pas beaucoup d'heureux s'il appartenoit à autrui de décider de nos occupations & de nos plaisirs.

C X X.

Lorsqu'une chose ne peut nous nuire, il faut se moquer de ceux qui nous en détournent.

C X X I.

Il y a plus de mauvais conseils que de caprices.

C X X I I.

Il ne faut pas croire aisément que ce que la nature a fait aimable soit vicieux. Il n'y a point de
fiécle

siècle & de peuple qui n'ayent établi des vertus & des vices imaginaires.

C X X I I I.

La raison nous trompe plus souvent que la nature.

C X X I V.

La raison ne connoît pas les intérêts du cœur.

C X X V.

Si la passion conseille quelquefois plus hardiment que la réflexion, c'est qu'elle donne plus de force pour exécuter.

C X X V I.

Si les passions font plus de fautes que le jugement, c'est par la même raison que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

C X X V I I.

Les grandes pensées viennent du cœur.

C X X V I I I.

Le bon instinct n'a pas besoin

de la raison , mais il la donne.

C X X I X.

On paye cherement les moindres biens , lorsqu'on ne les tient que de la raison.

C X X X.

La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ses motifs.

C X X X I.

Personne n'est sujet à plus de fautes que ceux qui n'agissent que par réflexion.

C X X X I I.

On ne fait pas beaucoup de grandes choses par conseil.

C X X X I I I.

La conscience est la plus changeante des regles.

C X X X I V.

La fausse conscience ne se connoît pas.

C X X X V.

La conscience est présomptueuse dans les Saints , timide

dans les foibles & les malheureux, inquiete dans les indécis, &c. Organe obéissant du sentiment qui nous domine & des opinions qui nous gouvernent.

C X X X V I.

La conscience des mourans calomnie leur vie.

C X X X V I I.

La fermeté ou la foiblesse de la mort dépend de la dernière maladie.

C X X X V I I I.

La nature épuisée par la douleur assoupit quelquefois le sentiment dans les malades, & arrête la volubilité de leur esprit. Et ceux qui redoutoient la mort sans péril, la souffrent sans crainte.

C X X X I X.

La maladie éteint dans quelques hommes le courage, & dans quelques autres la peur, & jusqu'à l'amour de la vie.

C X L.

On ne peut juger de la vie par une plus fausse regle que la mort.

C X L I.

Il est injuste d'exiger d'une ame atterrée & vaincue par les secousses d'un mal redoutable, qu'elle conserve la même vigueur qu'elle a fait paroître en d'autres temps. Est-on surpris qu'un malade ne puisse plus ni marcher, ni veiller, ni se soutenir? Ne seroit-il pas plus étrange s'il étoit encore le même homme qu'en pleine santé? Si nous avons eu la migraine & que nous ayons mal dormi, on nous excuse d'être incapables ce jour-là d'application, & personne ne nous soupçonne d'avoir toujours été inappliqués. Refuserons-nous à un homme qui se meurt, le privilège que nous accordons à celui qui a mal à la tête, & oserons-nous affurer qu'il n'a jamais eu de courage pendant sa santé, parce

qu'il en aura manqué à l'agonie ?

C X L I I.

Pour exécuter de grandes choses , il faut vivre comme si on ne devoit jamais mourir.

C X L I I I.

La pensée de la mort nous trompe ; car elle nous fait oublier de vivre.

C X L I V.

Je dis quelquefois en moi-même : la vie est trop courte pour mériter que je m'en inquiète. Mais si quelque importun me rend visite , & qu'il m'empêche de sortir ou de m'habiller , je perds patience , & ne puis supporter de m'ennuyer une demi heure.

C X L V.

La plus fausse de toutes les Philosophies est celle qui sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions , leur conseille l'oïveté , l'abandon & l'oubli d'eux-mêmes.

CXLVI.

Si toute notre prévoyance ne peut rendre notre vie heureuse , combien moins notre nonchalance ?

CXLVII.

Personne ne dit le matin : *Un* jour est bien-tôt passé , attendons la nuit. Au contraire on rêve la veille à ce que l'on fera le lendemain. On seroit bien mari de passer un seul jour à la merci du temps & des fâcheux. On n'oseroit laisser au hazard la disposition de quelques heures , & on a raison. Car qui peut se promettre de passer une heure sans ennui , s'il ne prend soin de remplir à son gré ce court espace ? Mais ce qu'on n'oseroit se promettre pour une heure , on se le promet quelquefois pour toute la vie. Et on dit : Nous sommes bien fous de nous tant inquiéter de l'avenir ; c'est-à-dire , nous sommes bien

fous de ne pas commettre au hazard nos destinées, & de pourvoir à l'intervalle qui est entre nous & la mort.

CXLVIII.

Ni le dégoût n'est une marque de santé, ni l'appétit n'est une maladie : mais tout au contraire. Ainsi pense-t-on sur le corps. Mais on juge de l'ame sur d'autres principes. On suppose qu'une ame forte est celle qui est exempte de passions. Et comme la jeunesse est plus ardente & plus active que le dernier âge, on la regarde comme un temps de fièvre : & on place la force de l'homme dans sa décadence.

CXLIX.

L'esprit est l'œil de l'ame, non sa force. Sa force est dans le cœur, c'est-à-dire dans les passions. La raison la plus éclairée ne donne pas d'agir & de vouloir. Suffit-il d'avoir la vûe bonne pour mar-



cher ? Ne faut-il pas encore avoir des pieds , & la volonté avec la puissance de les remuer ?

C L.

La raison & le sentiment se conseillent & se suppléent tour à tour. Quiconque ne consulte qu'un des deux , & renonce à l'autre , se prive inconfidément soi-même d'une partie des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire.

C L I.

Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.

C L I I.

Si les hommes n'avoient pas aimé la gloire , ils n'avoient ni assez d'esprit ni assez de vertu pour la mériter.

C L I I I.

Aurions-nous cultivé les arts sans les passions ; & la réflexion toute seule nous auroit-elle fait connoître

connoître nos ressources , nos besoins & notre industrie ?

C L I V.

Les passions ont appris aux hommes la raison.

C L V.

Dans l'enfance de tous les peuples comme dans celle des particuliers , le sentiment a toujours précédé la réflexion , & en a été le premier maître.

C L V I.

Qui considérera la vie d'un seul homme y trouvera toute l'histoire du genre humain , que la science & l'expérience n'ont pu rendre bon.

C L V I I.

S'il est vrai qu'on ne peut anéantir le vice , la science de ceux qui gouvernent est de le faire concourir au bien public.

C L V I I I.

Les jeunes gens souffrent moins

de leurs fautes que de la prudence
des vieillards.

CLIX.

Les conseils de la vieillesse
éclairent sans échauffer comme
le soleil de l'hyver.

CLX.

Le prétexte ordinaire de ceux
qui font le malheur des autres est
qu'ils veulent leur bien.

CLXI.

Il est injuste d'exiger des hom-
mes qu'ils fassent par déférence
pour nos conseils , ce qu'ils ne
veulent pas faire pour eux-mê-
mes.

CLXII.

Il faut permettre aux hommes
de faire de grandes fautes contre
eux-mêmes , pour éviter un plus
grand mal : la servitude.

CLXIII.

Quiconque est plus sévère que
les loix , est un tyran.

CLXIV.

Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de la justice.

CLXV.

C'est entreprendre sur la clémence de Dieu de punir sans nécessité.

CLXVI.

La morale austere anéantit la vigueur de l'esprit, comme les enfans d'Esculape détruisent le corps, pour détruire un vice du sang, souvent imaginaire.

CLXVII.

La clémence vaut mieux que la justice.

CLXVIII.

Nous blâmons beaucoup les malheureux des moindres fautes, & les plaignons peu des plus grands malheurs.

CLXIX.

Nous réservons notre indulgence pour les parfaits.

CLXX.

On ne plaint pas un homme d'être un sot ; & peut-être qu'on a raison. Mais il est fort plaisant d'imaginer que c'est sa faute.

CLXXI.

Nul homme n'est foible par choix.

CLXXII.

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

CLXXIII.

La générosité souffre des maux d'autrui comme si elle en étoit responsable.

CLXXIV.

L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune & la plus ancienne, est celle des enfans envers leurs peres.

CLXXV.

Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seu-

lement s'appercevoir de nos défauts.

CLXXVI.

On peut aimer de tout son cœur ceux en qui on reconnoît de grands défauts. Il y auroit de l'impertinence à croire que la perfection a seule le droit de nous plaire. Nos foibleſſes nous attachent quelquefois les uns aux autres autant que pourroit faire la vertu.

CLXXVII.

Les Princes font beaucoup d'ingrats parce qu'ils ne donnent pas tout ce qu'ils peuvent.

CLXXVIII.

La haine eſt plus vive que l'amitié, moins que l'amour.

CLXXIX.

Si nos amis nous rendent des ſervices, nous penſons qu'à titre d'amis ils nous les doivent; & nous ne penſons point du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

CLXXX.

On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connoît pas le prix du temps.

CLXXXI.

L'activité fait plus de fortunes que la prudence.

CLXXXII.

Celui qui seroit né pour obéir, obéiroit jusques sur le Trône.

CLXXXIII.

Il ne paroît pas que la nature ait fait les hommes pour l'indépendance.

CLXXXIV.

Pour se soustraire à la force, on a été obligé de se soumettre à la justice. La justice, ou la force, il a fallu opter entre ces deux maîtres ; tant nous étions peu faits pour être libres.

CLXXXV.

La dépendance est née de la société.

CLXXXVI.

Faut-il s'étonner que les hommes aient cru que les animaux étoient faits pour eux, s'ils pensent même ainsi de leurs semblables & que la fortune accoutume les puissans à ne compter qu'eux sur la terre ?

CLXXXVII.

Entre Rois, entre peuples, entre particuliers, le plus fort se donne des droits sur le plus foible, & la même règle est suivie par les animaux & les êtres inanimés; de sorte que tout s'exécute dans l'univers par la violence. Et cet ordre que nous blâmons avec quelque apparence de justice, est la loi la plus générale, la plus immuable & la plus ancienne de la nature.

CLXXXVIII.

Les foibles veulent dépendre, afin d'être protégés. Ceux qui craignent les hommes, aiment les loix.

296 REFLEXIONS
CLXXXIX.

Qui fait tout souffrir , peut tout
ofer.

C X C.

Il y a des injures qu'il faut diffi-
muler pour ne pas compromettre
son honneur.

C X C I.

Il est bon d'être ferme par tem-
péramment , & flexible par ré-
flexion.

C X C I I.

Les foibles veulent quelquefois
qu'on les croie méchants : mais
les méchants veulent passer pour
bons.

C X C I I I.

Si l'ordre domine dans le genre
humain , c'est une preuve que la
raison & la vertu y sont les plus
fortes.

C X C I V.

La loi des esprits n'est pas diffé-
rente de celle des corps , qui ne

peuvent se maintenir que par une
continue nourriture.

C X C V.

Lorsque les plaisirs nous ont
épuisés, nous croyons avoir épuisé
les plaisirs; & nous disons que
rien ne peut remplir le cœur de
l'homme.

C X C V I.

Nous méprisons beaucoup de
choses pour ne pas nous mépriser
nous-mêmes.

C X C V I I.

Notre dégoût n'est point un dé-
faut & une insuffisance des objets
extérieurs, comme nous aimons
à le croire, mais un épuisement
de nos propres organes & un té-
moignage de notre foiblesse.

C X C V I I I.

Le feu, l'air, l'esprit, la lu-
mière, tout vit par l'action. De-là
la communication & l'alliance de
tous les êtres. De-là l'unité &
l'harmonie dans l'univers. Cepen-

dant cette loi de la nature si féconde , nous trouvons que c'est un vice dans l'homme. Et parce qu'il est obligé d'y obéir , ne pouvant subsister dans le repos , nous concluons qu'il est hors de sa place.

C X C I X.

L'homme ne se propose le repos que pour s'affranchir de la sujettion & du travail. Mais il ne peut jouir que par l'action , & n'aime qu'elle.

C C.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

C C I.

Où tout est dépendant , il y a un maître. L'air appartient à l'homme , & l'homme à l'air ; & rien n'est à soi ni à part.

C C I I.

O soleil ! O cieux ! Qu'êtes-vous ? Nous avons surpris le secret & l'ordre de vos mouvemens. Dans la main de l'Etre des êtres

instrumens aveugles & ressorts
peut-être insensibles, le monde
sur qui vous régnerez, mériteroit-il
vos hommages ? Les révolutions
des empires, la diverse face des
temps, les nations qui ont do-
miné, & les hommes qui ont fait
la destinée de ces nations mêmes,
les principales opinions & les cou-
tumes, qui ont partagé la créance
des peuples dans la Religion, les
arts, la morale & les sciences,
tout cela que peut-il paroître ? Un
atôme presque invisible, qu'on
appelle l'homme, qui rampe sur
la face de la terre, & qui ne dure
qu'un jour, embrasse en quelque
sorte d'un coup d'œil le spectacle
de l'univers dans tous les âges.

CCIII.

Quand on a beaucoup de lu-
mieres, on admire peu. Lorsque
l'on en manque, de même. L'ad-
miracion marque le degré de nos
connoissances, & prouve moins

300 REFLEXIONS
souvent la perfection des choses
que l'imperfection de notre esprit.

CCIV.

Ce n'est pas un grand avantage
d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a
juste. La perfection d'une pendule
n'est pas d'aller vite, mais d'être
réglée.

CCV.

Parler imprudemment & par-
ler hardiment est presque tou-
jours la même chose : mais on
peut parler sans prudence, &
parler juste. Et il ne faut pas
croire qu'un homme a l'esprit
faux, parce que la hardiesse de
son caractère, ou la vivacité de
ses passions, lui auront arraché
malgré lui-même quelque vérité
périlleuse.

CCVI.

Il y a plus de sérieux que de
folie dans l'esprit des hommes.
Peu sont nés plaisans. La plûpart
le deviennent par imitation, froids

copistes de la vivacité & de la gayeté.

CCVII.

Ceux qui se moquent des penchans sérieux , aiment sérieusement les bagatelles.

CCVIII.

Différent génie, différent goût. Ce n'est pas toujours par jalousie que réciproquement on se rabaisse.

CCIX.

On juge des productions de l'esprit comme des ouvrages mécaniques. Lorsque l'on achete une bague , on dit : celle-là est trop grande ; l'autre est trop petite , jusqu'à ce qu'on en rencontre une pour son doigt. Mais il n'en reste pas chez le Jouaillier : car celle qui m'est trop petite , va bien à un autre.

CCX.

Lorsque deux Auteurs ont également excellé en divers genres ,

on n'a pas ordinairement assez d'égard à la subordination de leurs talens : & Despreaux va de pair avec Racine. Cela est injuste.

CCXI.

J'aime un Ecrivain qui embrasse tous les temps & tous les pays, & rapporte beaucoup d'effets à peu de causes, qui compare les préjugés & les mœurs de différens siècles, qui par des exemples tirés de la peinture ou de la musique, me fait connoître les beautés de l'éloquence & l'étroite liaison des arts. Je dis d'un homme qui rapproche ainsi les choses humaines, qu'il a un grand génie, si ses conséquences sont justes. Mais s'il conclud mal, je présume qu'il distingue mal les objets, ou qu'il n'apperçoit pas d'un seul coup d'œil tout leur ensemble, & qu'enfin quelque chose manque à l'étendue ou à la profondeur de son esprit.

CCXII.

On discerne aisément la vraie de la fausse étendue d'esprit, car l'une aggrandit ses sujets; & l'autre par l'abus des épisodes & par le faste de l'érudition les anéantit.

CCXIII.

Quelques exemples rapportés en peu de mots, & à leur place, donnent plus d'éclat, plus de poids, & plus d'autorité aux réflexions: mais trop d'exemples & trop de détails énervent toujours un discours. Les digressions, trop longues ou trop fréquentes, rompent l'unité du sujet, & lassent les lecteurs sensés, qui ne veulent pas qu'on les détourne de l'objet principal, & qui d'ailleurs ne peuvent suivre, sans beaucoup de peine, une trop longue chaîne de faits & de preuves. On ne sauroit trop rapprocher les choses, ni trop-tôt conclure. Il faut saisir d'un coup d'œil la véritable

preuve de son discours , & courir à la conclusion. Un esprit perçant fuit les épisodes , & laisse aux Ecrivains médiocres le soin de s'arrêter à cueillir toutes les fleurs qui se trouvent sur leur chemin. C'est à eux d'amuser le peuple , qui lit sans objet , sans pénétration & sans goût.

C C X I V.

Le sot qui a beaucoup de mémoire , est plein de pensées & de faits ; mais il ne fait pas en conclure : tout tient à cela.

C C X V.

Savoir bien rapprocher les choses , voilà l'esprit juste. Le don de rapprocher beaucoup de choses , & de grandes choses , fait les esprits vastes. Ainsi la justesse paroît être le premier degré , & une condition très-nécessaire de la vraie étendue d'esprit.

C C X V I.

Un homme qui digere mal & qui

qui est vorace , est peut-être une image assez fidèle du caractère d'esprit de la plûpart des Savans.

CCXVII.

Je n'approuve point la maxime qui veut *qu'un honnête homme sache un peu de tout*. C'est favoir presque toujours inutilement , & quelquefois pernicieusement , que de favoir superficiellement & sans principes. Il est vrai que la plûpart des hommes ne sont guères capables de connoître profondément : mais il est vrai aussi que cette science superficielle qu'ils recherchent , ne sert qu'à contenter leur vanité. Elle nuit à ceux qui possèdent un vrai génie ; car elle les détourne nécessairement de leur objet principal , consume leur application dans les détails , & sur des objets étrangers à leurs besoins , & à leurs talens naturels. Et enfin elle ne sert point , comme ils s'en flattent , à prouver l'é-

tendue de leur esprit. De tout temps on a vû des hommes qui favoient beaucoup avec un esprit très-médiocre ; & au contraire des esprits très-vastes qui favoient fort peu. Ni l'ignorance n'est défaut d'esprit , ni le savoir n'est preuve de génie.

CCXVIII.

La vérité échappe au jugement, comme les faits échappent à la mémoire. Les diverses faces des choses s'emparent tour à tour d'un esprit vif , & lui font quitter & reprendre successivement les mêmes opinions. Le goût n'est pas moins inconstant. Il s'use sur les choses les plus agréables , & varie comme notre humeur.

CCXIX.

Il y a peut-être autant de vérités parmi les hommes que d'erreurs , autant de bonnes qualités que de mauvaises , autant de plaisirs que de peines : mais nous ai-

mons à contrôler la nature humaine , pour essayer de nous élever au-dessus de notre espece , & pour nous enrichir de la considération dont nous tâchons de la dépouiller. Nous sommes si présumptueux que nous croyons pouvoir séparer notre intérêt personnel de celui de l'humanité , & médire du genre humain sans nous commettre. Cette vanité ridicule a rempli les livres des Philosophes d'invectives contre la nature. L'homme est maintenant en disgrâce chez tous ceux qui pensent , & c'est à qui le chargera de plus de vices. Mais peut-être est-il sur le point de se relever & de se faire restituer toutes ses vertus ; car la Philosophie a ses modes comme les habits , la Musique & l'Architecture , &c.

C C X X.

Si-tôt qu'une opinion devient commune , il ne faut point d'autre

raison pour obliger les hommes à l'abandonner & à embrasser son contraire ; jufqu'à ce que celle-ci vieilliffe à fon tour , & qu'ils ayent befoin de fe distinguer par d'autres chofes. Ainfi s'ils atteignent le but dans quelque art ou dans quelque science , on doit s'attendre qu'ils le paſſeront pour acquérir une nouvelle gloire. Et c'eſt ce qui fait en partie que les plus beaux fiècles dégèrent fi promptement , & qu'à peine fortis de la barbarie , ils s'y replongent.

CCXXI.

Les grands hommes en apprenant aux foibles à réfléchir , les ont mis fur la route de l'erreur.

CCXXII.

Où il y a de la grandeur , nous la ſentons malgré nous. La gloire des conquérans a toujours été combattue ; les peuples en ont toujours ſouffert : & ils l'ont toujours reſpectée.

CCXXIII.

Le contemplateur mollement couché & dans une chambre tapissée, invective contre le soldat, qui passe les nuits de l'hiver au bord d'un fleuve, & veille en silence sous les armes pour la sûreté de la patrie.

CCXXIV.

Ce n'est pas à porter la faim & la misère chez les Etrangers qu'un Héros attache la gloire, mais à les souffrir pour l'Etat : ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.

CCXXV.

Le vice foment la guerre : la vertu combat. S'il n'y avoit aucune vertu, nous aurions pour toujours la paix.

CCXXVI.

La vigueur d'esprit ou l'adresse ont fait les premières fortunes. L'inégalité des conditions est née de celle des génies & des courages.

CCXXVII.

Il est faux que l'égalité soit une loi de la Nature. La Nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination & la dépendance.

CCXXVIII.

Qu'on tempere, comme on voudra, la souveraineté dans un Etat, nulle loi n'est capable d'empêcher un tyran d'abuser de l'autorité de son emploi.

CCXXIX.

On est forcé de respecter les dons de la Nature, que l'étude, ni la fortune ne peuvent donner.

CCXXX.

La plupart des hommes sont si resserrés dans la sphere de leur condition, qu'ils n'ont pas même le courage d'en sortir par leurs idées. Et si on en voit quelques-uns que la spéculation des grandes choses rend en quelque sorte incapables des petites, on en trouve

encore davantage à qui la pratique des petites a ôté jusqu'au sentiment des grandes.

CCXXXI.

Les espérances les plus ridicules & les plus hardies ont été quelquefois la cause des succès extraordinaires.

CCXXXII.

Les Sujets font leur cour avec bien plus de goût que les Princes ne la reçoivent. Il est toujours plus sensible d'acquérir que de jouir.

CCXXXIII.

Nous croyons négliger la gloire par pure paresse, tandis que nous prenons des peines infinies pour les plus petits intérêts.

CCXXXIV.

Nous aimons quelquefois jusqu'aux louanges, que nous ne croyons pas sinceres.

CCXXXV.

Il faut de grandes ressources

dans l'esprit & dans le cœur, pour goûter la sincérité lorsqu'elle blesse, ou pour la pratiquer sans qu'elle offense. Peu de gens ont assez de fond pour souffrir la vérité & pour la dire.

CCXXXVI.

Il y a des hommes qui, sans y penser, se forment une idée de leur figure, qu'ils empruntent du sentiment qui les domine. Et c'est peut-être par cette raison qu'un fat se croit toujours beau.

CCXXXVII.

Ceux qui n'ont que de l'esprit ont du goût pour les grandes choses, & de la passion pour les petites.

CCXXXVIII.

La plupart des hommes vieillissent dans un petit cercle d'idées, qu'ils n'ont pas tirées de leur fond. Il y a peut-être moins d'esprits faux que de stériles.

CCXXXIX.

CCXXXIX.

Tout ce qui distingue les hommes paroît peu de chose. Qu'est-ce qui fait la beauté ou la laideur, la santé ou l'infirmité, l'esprit ou la stupidité ? Une légère différence des organes, un peu plus ou un peu moins de bile, &c. Cependant ce plus ou ce moins, est d'une importance infinie pour les hommes. Et lorsqu'ils en jugent autrement, ils sont dans l'erreur.

CCXL.

Deux choses peuvent à peine remplacer dans la vieillesse les talens & les agrémens ; la réputation, ou les richesses.

CCXLI.

Nous n'aimons pas les *zélés* qui font profession de mépriser tout ce dont nous nous piquons, pendant qu'ils se piquent eux-mêmes des choses encore plus méprisables.

CCXLII.

Quelque vanité qu'on nous reproche , nous avons besoin quelquefois qu'on nous assure de notre mérite.

CCXLIII.

Nous nous consolons rarement des grandes humiliations. Nous les oublions.

CCXLIV.

Moins on est puissant dans le monde , plus on peut commettre de fautes impunément , ou avoir inutilement un vrai mérite.

CCXLV.

Lorsque la fortune veut humilier les sages , elle les surprend dans ces petites occasions , où l'on est ordinairement sans précaution & sans défense. Le plus habile homme du monde ne peut empêcher que de légères fautes n'entraînent quelquefois d'horribles malheurs. Et il perd sa réputation ou sa fortune par une petite imprudence ,

comme un autre se casse la jambe
en se promenant dans sa chambre.

CCXLVI.

Il n'y a point d'homme qui ne
porte dans son caractère une oc-
casion continuelle de faire des
fautes. Et si elles sont sans consé-
quence, c'est à la fortune qu'il le
doit.

CCXLVII.

Nous sommes consternés de
nos rechutes, & de voir que nos
malheurs mêmes n'ont pu nous
corriger de nos défauts.

CCXLVIII.

La nécessité modere plus de
peines que la raison.

CCXLIX.

La nécessité empoisonne les
maux qu'elle ne peut guérir.

CCCL.

Les favoris de la fortune ou de
la gloire, malheureux à nos yeux,
ne nous détournent point de l'am-
bition.

CCL I.

La patience est l'art d'espérer.

CCL II.

Le désespoir comble non-seulement notre misère , mais notre foiblesse.

CCL III.

Ni les dons , ni les coups de la fortune n'égalent ceux de la Nature , qui la passe en rigueur comme en bonté.

CCL IV.

Les biens & les maux extrêmes ne se font pas sentir aux âmes médiocres.

CCL V.

Il y a peut-être plus d'esprits légers dans ce qu'on appelle le monde que dans les conditions moins fortunées.

CCL VI.

Les gens du monde ne s'entretiennent pas de si petites choses que le peuple. Mais le peuple ne

s'occupe pas de choses si frivoles que les gens du monde.

CCLVII.

On trouve dans l'histoire de grands personnages que la volupté ou l'amour ont gouvernés. Elle n'en rappelle pas à ma mémoire qui ayent été galans. Ce qui fait le mérite essentiel de quelques hommes, ne peut même subsister dans quelques autres comme un foible.

CCLVIII.

Nous courons quelquefois les hommes qui nous ont imposé par leurs dehors, comme de jeunes gens qui suivent amoureusement un masque, le prenant pour la plus belle femme du monde, & qui le harcèlent, jusqu'à ce qu'ils l'obligent de se découvrir, & de leur faire voir qu'il est un petit homme avec de la barbe & un visage noir.

CCLIX.

Le sot s'assoupit & fait diette en bonne compagnie , comme un homme que la curiosité a tiré de son élément , & qui ne peut ni respirer ni vivre dans un air subtil.

CCLX.

Le sot est comme le peuple , qui se croit riche de peu.

CCLXI.

Lorsqu'on ne veut rien perdre ni cacher de son esprit , on en diminue d'ordinaire la réputation.

CCLXII.

Des Auteurs sublimes n'ont pas négligé de primer encore par les agrémens , flattés de remplir l'intervalle de ces deux extrêmes , & d'embrasser toute la sphere de l'esprit humain. Le Public , au lieu d'applaudir à l'universalité de leurs talens , a cru qu'ils étoient incapables de se soutenir dans l'héroïque. Et on n'ose les éga-

à ces grands hommes qui, s'étant renfermés soigneusement dans un seul & beau caractère, paroissent avoir dédaigné de dire tout ce qu'ils ont vu, & abandonné aux génies subalternes les talens médiocres.

C C L X I I I.

Ce qui paroît aux uns étendue d'esprit, n'est aux yeux des autres que mémoire & légereté.

C C L X I V.

Il est aisé de critiquer un Auteur; mais il est difficile de l'apprécier.

C C L X V.

Je n'ôte rien à l'illustre Racine, le plus sage & le plus éloquent des Poètes, pour n'avoir pas traité beaucoup de choses qu'il eût embellies, content d'avoir montré dans un seul genre la richesse & la sublimité de son esprit. Mais je me sens forcé de respecter un génie hardi & fécond, élevé,

pénétrant , facile , infatigable ;
aussi ingénieux & aussi aimable
dans les ouvrages de pur agrément
que vrai & pathétique dans
les autres : d'une vaste imagination,
qui a embrassé & pénétré
rapidement toute l'économie des
choses humaines ; à qui ni les
sciences abstraites , ni les arts ,
ni la politique , ni les mœurs des
peuples , ni leurs opinions , ni
leurs histoires , ni leurs langues
mêmes n'ont pu échapper : illustre,
en sortant de l'enfance , par
la grandeur & par la force de sa
poésie , féconde en pensées ; &
bien-tôt après par les charmes &
par le caractère original & plein
de raison de sa prose : Philosophe
& Peintre sublime , qui a semé
avec éclat dans ses Ecrits tout ce
qu'il y a de grand dans l'esprit des
hommes , qui a représenté les
passions avec des traits de feu &
de lumière , & enrichi le Théâtre

de nouvelles graces : ſçavant à imiter le caractère & à ſaiſir l'eſprit des bons ouvrages de chaque nation par l'extrême étendue de ſon génie , mais n'imitant rien d'ordinaire qu'il ne l'embelliſſe : éclatant juſques dans les fautes qu'on a cru remarquer dans ſes Ecrits , & tel que malgré leurs défauts , & malgré les efforts de la critique , il a occupé ſans relâche de ſes veilles ſes amis & ſes ennemis , & porté chez les Etrangers dès ſa jeuneſſe la réputation de nos Lettres , dont il a reculé toutes les bornes.

CCLXVI.

Si on ne regarde que certains ouvrages des meilleurs Auteurs , on fera tenté de les mépriſer. Pour les apprécier avec juſtice , il faut tout lire.

CCLXVII.

Il ne faut point juger des hommes par ce qu'ils ignorent , mais

par ce qu'ils savent , & par la maniere dont ils le savent.

CCLXVIII.

On ne doit pas non plus demander aux Auteurs une perfection qu'ils ne puissent atteindre. C'est faire trop d'honneur à l'esprit humain de croire que des ouvrages irréguliers n'ayent jamais le droit de lui plaire , sur-tout si ces ouvrages peignent les passions. Il n'est pas besoin d'un grand art pour faire sortir les meilleurs esprits de leur assiette , & pour leur cacher les défauts d'un tableau hardi & touchant. Cette parfaite régularité qui manque aux Auteurs , ne se trouve point dans nos propres conceptions. Le caractère naturel de l'homme ne comporte pas tant de regle. Nous ne devons pas supposer dans le sentiment une délicatesse que nous n'avons que par réflexion. Il s'en faut de beaucoup que notre

goût soit toujours aussi difficile à contenter que notre esprit.

CCLXIX.

Il nous est plus facile de nous teindre d'une infinité de connoissances, que d'en bien posséder un petit nombre.

CCLXX.

Jusqu'à ce qu'on rencontre le secret de rendre les esprits plus justes, tous les pas que l'on pourra faire dans la vérité, n'empêcheront pas les hommes de raisonner faux : & plus on voudra les pousser au-delà des notions communes, plus on les mettra en péril de se tromper.

CCLXXI.

Il n'arrive jamais que la littérature & l'esprit de raisonnement deviennent le partage de toute une nation, qu'on ne voye aussitôt dans la Philosophie & dans les beaux arts, ce qu'on remarque dans les gouvernemens po-

pulaires , où il n'y a point de pué-
rilités & de fantaisies qui ne se
produisent , & ne trouvent des
partisans.

CCLXXII.

L'erreur ajoutée à la vérité ne
l'augmente point. Ce n'est pas
étendre la carrière des arts que
d'admettre de mauvais genres ;
c'est gâter le goût. C'est corrom-
pre le jugement des hommes qui
se laisse aisément séduire par les
nouveautés , & qui mêlant en-
suite le vrai & le faux , se dé-
tourne bientôt dans ses produc-
tions de l'imitation de la nature ,
& s'appauvrit ainsi en peu de
temps par la vaine ambition d'i-
maginer & de s'écarter des an-
ciens modèles.

CCLXXIII.

Ce que nous appellons une
pensée brillante , n'est ordinaire-
ment qu'une expression captieuse,
qui à l'aide d'un peu de vérité ,

nous impose une erreur qui nous étonne.

CCLXXIV.

Qui a le plus , a , dit-on , le moins. Cela est faux. Le Roi d'Espagne tout puissant qu'il est , ne peut rien à Luques. Les bornes des talens sont encore plus inébranlables que celles des empires. Et on usurperoit plutôt toute la terre que la moindre vertu.

CCLXXV.

La plûpart des grands personnages ont été les hommes de leur siècle les plus éloquens. Les Auteurs des plus beaux systêmes , les Chefs de parti & de sectes , ceux qui ont eu dans tous les temps le plus d'empire sur l'esprit des peuples , n'ont dû la meilleure partie de leurs succès qu'à l'éloquence vive & naturelle de leur ame. Il ne paroît pas qu'ils ayent cultivé la Poësie avec le même bonheur.

C'est que la Poësie ne permet guères que l'on se partage , & qu'un art si sublime & si pénible se peut rarement allier avec l'embarras des affaires & les occupations tumultuaires de la vie : au lieu que l'éloquence se mêle partout , & qu'elle doit la plus grande partie de ses séductions à l'esprit de médiation & de manége , qui forme les hommes d'Etat & les politiques , &c.

C C L X X V I.

C'est une erreur dans les Grands de croire qu'ils peuvent prodiguer sans conséquence leurs paroles & leurs promesses. Les hommes souffrent avec peine qu'on leur ôte ce qu'ils se sont en quelque sorte appropriés par l'espérance. On ne les trompe pas long-temps sur leurs intérêts , & ils ne haïssent rien tant que d'être dupes. C'est par cette raison qu'il est si rare que la fourberie réussisse. Il faut de la

sincérité & de la droiture , même pour séduire. Ceux qui ont abusé les peuples sur quelque intérêt général , étoient fidèles aux particuliers. Leur habileté consistoit à captiver les esprits par des avantages réels. Quand on connoît bien les hommes , & qu'on veut les faire servir à ses desseins , on ne compte point sur un appas aussi frivole que celui des discours & des promesses. Ainsi les grands Orateurs , s'il m'est permis de joindre ces deux choses , ne s'efforcent pas d'imposer par un tissu de flatteries & d'impostures , par une dissimulation continuelle & par un langage purement ingénieux. S'ils cherchent à faire illusion sur quelque point principal , ce n'est qu'à force de sincérités & de vérités de détail ; car le mensonge est foible par lui-même : il faut qu'il se cache avec soin. Et s'il arrive qu'on persuade quelque

chose par des discours spécieux , ce n'est pas sans beaucoup de peine. On auroit grand tort d'en conclure que ce soit en cela que consiste l'éloquence. Jugeons au contraire par ce pouvoir des simples apparences de la vérité , combien la vérité elle-même est éloquente & supérieure à notre art.

CCLXXVII.

Un menteur est un homme qui ne fait pas tromper. Un flatteur , celui qui ne trompe ordinairement que les fots. Celui qui fait se servir avec adresse de la vérité & qui en connoît l'éloquence , peut seul se piquer d'être habile.

CCLXXVIII.

Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres ? Qui a plus d'imagination que Bossuet , Montagne , Descartes , Pascal , tous grands Philosophes ? Qui a plus de jugement & de sagesse que Racine , Boileau , la Fontaine ,

taine , Moliere , tous Poëtes pleins de génie ?

CCLXXIX.

Descartes a pu se tromper dans quelques-uns de ses principes , & ne se point tromper dans ses conséquences , sinon rarement. On auroit donc tort , ce me semble , de conclure de ses erreurs que l'imagination & l'invention ne s'accordent point avec la justice. La grande vanité de ceux qui n'imaginent pas , est de se croire seuls judicieux. Ils ne font pas attention que les erreurs de Descartes , génie créateur , ont été celles de trois ou quatre mille Philosophes , tous gens sans imagination. Les esprits subalternes n'ont point d'erreur en leur privé nom , parce qu'ils sont incapables d'inventer , même en se trompant : mais ils sont toujours entraînés , sans le savoir , par l'erreur d'autrui. Et lorsqu'ils se trompent

d'eux-mêmes, ce qui peut arriver souvent, c'est dans des détails & des conséquences. Mais leurs erreurs ne sont ni assez vraisemblables pour être contagieuses, ni assez importantes pour faire du bruit.

C C L X X.

Ceux qui sont nés éloquens parlent quelquefois avec tant de clarté & de brièveté des grandes choses, que la plupart des hommes n'imaginent point qu'ils en parlent avec profondeur. Les esprits pesans, les Sophistes ne reconnoissent pas la Philosophie, lorsque l'éloquence la rend populaire, & qu'elle ose peindre le vrai avec des traits fiers & hardis. Ils traitent de superficielle & de frivole cette splendeur d'expression, qui emporte avec elle la preuve des grandes pensées. Ils veulent des définitions, des discussions, des détails & des argu-

mens. Si Locke eût rendu vivement en peu de pages les sages vérités de ses Ecrits, ils n'auroient osé le compter parmi les Philosophes de son siècle.

CCLXX XI.

C'est un malheur que les hommes ne puissent d'ordinaire posséder aucun talent, sans avoir quelque envie d'abaïsser les autres. S'ils ont la finesse ; ils décrivent la force ; s'ils sont Géometres ou Phisiciens, ils écrivent contre la Poësie & l'éloquence. Et les gens du monde qui ne pensent pas que ceux qui ont excellé dans quelque genre, jugent mal d'un autre talent, se laissent prévenir par leurs décisions. Ainsi quand la métaphysique ou l'algebre sont à la mode, ce sont des Métaphysiciens & des Algébristes ; qui font la réputation des Poëtes & des Musiciens. Ou tout au contraire. L'esprit dominant assujettit

les autres à son tribunal , & la plupart du temps à ses erreurs.

CCLXXXII.

Qui peut se vanter de juger , ou d'inventer , ou d'entendre , à toutes les heures du jour ? Les hommes n'ont qu'une petite portion d'esprit , de goût , de talent , de vertu , de gayeté , de fanté , de force , &c. Et ce peu qu'ils ont en partage , ils ne le possèdent point à leur volonté , ni dans le besoin , ni dans tous les âges.

CCLXXXIII.

C'est une maxime inventée par l'envie , & trop légèrement adoptée par les Philosophes : *Qu'il ne faut point louer les hommes avant leur mort.* Je dis au contraire que c'est pendant leur vie qu'il faut les louer , lorsqu'ils ont mérité de l'être. C'est pendant que la jalousie & la calomnie , animées contre leur vertu ou leurs talens , s'efforcent de les dégrader , qu'il

faut ofer leur rendre témoignage. Ce sont les critiques injustes qu'il faut craindre de hazarder, & non les louanges sinceres.

CCLXXXIV.

L'envie ne sauroit se cacher. Elle accuse & juge sans preuves. Elle grossit les défauts, elle a des qualifications énormes pour les moindres fautes. Son langage est rempli de fiel, d'exagération & d'injure. Elle s'acharne avec opiniâtreté & avec fureur contre le mérite éclatant. Elle est aveugle, emportée, insensée, brutale.

CCLXXXV.

Il faut exciter dans les hommes le sentiment de leur prudence & de leur force, si on veut élever leur génie. Ceux qui par leurs discours ou leurs écrits, ne s'attachent qu'à relever les ridicules & les foiblesses de l'humanité, sans distinction ni égards, éclairent bien moins la raison & les juge-

mens du public , qu'ils ne dépravent ses inclinations.

CCLXXXVI.

Je n'admire point un Sophiste qui réclame contre la gloire & contre l'esprit des grands hommes. En ouvrant mes yeux sur le foible des plus beaux génies , il m'apprend à l'apprécier lui-même ce qu'il peut valoir. Il est le premier que je raye du tableau des hommes illustres.

CCLXXXVII.

Nous avons grand tort de penser que quelque défaut que ce soit , puisse exclure toute vertu , ou de regarder l'alliance du bien & du mal comme un monstre & comme un enigme. C'est faute de pénétration que nous conciliions si peu de choses.

CCLXXXVIII.

Les faux Philosophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes , en faisant remarquer dans

notre esprit des contrariétés & des difficultés qu'ils forment eux-mêmes ; comme d'autres amusent les enfans par des tours de cartes , qui confondent leur jugement , quoique naturels & fans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses , pour avoir le mérite de les dénouer , sont les charlatans de la morale.

CCLXXXIX.

Il n'y a point de contradictions dans la nature.

CCXC.

Est-il contre la raison ou la justice de s'aimer soi-même ? Et pourquoi voulons-nous que l'amour-propre soit toujours un vice ?

CCXCI.

S'il y a un amour de nous-mêmes naturellement officieux & compatissant , & un autre amour propre sans humanité , sans équité , sans bornes , sans raison , faut-il les confondre ?

CCXCII.

Quand il seroit vrai que les hommes ne seroient vertueux que par raison, que s'ensuivroit-il ? Pourquoi si on nous loue avec justice de nos sentimens, ne nous loueroit-on pas encore de notre raison ? Est-elle moins nôtre que la volonté ?

CCXCIII.

On suppose que ceux qui servent la vertu par réflexion, la trahiroient pour le vice utile. Oui, si le vice pouvoit être tel aux yeux d'un esprit raisonnable.

CCXCIV.

Il y a des semences de bonté & de justice dans le cœur de l'homme. Si l'intérêt propre y domine, j'ose dire que cela est non-seulement selon la nature, mais aussi selon la justice, pourvû que personne ne souffre de cet amour-propre, ou que la société y perde moins qu'elle n'y gagne.

CCXCV.

CCXCIV.

Celui qui recherche la gloire par la vertu ne demande que ce qu'il mérite.

CCXCVI.

J'ai toujours trouvé ridicule que les Philosophes aient fait une vertu incompatible avec la nature de l'homme , & qu'après l'avoir ainsi feinte , ils aient prononcé froidement , qu'il n'y avoit aucune vertu. Qu'ils parlent du fantôme de leur invention ; ils peuvent à leur gré l'abandonner ou le détruire , puisqu'ils l'ont créé. Mais la véritable vertu , celle qu'ils ne veulent pas nommer de ce nom parce qu'elle n'est pas conforme à leurs définitions , celle qui est l'ouvrage de la Nature , non le leur , & qui consiste principalement dans la bonté & la vigueur de l'ame , celle-ci n'est point dépendante de leur fantaisie , & subsistera à jamais avec

338 REFLEXIONS
des caractères ineffaçables.

CCXCVII.

Le corps a ses graces, l'esprit ses talens. Le cœur n'auroit-il que des vices ? Et l'homme capable de raison, seroit-il incapable de vertu ?

CCXCVIII.

Nous sommes susceptibles d'amitié, de justice, d'humanité, de compassion & de raison. O mes amis ! Quest-ce donc que la vertu ?

CCXCIX.

Si l'illustre Auteur des Maximes eut été tel qu'il a tâché de peindre tous les hommes, mériteroit-il nos hommages, & le culte idolâtre de ses prosélites.

CCC.

Ce qui fait que la plupart des livres de morale sont si insipides, est que leurs Auteurs ne sont pas sincères. C'est que foibles échos les uns des autres, ils n'oseroient

produire leurs propres maximes & leurs secrets sentimens. Ainsi non-seulement dans la morale , mais en quelque sujet que ce puisse être , presque tous les hommes passent leur vie à dire & à écrire ce qu'ils ne pensent point. Et ceux qui conservent encore quelque amour de la vérité , excitent contre eux la colere & les préventions du public.

C C C I.

Il n'y a guères d'esprits qui soient capables d'embrasser à la fois toutes les faces de chaque sujet. Et c'est - là , à ce qu'il me semble , la source la plus ordinaire des erreurs des hommes. Pendant que la plus grande partie d'une nation languit dans la pauvreté , l'opprobre & le travail , l'autre qui abonde en honneurs , en commodités , en plaisirs , ne se lasse pas d'admirer le pouvoir de la politique , qui fait fleurir les arts & le com-

merce , & rend les Etats redoutables.

CCCII.

Les plus grands ouvrages de l'esprit humain , sont très-assurément les moins parfaits. Les loix qui sont la plus belle invention de la raison , n'ont pû assurer le repos des peuples sans diminuer leur liberté.

CCCIII.

Quelle est quelquefois la foiblesse & l'inconséquence des hommes ! Nous nous étonnons de la grossiereté de nos peres , qui regne cependant encore dans le peuple , la plus nombreuse partie de la nation : & nous méprisons en même temps les belles lettres & la culture de l'esprit , le seul avantage qui nous distingue du peuple & de nos ancêtres.

CCCIV.

Le plaisir & l'ostentation l'emportent dans le cœur des grands

sur l'intérêt. Nos passions se reglent ordinairement sur nos besoins.

CCC V.

Le peuple & les grands n'ont ni les mêmes vertus ni les mêmes vices.

CCC VI.

C'est à notre cœur à regler le rang de nos intérêts, & à notre raison de les conduire.

CCC VII.

La médiocrité d'esprit & la paresse font plus de Philosophes que la réflexion.

CCC VIII.

Nul n'est ambitieux par raison, ni vicieux par défaut d'esprit.

CCC IX.

Tous les hommes sont clairvoyans sur leurs intérêts ; & il n'arrive guères qu'on les en détache par la ruse. On a admiré dans les négociations la supériorité de

la Maifon d'Autriche , mais pendant l'énorme puiffance de cette Famille , non après. Les traités les mieux ménagés ne font que la loi du plus fort.

CCCX.

Le commerce est l'école de la tromperie.

CCCXI.

A voir comme en ufent les hommes , on feroit porté quelquefois à penfer que la vie humaine & les affaires du monde font un jeu sérieux , où toutes les finesses font permifes pour ufurper le bien d'autrui à nos perils & fortunes ; & où l'heureux dépouille en tout honneur le plus malheureux ou le moins habile.

CCCXII.

C'est un grand fpectacle de confidérer les hommes , méditans en fecret de s'entreuire , & forcés néanmoins de s'entr'aider contre leur inclination & leur deffein.

CCCXIII.

Nous n'avons ni la force ni les occasions d'exécuter tout le bien & tout le mal que nous projettons.

CCCXIV.

Nos actions ne sont ni si bonnes, ni si vicieuses, que nos volontés.

CCCXV.

Dès que l'on peut faire du bien, on est à même de faire des dupes. Un seul homme en amuse alors une infinité d'autres, tous uniquement occupés de le tromper. Ainsi il en coûte peu aux gens en place pour surprendre leurs inférieurs. Mais il est mal-aisé à des misérables, d'imposer à qui que ce soit. Celui qui a besoin des autres, les avertit de se défier de lui. Un homme inutile a bien de la peine à leurrer personne.

CCCXVI.

L'indifférence où nous sommes

pour la vérité dans la morale, vient de ce que nous sommes décidés à suivre nos passions, quoiqu'il en puisse être. Et c'est ce qui fait que nous n'hésitons pas lorsqu'il faut agir, malgré l'incertitude de nos opinions. Peu m'importe, disent les hommes, de savoir où est la vérité, sachant où est le plaisir.

CCCXVII.

Les hommes se défient moins de la coutume & de la tradition de leurs ancêtres, que de leur raison.

CCCXVIII.

La force ou la foiblesse de notre créance dépend plus de notre courage que de nos lumières. Tous ceux qui se moquent des augures, n'ont pas toujours plus d'esprit que ceux qui y croient.

CCCXIX.

Il est aisé de tromper les plus

habiles , en leur proposant des choses qui passent leur esprit & qui intéressent leur cœur.

CCCXX.

Il n'y a rien que la crainte & l'espérance ne persuadent aux hommes.

CCCXXI.

Qui s'étonnera des erreurs de l'antiquité , s'il considère qu'encore aujourd'hui , dans le plus Philosophe de tous les siècles , bien des gens de beaucoup d'esprit n'oseroient se trouver à une table de treize couverts.

CCCXXII.

L'intrépidité d'un homme incrédule , mais mourant , ne peut le garantir de quelque trouble , s'il raisonne ainsi : Je me suis trompé mille fois sur mes plus palpables intérêts , & ai pu me tromper encore sur la Religion. Or je n'ai plus le temps ni la force de l'approfondir , & je meurs....

CCCXXIII.

La foi est la consolation des misérables, & la terreur des heureux.

CCCXXIV.

La courte durée ne peut nous dissuader de ses plaisirs, ni nous consoler de ses peines.

CCCXXV.

Ceux qui combattent les préjugés du peuple, croient n'être pas peuple. Un homme qui avoit fait à Rome un argument contre les Poulets sacrés, se regardoit peut-être comme un Philosophe.

CCCXXVI.

Lorsqu'on rapporte sans partialité les raisons des Sectes opposées, & qu'on ne s'attache à aucune, il semble qu'on s'éleve en quelque sorte au-dessus de tous les partis. Demandez cependant à ces Philosophes neutres, qu'ils choisissent une opinion, ou qu'ils établissent d'eux-mêmes quelque

chose, vous verrez qu'ils n'y font pas moins embarrassés que tous les autres. Le monde est peuplé d'esprits froids, qui n'étant pas capables par eux-mêmes d'inventer, s'en consolent en rejetant toutes les inventions d'autrui, & qui méprisant au-dehors beaucoup de choses, croient se faire plus estimer.

CCCXXVII.

Qui sont ceux qui prétendent que le monde est devenu vicieux ? Je les crois sans peine. L'ambition, la gloire, l'amour, en un mot toutes les passions des premiers âges, ne font plus les mêmes désordres & le même bruit. Ce n'est pas peut-être que ces passions soient aujourd'hui moins vives qu'autrefois ; c'est parce qu'on les désavoue & qu'on les combat. Je dis donc que le monde est comme un vieillard, qui conserve tous les desirs de la jeunesse ;

348 REFLEXIONS, &c.

mais qui en est honteux & s'en cache, soit parce qu'il est détrompé du mérite de beaucoup de choses, soit parce qu'il veut le paroître.

CCCXXVIII.

Les hommes diffimulent par foiblesse & par la crainte d'être méprisés leurs plus cheres, leurs plus constantes, & quelquefois leurs plus vertueuses inclinations.

CCCXXIX.

L'art de plaire est l'art de tromper.

CCCXXX.

Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vû des masques dans un bal, danser amicalement ensemble, & se tenir par la main sans se connoître pour se quitter le moment d'après, & ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde.

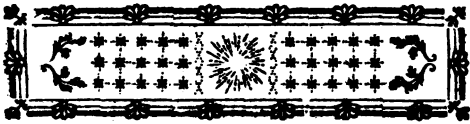
MÉDITATION

SUR LA FOI.

A V I S

D U L I B R A I R E .

*L'*Auteur avoit resolu de ne point remettre dans cette nouvelle édition , les deux Pièces suivantes , les regardant comme peu assortissantes aux matieres sur lesquelles il avoit écrit. Son dessein étoit de les rétablir dans un autre Ouvrage , où leur genre n'auroit point été déplacé. Mais la mort qui vient de l'enlever , m'ôtant l'espérance de rien avoir d'un homme si recommandable par la beauté de son génie , par la noblesse de ses pensées , & dont l'unique objet étoit de faire aimer la vertu , j'ai cru que le Public me sauroit gré de ne pas le priver de deux Ecrits , aussi admirables pour le fonds , que pour la dignité & l'élégance avec lesquelles ils sont traités.



MEDITATION

SUR LA FOI.

HEUREUX sont ceux qui ont une foi sensible & dont l'esprit se repose dans les promesses de la Religion ! Les gens du monde sont désespérés si les choses ne réussissent pas selon leurs desirs. Si leur vanité est confondue, s'ils font des fautes, ils se laissent abattre à la douleur : le repos, qui est la fin naturelle des peines, fomenté leurs inquiétudes ; l'abondance, qui devoit satisfaire leurs besoins, les multiplie ; la raison, qui leur est donnée pour calmer leurs passions, les sert ; une fatalité marquée tourne contre eux-mêmes tous leurs avantages. La force de leur caractère,

qui leur serviroit à porter les misères de leur fortune s'ils savoient borner leurs desirs , les pousse à des extrémités qui passent toutes leurs ressources , & les fait errer hors d'eux-mêmes loin des bornes de la raison. Ils se perdent dans leurs chimères ; & pendant qu'ils y sont plongés , & pour ainsi dire abîmés , la vieillesse , comme un sommeil dont on ne peut pas se défendre vers la fin d'un jour laborieux , les accable & les précipite dans la longue nuit du tombeau.

Formez donc vos projets , hommes ambitieux , lorsque vous le pouvez encore ; hâtez-vous , achevez vos songes ; poussez vos superbes chimères au période des choses humaines. Elevés par cette illusion au dernier degré de la gloire , vous vous convaincrez par vous-mêmes de la vanité des fortunes : à peine vous aurez atteint

teint sur les ailes de la pensée le faite de l'élévation , vous vous sentirez abattus , votre joie mourra , la tristesse corrompra vos magnificences , & jusques dans cette possession imaginaire des faveurs du monde vous en connoîtrez l'imposture. O mortels ! l'espérance enyvre ; mais la possession sans espérance , même chimérique , traîne le dégoût après elle ; au comble des grandeurs du monde , c'est-là qu'on en sent le néant.

Seigneur , ceux qui esperent en vous s'élevent sans peine au-dessus de ces réflexions accablantes. Lorsque leur cœur pressé sous le poids des affaires commence à sentir la tristesse , ils se réfugient dans vos bras , & là oubliant leurs douleurs , ils puisent le courage & la paix à leur source. Vous les échauffez sous vos ailes & dans votre sein pa-

ternel ; vous faites briller à leurs yeux le flambeau sacré de la Foi ; l'envie n'entre pas dans leur cœur ; l'ambition ne le trouble point ; l'injustice & la calomnie ne peuvent pas même l'aigrir. Les approbations , les caresses , les secours impuissans des hommes , leurs refus , leurs dédains , leurs infidélités ne les touchent que foiblement ; ils n'en exigent rien , ils n'en attendent rien ; ils n'ont pas mis en eux leur dernière ressource : la Foi seule est leur saint asile , leur inébranlable soutien. Elle les console de la maladie qui accable les plus fortes ames , de l'obscurité qui confond l'orgueil des esprits ambitieux , de la vieillesse qui renverse sans ressource les projets & les vœux outrés , de la perte du temps qu'on croit irréparable , des erreurs de l'esprit qui l'humilient sans fin , des difformités corporelles qu'on ne

peut cacher ni guérir , enfin des foibleſſes de l'ame , qui ſont de tous les maux le plus inſupportable & le plus irremédiable. Hélas ! que vous êtes heureuſes ames ſimples , ames dociles ; vous marchez dans des ſentiers sûrs. Auguſte Religion ! douce & noble créance , comment peut-on vivre ſans vous ? Et n'eſt-il pas bien manifeſte qu'il manque quelque choſe aux hommes , lorſque leur orgueil vous rejette ? Les aſtres , la terre , les cieux ſuivent dans un ordre immuable l'éternelle loi de leur Etre : toute la Nature eſt conduite par une ſageſſe éclatante ; l'homme ſeul flotte au gré de ſes incertitudes & de ſes paſſions tyranniques , plus troublé qu'éclairé de ſa foible raiſon ; miſérablement délaſſé , conçoit-on qu'un Etre ſi noble ſoit le ſeul privé de la regle qui regne dans tout l'univers ?

Ou plutôt n'est-il pas sensible que n'en trouvant point de solide hors de la Religion chrétienne, c'est celle qui lui fut tracée devant la naissance des cieus ? Qu'oppose l'impie à la foi d'une autorité si sacrée ? Pense-t-il qu'élevé par-dessus tous les êtres son génie est indépendant ? Et qui nourriroit dans ton cœur un si ridicule mensonge ! Etre infirme, tant de degrés de puissance & d'intelligence que tu sens au-delà de toi ne te font-ils pas soupçonner une souveraine raison ? Tu vis, foible avorton de l'Etre, tu vis & tu t'oses assurer que l'Etre parfait ne soit pas. Misérable ! leve les yeux, regarde ces globes de feu qu'une force inconnue condense. Ecoute, tout nous porte à croire que des Etres si merveilleux n'ont pas le secret de leur cours ; ils ne sentent pas leur grandeur, ni leur éternelle beauté ; ils sont

comme s'ils n'étoient pas. Parle donc, qui jouit de ces Êtres aveugles qui ne peuvent jouir d'eux-mêmes ? Qui met un accord si parfait entre tant de corps si divers, si puissans, si impétueux ? D'où naît leur concert éternel ? D'un mouvement simple, incréé. Je t'entends ; mais ce mouvement qui opère ces grandes merveilles, les fait-il, ne les fait-il pas ? Tu fais que tu vis ; nul insecte n'ignore sa propre existence ; & le seul principe de l'Être, l'ame de l'univers..... ô prodige ! ô blasphème ! l'ame de l'univers..... O Puissance invisible, pouvez-vous souffrir cet outrage ! vous parlez, les astres s'ébranlent, l'être fort du néant, les tombeaux sont féconds, & l'impie vous défie avec impunité ; il vous brave, il vous nie. O parole exécration ! il vous brave, il respire encore & il croit triompher de vous. O

Dieu ! détournez loin de moi les effets de votre vengeance. O Christ ! prenez-moi sous votre aile. Esprit-Saint soutenez ma foi jusques à mon dernier soupir.

P R I E R E.

O Dieu ! qu'ai-je fait ? Quelle offense arme votre bras contre moi ? Quelle malheureuse foiblesse m'attire votre indignation ? Vous versez dans mon cœur malade le fiel & l'ennui qui le rongent ; vous sechez l'espérance au fond de ma pensée ; vous noyez ma vie d'amertume ; les plaisirs , la santé , la jeunesse m'échappent ; la gloire , qui flatte de loin les songes d'une ame ambitieuse ; vous me ravissez tout.....

Etre juste , je vous cherchais si-tôt que je pus vous connoître ; je vous consacrai mes hommages & mes vœux innocens dès

ma plus tendre enfance, & j'ai-
mai vos saintes rigueurs. Pour-
quoi m'avez-vous délaissé ? Pour-
quoi lorsque l'orgueil, l'ambi-
tion, les plaisirs m'ont tendu
leurs pièges infidèles..... c'étoit
sous leurs traits que mon cœur
ne pouvoit se passer d'appui.

J'ai laissé tomber un regard sur
les dons enchanteurs du monde,
& soudain vous m'avez quitté,
& l'ennui, les soucis, les remords,
les douleurs ont en foule inondé
ma vie.

O mon ame ! montre-toi forte
dans ces rigoureuses épreuves ;
sois patiente ; espere à ton Dieu,
tes maux finiront, rien n'est sta-
ble ; la terre elle-même & les
cieux s'évanoüiront comme un
fonge. Tu vois ces Nations &
ces Trônes, qui tiennent la terre
asservie : tout cela périra. Ecou-
tes, le jour du Seigneur n'est pas
loin : il viendra ; l'Univers sur-

pris sentira les ressorts de son Etre épuisés & ses fondemens ébranlés : l'aurore de l'éternité luira dans le fond des tombeaux & la mort n'aura plus d'aziles.

O révolution effroyable ! l'hommeicide & l'incestueux jouissoient en paix de leurs crimes & dormoient sur des lits de fleurs ; cette voix a frappé les airs ; le soleil a fait sa carrière , la face des cieux a changé. A ces mots les mers , les montagnes , les forêts , les tombeaux frémissent , la nuit parle , les vents s'appellent.

Dieu vivant ! ainsi vos vengeances se déclarent & s'accomplissent : ainsi vous sortez du silence & des ombres qui vous couvroient. O Christ ! votre regne est venu. Pere , Fils , Esprit éternel , l'Univers aveuglé ne pouvoit vous comprendre. L'Univers n'est plus , mais vous êtes. Vous êtes ; vous jugez les peuples.

ples. Le foible , le fort , l'innocent , l'incrédule , le sacrilége ; tous font devant vous. Quel spectacle ! Je me tais , mon ame se trouble & s'égare en son propre fond. Trinité formidable au crime , recevez mes humbles hommages.

F I N.

A P P R O B A T I O N S.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain, suivie de Réflexions & de Maximes sur divers sujets.* Fait à Paris ce 10 Juin 1747.

JOLLY.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *Paradoxes mêlés de Réflexions & de Maximes.* Fait à Paris ce 10. Juin 1747. JOLLY.

P R I V I L È G E D U R O I.

L OUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & fœux-Conseillers les Gentensans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôte de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT: Notre bien amé ANTOINE-CLAUDE BRISSON, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain, suivie de Réflexions & de Maximes, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires.* A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quel-

que qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel desdites Présentes; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes; qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Charte de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraire: Cas

tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-unième jour
du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent qua-
rante-six, & de notre Regne le trente-unième. Par le
Roi en son Conseil.

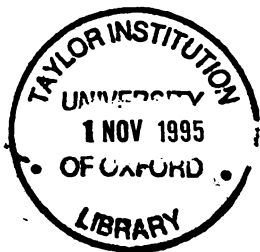
SAINSON.

*Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des
Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 527. Fol. 460.
conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui
du 18 Février 1723. A Paris le 27 Janvier 1746.
Signé, V. L. N. C. E. N. T., Syndic.*

J. L. Sainte-Marie

13. 10. 95

[ZAH]



De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils., Imprimeur
de la REINE & de Mgr l'Archevêque. 1747

950440



Washington

